LA VIE SPIRITUELLE

Mars 1959
N° 448

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur?

Rom 8, 31-32.

SOMMAIRE

LE CHRIST MÉDIATEUR

A.-M. DENIS, O. P. — Les richesses du fils de Dieu selon saint Marc (I-VI, 30) ... 229

Abbé HUVELIN. — Notre-Seigneur Jésus médiateur. 240

G. LEFEBVRE, O. S. B. — Sacrifice et sacerdoce 249

« Car je n'ai pas jugé que je dusse savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » Ce temps de préparation à Pâques nous rappelle à la présence du Christ, et du Christ sauveur, médiateur.

Des livres du Nouveau Testament, saint Marc est sans doute l'un des plus méconnus. On sait le prix de ces études qui nous découvrent (et ce sont bien là de véritables découvertes) le plan, l'intention d'un écrivain biblique, que ce soit, par exemple celles du P. Boismard sur saint Jean, du P. Lyonnet sur l'Épître aux Romains ou de L. Vaganay sur l'Épître aux Hébreux. Or, si l'on reconnaît facilement à saint Matthieu et à saint Luc un plan réfléchi, on assimile trop vite saint Marc à un simple historien, presque à un reporter de l'évangile. Et pourtant ses choix, ses omissions ou ses additions nous livrent bien une intention, et une intention de théologien. Le P. Denis nous aidera, par cet article et ceux qui suivront, à pénétrer la structure du deuxième évangile, et d'abord à reconnaître dans les six premiers chapitres le visage du Christ médiateur, venu pour pardonner et sauver.

Le centenaire du P. de Foucauld a été occasion de retrouver l'abbé Huvelin, de relire entre autres sa correspondance, ou ses beaux chapitres sur les saints du XVII^e^ siècle. Ici, dans un simple sermon, fervent, vrai, il nous ramène au mystère de Jésus médiateur : venu pour sauver et pour nous unir à son salut. Et celui qui convertit Foucauld, qui garda l'amitié de Loisy et pria pour lui, savait le prix de cette médiation salvatrice. C'est dans le sacrifice qu'elle s'accomplit, et trouve sa pérennité. C'est là le mystère même du sacerdoce. Dom Lefebvre nous rappelle la part éternellement actuelle qui nous est réservée de cette grandeur. « Ne savoir que Jésus, et Jésus crucifié. »

LE PÉCHEUR ET SA PRIÈRE

APOSTOLUS. — Les vrais « Tricheurs » 263

J.-M. TILLARD, o. p. — Les deux faces du péché 266

P. ANTIN, o. s. b. — Prier la Passion avec les Pères .. 274

Le péché est-il pour nous une simple erreur, un simple échec ou la trahison d'une amitié? Dans le premier cas, notre morale n'est qu'une morale de pharisiens, ou moins encore, une morale de « tricheurs ». Dans l'autre cas seulement, nous sommes des pécheurs « chrétiens ». Car c'est jusqu'à la sublime réciprocité que Dieu a voulu établir avec nous qu'il faut aller, pour redécouvrir ce sens « bienheureux » du péché en notre vie, et vraiment prier avec les Pères le long de la Passion du Christ.

LIRE LES SAINTS

J. DELAMARE, p. s. s. — Saint Augustin prêche la quinzaine pascale 284

Dom Jean LECLERCQ, Bénédictin de Clervaux — Richesses spirituelles du XII^e^ siècle 298

H.-D. SAFFREY, o. p. — Petite biographie de saint Thomas d'Aquin (1225-1274) 307

Nos redécouvertes liturgiques risquent de demeurer souvent très « abstraites », superposées à notre vie réelle. Et les dangers de tous les psittacismes, laïcs ou cléricaux, ne sont pas illusoires... Contre ces risques, auxquels même notre célébration pascale est exposée, les exigences de saint Augustin peuvent nous prémunir, et de même son réalisme, sa liberté, son attention intérieure et son appel à la vérité dans la prière nous servir d'exemple bienfaisant.

Premier grand siècle de la renaissance religieuse du Moyen Age, le XII^e^ siècle n'a pas fini de nous révéler ses richesses. La nouvelle collection des « textes monastiques d'Occident » (dans la série des Sources chrétiennes) veut nous aider à en profiter. On lira avec intérêt la petite introduction aux grandes tendances de ce siècle, offerte ici par Dom Jean Leclercq, qui vient de publier avec « L'amour des lettres et le désir de Dieu » (Cerf) une admirable synthèse de cette renaissance.

De l'immense bibliographie sur la philosophie et la théologie de saint Thomas d'Aquin, que chaque année les six cents pages de l'excellent « Bulletin thomiste » suffisent à peine à regrouper, quelques titres seulement évoquent sa vie et sa personne. Saint Thomas disparaît derrière son œuvre. Il en serait peut-être heureux, mais c'est dommage pour nous. Les pages du P. Saffrey, par leur qualité et leur précision, aideront à suppléer à cette regrettable méconnaissance.

Voir notre guide de lecture en p. 3 de couverture.

LES RICHESSES DU FILS DE DIEU

SELON SAINT MARC, I-VI, 30

MARC a fort bonne réputation chez les critiques. Il écrit d'une façon si spontanée, si simple. Il est si près des faits, et il les raconte sans apprêts, comme ferait un conteur populaire. Et il voit les choses avec tant de fraîcheur. Mais précisément cette simplicité et cette fraîcheur cachent peut-être à certains l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu, ainsi que Marc lui-même intitule solennellement son œuvre. Une lecture, attentive mais sans recherche, des premiers chapitres de ce petit livre permettra de vérifier si les promesses du titre ont été tenues.

Une journée du Maître (chap. I)

Comme ses confrères évangélistes, Marc prélude par l'histoire de Jean-Baptiste : elle accomplit la prophétie d'Isaïe sur la voix de celui qui crie dans le désert. C'est dire déjà que l'Ancien Testament se réalise, avec son attente, ses promesses, ses prophéties. Après quoi Jésus arrive de Nazareth. La présentation des personnages du récit se poursuit : après le Précurseur, le Messie, puis au baptême le Saint-Esprit et le « Satan », ensuite les premiers apôtres choisis sur le rivage de la mer de Galilée. Enfin Jésus avec les siens va

s'installer à Capharnäum. La scène est située, les personnages sont en place, on peut commencer.

Dès le verset 14 du premier chapitre, Marc a exprimé d'un mot l'activité de Jésus : il proclame que le Royaume de Dieu est là. Il veut dire qu'il est ainsi rendu présent et actuel par sa parole même. Il est installé et fondé. Après le choix des premiers disciples, les épisodes à Capharnaüm se suivent sans arrêt : Jésus enseigne de façon étonnante et nouvelle ; il expulse les démons, causes de péché ; il guérit les maladies, conséquences du péché ; il étend son activité et finit par guérir tout spécialement un lépreux, avec ordre d'en porter le témoignage au prêtre. Et le tout semble inscrit dans les vingt-quatre heures évoquées par le soir et le matin des versets 32 et 35. Le thème d' « une journée du Maître » était chose courante dans les biographies de rabbins illustres. Marc sacrifie à la coutume, et Luc fera de même. Conteur populaire, peut-être, il a su pourtant résumer en quelques scènes rapides tout l'essentiel de l'activité messianique de Jésus : fondateur du Royaume de Dieu, il est maître de doctrine ; supérieur aux démons et aux maladies, il détruit le domaine du péché, et il le fait en particulier pour que le sacerdoce reconnaisse son pouvoir. Il est le Messie, tous ces traits traditionnels concordent pour l'affirmer, mais il est le Messie d'Israël et doit être reconnu d'abord normalement par les autorités religieuses constituées.

Le portrait de Jésus, Messie des Juifs (chap. II)

Le chapitre II va mettre ce problème en œuvre : Luc fera de même, mais non, tout à fait, Matthieu. Ce chapitre (II-III,

6) est formé de cinq petits récits qui exposent des faits d'ailleurs disparates. Le point commun est le conflit qui se produit chaque fois avec les scribes. Jésus remet ses péchés au paralytique qu'il va guérir : les scribes protestent en leur cœur. Jésus participe au banquet des publicains : les scribes en font le reproche aux disciples. Jésus ne fait pas jeûner les siens : les Pharisiens s'adressent à lui cette fois pour en demander la raison. Jésus laisse ses disciples manquer au sabbat, en froissant des épis pour en consommer les grains : les Pharisiens l'en blâment ouvertement. Jésus guérit, un jour de sabbat, un homme à la main desséchée, et prenant l'initiative, il s'adresse directement aux Pharisiens pour poser nettement le problème. Il y a donc une progression dans l'opposition des Pharisiens comme dans l'attitude de Jésus, qui finit par interpeller ses adversaires pour les obliger à prendre position.

Fils de l'homme.

Ce qui est en jeu dans ces conflits est d'importance. Jésus affirme chaque fois quelque chose à son propre sujet. Lors de la guérison du paralytique, il revendique le pouvoir, en tant que Fils de l'homme, de remettre les péchés. Ce titre de Fils de l'homme, rappelons-le, est un titre que sans aucun doute Jésus s'est donné à lui-même. Il évoque le personnage mystérieux des visions de Daniel, chapitre VII, où le Tout-Puissant confère à un Fils d'homme le pouvoir de juger. C'est la première fois que ce titre apparaît dans Marc, il est notable qu'il le soit à propos du pouvoir de remettre les péchés. N'est-ce pas suggérer que le Justicier est chargé de rendre la justice, mais en ce sens qu'il la donnera à ceux qui ne l'ont pas ? Et donc principalement aux pécheurs, comme sont les amis de Lévi, au festin desquels il se proclame

envoyé pour les appeler ? C'est un des aspects premiers de la mission du Christ, que Marc exprime ici. Les derniers temps sont arrivés, le jugement est proche, le juge est là, il commence son activité, mais non pas comme on s'y attendait. Le terrible jugement qui doit établir la justice est devenu une œuvre de pardon. C'est ainsi que la justice sera assurée, pour ceux du moins qui l'accepteront.

Époux de Sion.

A la question sur le jeûne, Jésus répond en se présentant comme l'époux au jour des noces, et comme la réalité d'aujourd'hui, la réalité nouvelle opposée à l'ancienne. L'image de l'Époux et la métaphore des fiançailles étaient choses bien connues des lecteurs de la Bible. Les plus anciens prophètes avaient déjà parlé des fiançailles de Dieu avec son peuple au désert. C'est là qu'il avait conduit sa fiancée, qu'il l'avait parée, ornée et se l'était unie. Mais la fiancée s'était montrée infidèle et Dieu l'avait répudiée. Non pour toujours cependant, et un jour il reviendrait la chercher, la purifier et la reprendre. Jésus ne veut-il pas dire que ce jour est arrivé, puisque le fiancé est là, les réalités anciennes, vin éventé, vêtement usé, remplacées par les nouvelles, les promesses accomplies, l'attente terminée ? Mais en même temps, il est, lui, l'époux, la « présence nouvelle de Dieu » dans son peuple.

Héritier de David.

Les épis froissés donnent à Jésus l'occasion de se comparer à David. Ce que David a fait, ne peut-il le faire ? David

avait été le fondateur du royaume, comme aussi de la dynastie. Et cette dynastie, avec les siècles et les événements, avait fini par être entourée d'un halo d'épopée religieuse et de sainteté. Elle avait bâti le temple de Jérusalem, chaque souverain y recevait des mains du grand-prêtre l'onction qui le sacrait « fils de Dieu ». Elle avait surtout défendu la religion du vrai Dieu, et les ardents prophètes du VIII^e^ siècle avaient prédit la prodigieuse fortune à venir de la dynastie élue qui avait livré et gagné le combat inexpiable contre les faux dieux, même, au temps d'Isaïe, contre ceux de Ninive l'invincible. L'Oint du Seigneur, le Messie futur décrit par Isaïe dans ses chapitres VII à XI, réunirait en lui toutes les qualités de ses ancêtres et de David. Il établirait sur la terre entière le royaume idéal et parfait. Il serait l'Emmanuel, Dieu-est-avec-nous. En se comparant à David, c'est ce que Jésus veut dire. Il est le Messie davidique prédit et promis. Il est l'accomplissement de ce grand mouvement religieux qui avait traversé l'histoire d'Israël, qui l'avait animé et maintenu malgré tout dans le plan divin. L'Exil et la fin de la monarchie auraient pu l'abattre. Ils l'avaient épuré, spiritualisé. Le royaume que le fils de David allait fonder serait un royaume des âmes, un royaume religieux, le royaume des cieux. Et le Messie, affirme Jésus, est là à pied d'œuvre.

Juge qui sauve.

Jésus pourtant va plus loin encore, et Marc lui fait dire, à propos de sa messianité ainsi affirmée, que le Fils de l'homme — encore ce titre! — est le maître du sabbat. Le Messie davidique est aussi le Fils de l'homme. L'accomplissement des promesses faites à Israël est aussi l'accomplissement des temps, le moment où Dieu va intervenir pour

transformer le monde. Le Juge est présent, Jean-Baptiste avait dit la même chose, et la justice va s'établir. Mais il y a plus. Le sabbat, tout petit juif comme tout petit chrétien le savait parfaitement, le sabbat est le septième jour de la semaine, celui où Dieu s'était reposé après avoir créé le monde. Pourtant, enseignaient les rabbins, il restait une œuvre, une seule, qu'il s'était réservé d'accomplir le jour du sabbat, et donc, en la faisant, ne devrait pas respecter son repos. C'était le jugement. Jésus est le juge, il s'affirme le juge de ce jugement. Il va « établir la justice », sauver la vie des hommes en danger, expulser le péché et sa suite immédiate, la maladie. Il est chargé de cette mission de justice d'un genre nouveau, que les Juifs, même Jean-Baptiste, n'attendaient en aucune manière. Il a donc le droit absolu, droit divin, de travailler le jour du sabbat, car il doit faire l'œuvre ultime, celle du septième jour, achèvement de la création. Le Fils de l'homme est maître du sabbat.

Notre conteur populaire a ainsi dessiné avec, nous dit-on, sa naïve simplicité, un étonnant portrait de Jésus. Il est le Fils de l'homme, venu établir la justice nouvelle; il est l'Époux de Sion l'infidèle que Yahweh pourtant, comme il fit jadis au désert, vient reprendre pour toujours; il est le Messie davidique, aboutissement de toute l'histoire religieuse du peuple élu, avec les promesses, les patriarches, le temple et les prophètes; il est le sauveur qui vient rendre la santé et la vie que n'avait pu préserver la loi ancienne; il est le juge divin, chargé de terminer la création inachevée.

D'après cet admirable portrait et malgré un infini dépassement, Jésus n'est pourtant personne d'autre que celui qu'on attendait. Chaque trait de son personnage était connu, car il est pris dans l'Ancien Testament. Époux, Messie, Sauveur, Fils de l'homme, c'étaient des titres et des concepts familiers à tout Juif pieux. Il reconnaîtra tout de suite que celui qui est présenté par Marc dans ce chapitre, est exac-

tement le Messie d'Israël. Il est celui dont le lépreux guéri doit aller témoigner devant le sacerdoce légitime. Et la conclusion du développement le confirme et laisse voir en même temps que Marc est conscient de la portée de ses affirmations. Devant le Messie qu'on leur présente, les prétentions qu'il émet, le personnage qu'il soutient être, c'est le scandale, définitif, d'Israël représenté par ses chefs. Et leur réaction est décisive : ils cherchent désormais le moyen de le faire mourir. Ils rejettent le Messie et la première section de l'évangile est terminée.

Jésus et les Gentils (chap. III)

Le remarquable théologien qui se révèle dans l'auteur du deuxième évangile va poursuivre son exposé. Il sera parfois gêné par l'obligation où il se trouve de respecter les documents historiques qu'il utilise. Il est probable, par exemple, que l'opposition des autorités juives ne s'est pas déclarée contre Jésus aussi vite que le dit Marc. Les autres évangélistes en parlent comme lui, mais, chez eux, elle n'a que beaucoup plus tard un caractère absolu. Les « succès de prédication » de Jésus également continuent encore longtemps, et Marc doit les noter, mais il souligne, par exemple au verset 8 du chapitre III, qu'ils sont le fait, en bonne partie, de païens, et il énumère ceux-ci avec complaisance : ils viennent d'Idumée, de Transjordanie, de Tyr et de Sidon.

Jésus d'ailleurs n'a pas terminé son activité messianique, et le tableau thaumaturgique du chapitre III est traditionnel dans ce sens. Le refus d'Israël garde pourtant sa valeur. Les derniers rapports, tant avec sa famille qu'avec son peuple, vont être rompus lorsqu'on accusera Jésus d'agir par Béelzébuth, accusation impardonnable. Puisque le peuple élu, le peuple aux douze tribus, a fait défection et refusé de

seconder le Messie, il sera remplacé par les douze apôtres, choisis avec un soin extrême, Marc le relève par son insistance, et qui deviennent le groupe particulier, attaché désormais à la personne du Maître.

Le mystère du Christ proclamé... (chap. IV)

Le chapitre IV rapporte un exemple de prédication de Jésus, la parabole du semeur. Mais Marc, comme les autres évangélistes, la fait suivre d'un commentaire: elle contient le mystère du Royaume de Dieu. Jésus vient donc annoncer quelque chose de tout nouveau, d'absolument inattendu, il est porteur d'une révélation nouvelle, il est révélateur. L'épisode de la tempête apaisée met encore Jésus en évidence. Il est le maître de la nature, il commande à la mer et au vent. La délivrance du possédé au pays des Géraséniens est longuement racontée, et le trait le plus saillant y est, sans contredit, la souveraine autorité que possède Jésus sur le monde infernal, celui principalement qui infeste les contrées païennes. A son retour sur l'autre rive du lac, deux nouveaux miracles sont narrés en détail: la guérison de l'hémorroïsse et la résurrection de la fille de Jaïre. Jésus est maître de la maladie et de la mort.

... à la face du monde (chap. IV, 35-V)

Tous ces traits glanés au long de ces chapitres se complètent l'un l'autre et ils finissent par exprimer tout un autre aspect de la personnalité de Jésus. Ce n'est plus le Messie

d'Israël qui est en scène. Il ne réalise plus désormais, en agissant comme il le fait, les prophéties de l'Ancien Testament. Il agit d'une manière inédite, parce qu'il est porteur d'une nouvelle révélation, et cette révélation ne sera plus réservée au peuple élu. Jésus s'adresse maintenant à l'univers, il révèle, et se révèle, à tous les hommes, et sur un mode accessible à tous. Il est le maître des éléments naturels ; le maître du monde infernal, spécialement celui qui domine le paganisme ; il est le maître de la maladie et de la mort. N'importe qui peut comprendre cela. Il n'est plus nécessaire de connaître l'Ancien Testament et d'être juif pour recevoir le salut. Le Messie Jésus, cet être supérieur et supraterrestre, est le sauveur du monde.

Fin des préliminaires (chap. VI)

Une nouvelle tentative à Nazareth confirme, au chapitre VI, l'inutilité de tout essai chez les Juifs. Le royaume était pourtant à fonder. Et l'Israël nouveau, les Douze sont envoyés dans ce but, avec tous les pouvoirs nécessaires. Marc se garde bien de faire dire à Jésus, comme fait Matthieu, qu'il faut d'abord ne s'adresser qu'aux Juifs. Historiquement, Matthieu a sans doute raison, mais théologiquement Marc ne peut le suivre. Il sait bien que Jésus est le Messie des Juifs, il l'a dit à suffisance. Mais maintenant il expose autre chose. Ce sont ces petites omissions ou additions qui nous font entrevoir le travail du théologien.

La mort de Jean-Baptiste est ensuite racontée. Elle n'a pourtant certainement pas lieu en ce moment. Marc le dit lui-même : Hérode imagine que Jésus est Jean-Baptiste ressuscité, et à cette occasion, la mort de ce dernier est rapportée. C'est la place choisie pour ce récit dans l'évangile qui possède une signification. Il y a quelque chose qui s'achève.

Jean-Baptiste disparu, c'est la préparation qui se termine, l'Ancien Testament qui arrive à son aboutissement. Maintenant, semble dire Marc, avec la mission des Douze, avec le personnage de Jésus entièrement achevé et connu tel qu'il est, et avec la disparition du Précurseur, la phase de fondation proprement dite s'inaugure. Le cadre géographique change aussi. Jusqu'ici Jésus est resté à Capharnaüm et dans les environs immédiats du lac. Les Douze au contraire vont plus loin, et dans la suite, Jésus voyagera de plus en plus hors des limites du pays d'Israël, chez les païens. Les préliminaires terminés, le Royaume commence.

★

A la lecture de cette première partie de son évangile, il est difficile vraiment de parler encore de Marc, conteur populaire au langage simple et facile. Marc est un remarquable théologien. Il utilise des documents anciens. Dans l'usage qu'il en fait, comme dans toute la comparaison que l'on peut instituer avec les autres évangiles, rien ne prouve qu'il ne les respecte pas. Mais il les agence à sa guise, il leur fait dire ce qu'il veut. Parfois la théologie qui en ressort n'est autre que celle de la communauté chrétienne, une théologie traditionnelle. Le groupe des cinq conflits qui expose la messianité de Jésus est le même chez Luc, et plus ou moins chez Matthieu. Mais la suite harmonieuse des six premiers chapitres est propre à Marc. Sa christologie commencée par la présentation de Jésus lors du baptême au Jourdain se poursuit impeccablement tout au long de ces chapitres. Jésus est le Messie des Juifs, mais il est le sauveur des hommes. Il est celui que l'on attendait, mais en même temps, il est beaucoup plus : supérieur à toute la terre, personnage proprement céleste et chargé d'une mission proportionnée. De celle-ci, Marc n'a pas encore traité explicite-

ment. Mais ce qu'elle sera se précise déjà dans le portrait de celui qui doit l'accomplir. Le centre vital de cette œuvre sera d'ailleurs Jésus lui-même. Comme le sera, à sa manière, celui de Paul, le christianisme de Marc, auteur de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu, et sa théologie sont résolument christocentriques *.

fr. Albert-Marie Denis, o.p.

* Paru en adaptation néerlandaise, sous le titre : *Een lezing van het evangelie van Marcus* (I-VI, 30), dans la revue *Kultuurleven* (Louvain-Nimègue), t. XXIV (1957), pp. 511-517.

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS MÉDIATEUR

Sermon du 4 février 1885

Parce que l'Eucharistie est le sacrement de l'amour, mes frères, elle nous donne Notre-Seigneur dans cet état de prêtre et de victime, de médiateur, qui est l'expression la plus complète de l'Incarnation. Quand saint Jean-Baptiste, éclairé par l'Esprit-Saint, regarde le divin Maître de ce regard pénétrant qui lit les choses jusque dans leur fond, saint Jean-Baptiste ne salue pas en lui le Docteur incomparable, il ne salue pas seulement le Messie promis aux Juifs, non, son regard va plus loin, il l'appelle par son nom : *Ecce Agnus Dei!* Il dit donc de lui, dès qu'il voit, ce que le prêtre dit en donnant la sainte Eucharistie : Voici l'Agneau de Dieu! Son état est celui de médiateur, de prêtre et de victime pour nous; c'est dans cet état qui est l'expression de l'amour même, que la sainte Eucharistie nous est donnée, qu'elle est présentée à notre adoration; et elle nous est donnée pour que nous nous en nourrissions.

Allons prier ensemble.

Le même Dieu qui, selon le témoignage de l'apôtre saint Paul, dit à son Fils incarné : Tu es mon Fils, dit aussi : Tu es prêtre

pour l'éternité. Il a pris une âme et un corps d'homme; une âme qui pouvait aimer, prier, réparer et souffrir, louer et bénir; bénir au nom de tous ceux qui ne savent bénir, louer au nom de tous ceux qui ne savent pas louer, réparer comme on ne sait jamais. Jésus a été donné comme prêtre pour que nous unissions nos louanges, nos adorations, nos prières à toutes les siennes. C'est ainsi que vous avez conçu la sainte Eucharistie en ces jours bénis; toute cette paroisse s'est levée surtout de Jésus prêtre et victime, de Jésus qui prie. Il semble qu'il invite tous les siens, comme autrefois les apôtres, en disant : « Allons prier ensemble. » Il invite à aller réparer, et dans cet esprit qui est le sien ont grandi des âmes autour de lui; autour de Jésus exposé, vous avez fait un cercle de prières, de louange et de réparation.

C'est bien cela aussi qu'il est venu faire, lorsqu'il s'est présenté au Temple. Lorsque vous célébriez la fête de la Purification, ces jours-ci, vous la conceviez bien, n'est-ce pas, comme le complément de la fête de Noël? A peine né, Jésus est offert au Temple de Jérusalem; il faisait son œuvre de prêtre et de victime. Il avait reçu l'humanité pour glorifier Dieu en son âme, pour souffrir en elle et réparer en elle. Il y avait en lui un prêtre parce qu'il y avait un être qui offrait; il y avait en lui une victime parce que son humanité était l'objet du sacrifice; il devait souffrir en son cœur, en son âme et en son corps. C'est ainsi qu'il était présenté au Temple de Jérusalem; et il n'a pas voulu être seul.

Mais qui l'offrait? C'était la Très Sainte Vierge, puis le saint vieillard Siméon; ils formaient une simple procession (si simple, si petite qu'elle n'aura jamais sa pareille) autour de Jésus. C'étaient des âmes qui entraient dans le sacrifice de Jésus, le saint vieillard Siméon communiquait par son esprit d'offrande; la Sainte Vierge, par son esprit de sacrifice. Toutes ces âmes allaient mêler leur sacrifice au sien, leurs pensées aux siennes; elles étaient toutes éclairées par l'Esprit-Saint pour entrer dans des sentiments d'adoration et d'offrande.

Lorsque, à la sainte messe, le prêtre, après avoir versé le vin dans le calice, ajoute une goutte d'eau qui figure l'humanité du Sauveur, elle figure surtout — et je n'ai pas pu la voir verser dans le calice sans me représenter ce sentiment — ce que nous

mêlons de nous-mêmes aux douleurs et aux pensées de Jésus. C'est une goutte d'eau, un rien, mais c'est quelque chose qui s'y mêle, qui s'y confond, qui reçoit ainsi un prix infini, qui s'y transforme et s'agrandit. Voilà comment cette goutte d'eau me représente nos prières, nos sentiments, notre réparation et notre adoration.

Il prend notre prière.

Et à la sainte messe, lorsque le prêtre a déjà commencé à offrir l'hostie, encore non consacrée, il s'offre après avec elle : « *In Spiritu humilitatis et in animo contrito suscipiamur a te, Domine;* en esprit d'humilité et dans la contrition de notre cœur, que nous soyons reçus aussi comme cette hostie. » Tout fidèle, toute âme chrétienne n'a pas besoin d'avoir reçu le sacrement de l'Ordre pour offrir Jésus ; tous sont invités à mêler leur offrande, eux-mêmes, leur sacrifice à celui que Jésus offre de lui-même. C'est un sacrifice fait en commun, une union de Jésus avec nous et de nous avec lui.

Oh! Il n'y a rien là d'effrayant, à ce qu'il me semble ; tout au contraire : je ne sais pas prier, alors je prie avec Jésus. Je ne sais pas réparer, ou du moins ce mot m'effraie ; mes fautes sont si nombreuses qu'elles forment comme un écran qui me cache Dieu... Comment réparer pour les autres, quand j'ai tant à réparer pour moi-même! Mais je prends Jésus avec moi, le Pontife et la victime innocente, je le mets devant moi pour me défendre contre ce Dieu que je prie. Et de même, tous les autres sentiments du cœur, Jésus nous aide à les former ; il me semble qu'il y a là quelque chose de consolant, de fortifiant. Jésus nous invite à mettre nos petits pieds d'enfant où il a mis les siens qui se sont avancés à pas de géant. Il prend notre pauvre prière.

Tout disparaîtra.

Il y a là quelque chose qui me rassure. Tout disparaîtra : mes pauvres petits sacrifices, ma pauvre offrande, ma réparation telle

que je la conçois, ma prière telle que je puis la formuler, tout disparaîtra dans cet océan de la bonté du Christ. C'est ainsi que j'aime à concevoir la sainte Eucharistie. Je m'unirai donc à Jésus-médiateur dans le divin Sacrifice; je m'unirai à ces âmes qui ont compris l'offrande de Jésus.

Des âmes, il y en avait qui, lorsqu'elles voyaient Jésus élevé dans les mains du prêtre, se donnant tout entier à son Père céleste, trouvaient que rien n'était beau comme de s'offrir avec Jésus-hostie; et elles disparaissaient entièrement dans son offrande. Elles oubliaient le monde, et elles s'élevaient au-dessus de lui. Elles se perdaient dans le don immense du sacrifice de Jésus.

Et il y avait des âmes qui, à la fin du sacrifice, voyant Jésus qui se donne tout entier, qui se multiplie — et il s'est multiplié à l'infini lorsqu'il s'agissait de se donner à chacun de nous — ces âmes lisaient la grande loi du dévouement; elles se représentaient qu'elles entraient dans la pensée du divin médiateur, de celui qui est tout entier à Dieu et aux hommes — de celui qui touche à la fois le ciel et la terre. Elles entraient dans cette pensée en se dévouant entièrement. Aussi longtemps que Jésus sera se donnant au Père céleste, aussi longtemps il tirera à lui des âmes; elles laisseront les préoccupations, les inquiétudes, les jouissances de la terre pour s'offrir et s'unir à lui. Et aussi longtemps aussi, il y aura des légions d'âmes qui se lèveront dans l'activité de la charité; elles se multiplieront par le dévouement pour aller secourir ceux que Jésus a aimés. Voilà l'esprit fécond et vivant qui anime et animera toujours l'Église tout entière.

Le crucifix, abri de ceux qui souffrent.

Mais le point principal de la médiation, le point culminant de ce sacrifice dont Jésus est le prêtre et la victime, c'est le Sacrifice de la croix; cela s'est passé sur le calvaire; c'est là qu'il est le plus prêtre et victime, essentiellement prêtre et victime; c'est là qu'il a le plus aimé. Lui-même l'a dit : « On ne peut pas montrer plus d'amour que de mourir pour ce que l'on aime. »

C'est à ce moment-là qu'il nous paraît le plus aimant; il a voulu fixer éternellement, à tout jamais, cet acte où son amour était dans le vif, c'est là, lorsqu'il était en croix. Cet acte-là, il a voulu le perpétuer dans la sainte Eucharistie qui est à proprement parler le sacrement de l'amour.

Oh! le crucifix, mes frères, c'est bien l'abri de ceux qui souffrent, de ceux qui ont péché, de tout être qui doit mourir! C'est la religion même de tous les hommes! Quand nous cherchons le Christ, c'est bien sous les traits du Dieu sacrifié qu'il nous apparaît, nous le cherchons d'instinct, nous nous abritons d'instinct sous les bras de la croix; nous nous réfugions à l'ombre des bras étendus de Jésus, de ses pieds percés pour nous; c'est là notre demeure de prédilection; c'est là que nous nous sauvons parce que nous souffrons. Cette croix, quand toutes choses disparaîtront à l'heure suprême où les astres tomberont du ciel, ce signe de l'Homme par excellence sera la seule chose qui brillera encore devant nos yeux mourants. Cette croix, la sainte Eucharistie la représente perpétuellement, elle la dresse en quelque sorte à chaque instant pour nous; c'est la reproduction même de la mort de Jésus.

Si je m'approche de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, je vois toujours ses plaies, ce sont les sources toujours ouvertes où découlent le pardon, la grâce et l'amour. C'est là que Jésus est le plus aimant pour nous; c'est là qu'il allait, mes frères... cette heure de sa mort était « son heure », ainsi qu'il l'appelait dans l'Évangile.

Et la croix, on la distingue sur l'étable de Bethléem, sur la maison de Nazareth; avant le calvaire, elle était sur le corps de Jésus tout entier. Entre la croix et le mystère de la sainte Eucharistie, le divin Maître lui-même a établi les liens les plus étroits. Il me semble que le Cénacle a une fenêtre ouverte sur le calvaire, comme un peintre célèbre l'a représenté. Alors que Jésus prenait le pain et le changeait en son corps, c'était son corps brisé et rompu qu'il donnait; et ce sang, c'était son sang répandu. Il voyait son corps tel que la Passion l'avait fait; il voyait son sang déjà répandu...

Diacres du sacrifice.

Lorsque l'apôtre saint Paul parlait aux premiers disciples, il disait ceci : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain qui est mon corps et vous boirez ce vin qui est mon sang, c'est le Sauveur mort et vivant pour nous que vous annoncerez. » C'est Jésus mort en vous par la mortification et la pénitence que vous ferez connaître au monde tout entier; c'est le sacrifice de la croix, parce que la vie devait sortir de sa mort. Jésus s'est identifié dans l'âme chrétienne éclairée par la foi. Entre le calvaire et la sainte Eucharistie il y a donc des liens bien étroits : la Croix ne se dresse plus sur le calvaire, mais la sainte Eucharistie fait descendre sur nos âmes ce qui sort de cette croix.

Voilà comment ce mystère de la croix est celui qui a le plus besoin d'être lumineux pour nous; cette croix où Notre-Seigneur a tant besoin de rester! Où il est si nécessaire qu'il demeure attaché! Où il laisse ouverts ses bras pour nous recevoir! Le monde ne peut vivre que de la mort de Jésus. Voilà pourquoi la sainte Eucharistie renouvelle le mystère du calvaire.

Mes frères, il y avait des âmes fidèles qui entraient dans le sacrifice de Jésus, qui voulaient être les diacres de ce sacrifice dont il était le prêtre; ces êtres dont l'amour était tel qu'ils auraient craint d'avoir des jouissances alors que lui souffrait! Voilà pourquoi ils sont nos éternels modèles, nos objets d'envie et d'imitation. Ils nous montrent comment nous devons nous tenir. Oh! il y a de ces âmes qui présentent tout leur être, qui se donnent jusqu'au fond d'elles-mêmes, au Dieu crucifié. Comme sainte Véronique, c'est elles-mêmes qu'elles présentent à Jésus. Elles ont une ambition aujourd'hui satisfaite, c'est que l'effigie divine s'imprime en quelque sorte au fond de leur être, avec des douleurs profondes, c'est vrai, mais aussi avec de bien grandes consolations. Il y a des âmes qui se présentent ainsi; qui ne demandent à la terre que des épines parce qu'elle n'a produit que cela pour le divin Maître; elles n'ont qu'une ambition : être où il est! Il y a de ces âmes que la douleur transforme, qui deviennent tendres quand tant d'autres deviennent aigries et amères. Il y a des âmes qui le laissent travailler au

fond d'elles-mêmes pour loger un grand amour pour Dieu et pour leurs frères. Il y a des âmes qui s'unissent au Cœur de Marie ouvert et écartelé par la souffrance, qui le rend plus grand pour embrasser l'humanité tout entière. Cette douleur devient féconde en charité, et bonté ingénieuse et délicate; cette douleur est la chose la plus touchante. Quelqu'un qui souffre et qui aime! Comme on y sent passer quelque chose de Jésus! Comme ces âmes sont touchantes et belles qui n'ont rien voulu sur la terre que ce que Jésus a voulu! Ces âmes qui ont dit aussi : J'ai soif! et qui n'ont pas voulu étancher cette soif dans les ruisseaux de la terre; qui ont voulu mourir en ayant encore soif, la soif de Jésus. Ces âmes sont belles! Je les vois autour de la sainte Eucharistie comme au pied de la croix. C'est la même vie, la même fécondité de Jésus qui souffre dans son sacrifice et dans sa mort.

Des âmes qui se découragent.

Mais il y a aussi ces âmes qui se découragent, j'ai vraiment un scrupule d'en parler. Si l'on ne se sent pas capable de certaines choses, il faut cependant les admirer chez d'autres. La pensée de certaines vertus, de certains états d'âme où la grâce ne les a pas conduites, et où elles ne se sont peut-être pas laissées conduire. Mes frères, c'est déjà quelque chose de les voir et de les admirer. Une âme qui aurait une espèce d'ironie à cet égard-là ne serait pas chrétienne. Il ne faut pas que ce dont nous ne sommes pas capables nous semble incroyable. La puissance de la croix n'est pas diminuée, les bras de Jésus ne sont pas raccourcis, son sang est toujours fécond, il a un germe puissant capable de former des chrétiens généreux.

Si vous n'êtes pas de ces âmes-là, venez à l'école de la croix; on a différentes classes : il y en a au pied de la croix de Jésus comme dans le ciel; il y a plusieurs demeures en quelque sorte étagées plus ou moins haut. Si vous n'appartenez pas à ces chrétiens sublimes, dites-vous ceci : il faut que j'aie la patience pour supporter ce que Dieu me donne, pour durer sous sa main, pour demeurer fidèle, malgré tout. S'élancer n'est rien, c'est

l'œuvre quelquefois de l'imagination ; durer, c'est tout! durer par la volonté, alors que le sentiment s'est éteint.

Si c'est bien vous qui êtes là, Seigneur! dans la réalisation féconde de votre vie de sacrifice, si c'est bien vous qui êtes mort pour moi, qui vous êtes donné pour moi, tandis que je suis sur ces eaux du monde, au milieu de mes travaux, de mes difficultés et des tentations, dites un mot! Vous, qui avez tant souffert! pour que j'aille à vous! Tenez votre main étendue pour que j'aille à vous, doux et patient, résigné du moins! La patience, c'est l'hommage que nous devons à la sainte Eucharistie.

L'amertume qui se perd.

Nous devons aimer aussi, mes frères. Oh! la contrition qui aboutit à la componction! l'amertume qui se perd dans la douceur! voilà ce que nous devons demander à Jésus. Ce sentiment si beau, si doux, si touchant qui commence par la douleur et qui finit par une joie si profonde, qui commence par un regard sur soi, si humiliant, et qui se termine par un regard vers le cœur de Jésus, si consolant, si grand! qui fait qu'on se dit : il est plus heureux de recevoir que de donner, ce Dieu se donne avec tant de douceur! Ce sentiment nous donne l'impression de quelque chose de si beau qu'il fait en quelque sorte aimer cet état et remercier Dieu d'avoir vu le creux de l'humanité si profond, parce qu'il y faisait abonder sa grâce. Voilà ce que nous devons demander aussi : oh! un peu de contrition! un peu de componction! de douleur, en nous regardant! d'amour, en le regardant, lui! dans la fécondité, dans la beauté, et la splendeur de ce Sang dont il nous a rachetés et dont le péché nous fait reluire! C'est la belle douleur, celle-là! Il y en a tant dans le monde, dont on parle, et elles sont si modiques, si humiliantes parfois ; elles font verser des larmes si desséchantes et si indignes. Oh! Seigneur! faites m'en trouver *une* au pied de votre croix, quelque chose qui me relève et qui me rende à vous.

Et puis, mes frères, demandez aussi l'esprit de dévouement. Vous avez entendu tout à l'heure l'apôtre saint Paul : « Si vous mangez ce corps et vous buvez ce sang, c'est le Sauveur mort

et vivant pour vous que vous annoncerez! » Vous êtes donc chargés de faire connaître au monde, vous chrétiens, le mystère de Jésus qui se donne et se dévoue; l'amour de Jésus! non pas un amour qui est jouet, mais un long amour, réel et vivant dans l'humanité. Vous êtes tenus de montrer au monde quelque chose de la mortification, de la patience qui est l'esprit pénitent de Jésus. A ces traits, on reconnaîtra les âmes qui vivent de la mort du divin Maître!

J'attirerai tout à moi.

Oh! Seigneur, toujours vivant dans la sainte Eucharistie, suscitez des âmes qui vous fassent connaître et aimer! Ces âmes cherchent la vie, la vie qu'on perd si souvent en la gardant pour soi! Montrez-leur qu'on vit lorsqu'on s'unit à votre mort, lorsqu'on consent à se donner, qu'on vit en se sacrifiant! Oh! Seigneur, suscitez des âmes comme celles-là! à vous, à ces âmes unies à votre sacrifice dans un mouvement généreux, dans un amour généreux qui se transforme en vous, donnez-leur quelque chose comme l'impression de votre beauté et de votre sacrifice.

Oh! vous avez dit : « Lorsque je serai à la croix j'attirerai tout à moi! » Ils vont vers vous ces cœurs qui vivent d'abnégation. Oh! combien d'âmes viendront à vous, de ces âmes qu'on dit fidèles, qui vivent de votre sacrifice. « Si vous mangez ce corps et si vous buvez ce sang, c'est le Sauveur mort et vivant pour vous que vous annoncerez. » C'est sur cette parole, mes frères, que je vous laisserai. Vous serez unis à Jésus toutes les fois que vous vous oublierez vous-mêmes; vous vivrez de la mort du Sauveur. Et les âmes, en vous voyant, béniront celui qui a mis en vous quelque chose de sa bonté, de son dévouement, de son sacrifice généreux et plein d'amour.

Abbé Huvelin.

SACRIFICE ET SACERDOCE

Le Sacrifice par lequel le Christ nous rachète — cet unique Sacrifice qui englobe toute la Passion, depuis la Cène jusqu'au couronnement de la Résurrection glorieuse — est l'acte suprême pour lequel le Christ est venu en ce monde. Il l'appelle « son heure », son œuvre, celle qu'il pouvait seul accomplir, tandis que le reste : la prédication, les miracles, il l'abandonne pour une large part à ses disciples, qui « feront des œuvres plus grandes que les siennes ». Cet unique Sacrifice est le centre de la vie du Christ ; il est donc également le centre de la vie chrétienne, l'unique source de toute grâce, le seul fondement de notre espérance.

On voudrait simplement, à la lumière de cette vérité première, essayer de souligner ici en quelles perspectives se doit situer, si elle se veut vraiment chrétienne, la vie du fidèle, et celle du prêtre à qui est confié le soin de rendre toujours présent à l'Église ce mystère d'où elle ne cesse de naître, où elle puise sa vie, par la vertu duquel elle croît de jour en jour vers la plénitude du Christ.

Pour cela il convient de rappeler d'abord brièvement les notions essentielles : comment l'œuvre de notre rédemption s'est accomplie par mode de sacrifice, d'un sacrifice qui, sans cesse renouvelé, nous rend présent à travers tous les temps l'acte par lequel s'effectue notre salut, et dans lequel le Christ nous unit à lui et nous donne part à sa vie.

Pour que le sacrifice soit complet.

Le sacrifice est avant tout une offrande : offrande d'un objet extérieur, visible à nos yeux, par laquelle nous exprimons d'une façon sensible le don intérieur et la consécration de tout notre être à Dieu, à qui seul, pour cette raison, le sacrifice peut être offert. Tel était déjà le sens des sacrifices de l'ancienne loi : les animaux dont les chairs étaient présentées sur l'autel de Yahvé ou les produits de la terre qui y étaient répandus étaient le signe de la soumission du peuple choisi à l'égard de Dieu son Seigneur et de sa consécration à son service.

Le symbolisme de cette oblation est complété encore par l'immolation de la victime, immolation qui, de plus, ajoute l'idée de pénitence et de réparation inséparable de tout hommage d'adoration adressé à Dieu par sa créature coupable et pécheresse.

Mais, pour que le sacrifice soit complet, il faut que Dieu accueille le don qui lui est ainsi présenté. Parfois, dans l'Ancien Testament, nous voyons Dieu manifester par un signe visible cette acceptation, comme lorsqu'il fit descendre le feu du Ciel sur l'holocauste préparé par le prophète Élie. D'une façon ordinaire, cependant, cet agrément par Dieu des dons qui lui étaient offerts était exprimé par le seul fait qu'ils étaient déposés sur l'autel consacré, qui les recevait en son nom.

L'offrande une fois acceptée par Dieu, le sacrifice se trouve accompli. Cependant, un acte vient encore s'y ajouter qui en apparaît comme le complément inséparable : le repas sacrificiel, ou manducation de la victime par ceux qui ont pris part à l'oblation. Ce rite consomme et parachève la signification du sacrifice lui-même, qui est notre consécration intérieure et le don de nous-même à Dieu. La victime, en effet, du fait qu'elle est présentée à Dieu et agréée par lui, a reçu un caractère sacré, en vertu duquel elle est considérée comme une chose sainte, toute pénétrée de la sainteté du Dieu à qui elle a été offerte. Et ceux qui s'en nourrissent sont censés participer d'une façon plus étroite à cette consécration à Dieu de la nourriture qu'ils reçoivent, entrer en communion avec la sainteté qui est en elle.

La Croix, offrande du Fils...

Ces notions se retrouvent dans le sacrifice par excellence : le sacrifice de la Croix, mais selon un mode nouveau et infiniment plus élevé. Ici encore, il y aura une oblation extérieure : celle du Sauveur s'offrant aux souffrances de la Passion et à la mort de la Croix pour notre rédemption ; mais la victime n'est plus distincte du prêtre qui la présente à Dieu : c'est le Christ qui s'offre lui-même, donnant ainsi le signe le plus éloquent et la preuve la plus efficace de cette disposition intérieure d'amour pour son Père et de soumission à son égard.

A cette offrande de son Fils, consommée sur la Croix, le Père répond par son acceptation, manifestée par la Résurrection glorieuse du Christ et son Ascension dans le ciel : notre Sauveur, dans tout l'éclat de son infinie sainteté, qui apparaît sans aucun voile en la gloire de sa Résurrection, est reçu dans le ciel auprès de son Père. Là, il demeure en l'état de victime sainte et agréée par Dieu, en cet état de victime qu'il a reçu de son sacrifice maintenant accompli et qui reste le sien pour l'éternité.

... et consécration de l'humanité.

Mais le sacrifice de Notre-Seigneur sur la Croix n'était pas seulement l'expression sensible du don de lui-même à son Père : il exprimait aussi la consécration à Dieu de l'humanité rachetée du péché et introduite à nouveau dans le royaume de la grâce, la consécration à Dieu de l'Église unie à son chef et rachetée par son sang. Il fallait donc que nous puissions nous y unir : sur la Croix, le Christ avait été seul à l'offrir, il fallait que toute l'Église pût, à son tour, y prendre part en union avec lui, il fallait que chacun de nous puisse s'y associer afin d'y joindre l'humble et sincère offrande de lui-même.

C'est pourquoi Notre-Seigneur transmit à son Église le pouvoir de renouveler en son nom son sacrifice ; c'est à elle qu'est

conféré ce « droit » sur le Christ : le droit de présenter au Père son corps et son sang comme son offrande à elle. Mais chacun de ses membres participe à ce pouvoir, car chacun doit s'unir personnellement au sacrifice rédempteur, source unique du salut : de même que le prêtre reçoit par son ordination le droit d'offrir le Christ au nom de l'Église entière, comme la victime qui, appartenant à l'Église, ne peut être offerte qu'en son nom, de même chaque chrétien reçoit par son baptême le droit d'offrir le Christ par les mains du prêtre, le droit que cette victime ne soit plus offerte sans l'être en son nom comme au nom de tous les fidèles.

Telle est donc la valeur de la messe : c'est, renouvelée par l'Église unie au Christ, l'offrande que celui-ci présenta à son Père sur le Calvaire.

Nous le disions tout à l'heure, ce qui fait la perfection unique du sacrifice du Christ, c'est l'unité du prêtre et de la victime : le Christ s'offre lui-même. De même, ce qui fait la perfection du sacrifice de l'Église, c'est l'union intime entre l'Église et le Christ : le Christ qu'elle offre comme sa victime c'est son chef, elle est son corps mystique; celui que nous offrons, c'est celui dont nous sommes les membres, avec qui nous ne faisons qu'un. Et cela nous montre combien nous devons être en étroite union avec la victime que nous offrons, nous offrir vraiment avec elle, en des sentiments qui nous unissent aux siens — combien profondément et intimement nous nous trouvons engagés avec le Christ dans ce mystère du sacrifice où il s'offre pour nous.

C'est donc pour nous y unir que nous renouvelons son acte d'oblation. S'il y a quelque chose de nouveau à la messe par rapport à la Croix, c'est uniquement par rapport à l'Église qui fait maintenant sienne l'offrande accomplie jadis par le Christ et la renouvelle en tant que le pouvoir et l'acte même de présenter le sacrifice passe du chef dans ses membres.

Nous offrons en effet la même victime que le Christ offrit à la Cène, et nos oblations procèdent de celle qu'il fit lui-même et qui, demeurant éternellement (car cette offrande de lui-même à son Père demeure, au ciel, la disposition foncière de sa volonté), s'incorpore en quelque sorte les nôtres. C'est du fait de cette union que nos oblations ont une valeur, que nous pouvons vrai-

ment offrir le corps et le sang du Christ comme notre victime.

Il y a donc un nouvel acte d'oblation, mais la victime offerte est la même : c'est le Christ immolé sur la Croix, glorifié par la Résurrection et reçu dans le ciel, c'est le Christ présent sur l'autel en ce même état de victime qui est le sien dans le ciel, c'est le Christ s'offrant à nouveau pour le salut du monde par le ministère de son Église, comme il le fit lui-même sur le Calvaire ; c'est le mystère du Sauveur se livrant pour nous qui se réalise à nouveau, sous nos yeux, avec notre collaboration, pour que nous y prenions part et que nous nous y unissions ; c'est la Croix présente, de la façon la plus réelle, la plus effective, en notre vie quotidienne, pour la sanctifier.

Marqués pour le sacrifice.

A ces réalités adorables, ainsi présentes en notre existence de chaque jour, nous avons le devoir de nous unir. Que sera cette union ?

Lorsque le prêtre exprime les formules très saintes par lesquelles la Victime du Calvaire est rendue présente sur nos autels, il se trouve, par l'effet même des paroles qu'il prononce, uni de très près au sacrifice rédempteur qui s'accomplit de nouveau sous nos yeux par son ministère ; il s'y trouve engagé, et avec lui ceux qui l'entourent et au nom desquels il agit.

Par le seul fait que nous assistons à la sainte messe, nous nous trouvons donc engagés en cet acte auguste du sacrifice du Christ, nous entrons en participation du mystère de sa passion. Cette union se réalise par l'efficacité même des rites auxquels nous prenons part, mais nous devons y donner intérieurement notre consentement, l'accepter avec toutes ses conséquences : avec toutes ses conséquences, car nous ne saurions être admis à approcher de si près le mystère du Calvaire, à joindre ainsi l'offrande de notre vie à celle du Christ crucifié, sans que notre existence se trouve marquée du signe de la Croix, sans que doive s'y rencontrer une part au moins de souffrances ou de renoncements à unir aux souffrances de notre Sauveur.

C'est en ce mystère de sa mort rédemptrice que le Christ nous unit à lui. C'est en ce mystère qu'il nous fait pénétrer plus intimement encore par la communion eucharistique. Repas sacrificiel, celle-ci parachève la signification de l'offrande qui vient d'être faite : le Christ s'unit à nous en tant que victime ; il nous fait participer à cet état de victime qui est le sien : à cet état de totale consécration qui, en lui et avec lui, nous fait saints, consacrés à Dieu. Pour comprendre le sens, la signification plénière de l'Eucharistie, il ne suffit donc pas de dire que le Christ est là réellement présent, et se fait notre nourriture. Il faut se rappeler avant tout que le Christ est là comme victime : c'est en tant que victime que nous le recevons, c'est dans l'acte même de son sacrifice que nous sommes unis à lui. C'est dans le mystère de sa mort et de sa résurrection que, mourant chaque jour un peu plus avec lui à notre vie à nous, nous ressuscitons avec lui à cette vie nouvelle par laquelle nous sommes ses membres et nous ne sommes plus qu'un avec lui.

La messe n'est donc pas seulement un acte parmi les autres dont est faite la vie de l'Église. C'est vraiment le centre de tout, et le sommet. C'est l'acte d'où tout découle, la source même de la vie de l'Église : c'est le Christ dans son sacrifice rédempteur, dans le mystère de sa mort et de sa résurrection, nous unissant à lui, nous faisant mourir avec lui et revivre avec lui d'une vie nouvelle.

La messe n'est pas seulement un rite sacramentel parmi les autres, même pas seulement le premier de tous, c'est la source de tous les autres : chaque sacrement sanctifie par rapport à l'Eucharistie, avec une référence à l'Eucharistie. Prenons, par exemple, le baptême, que le P. de la Taille[1] a si justement appelé « le sacrement de la communion de désir ». Ce qu'il exprime en son rite d'ensevelissement avec le Christ et de résurgence en une vie nouvelle, c'est une première participation à la mort et à la résurrection du Christ, tout orientée vers la pleine participation à ce mystère qui se réalise par le rite eucharistique. De cette

1. De qui les pages qui précèdent sont très étroitement dépendantes.

participation plénière le baptême porte en lui le désir et le pressentiment et c'est par là qu'il ouvre à sa grâce et en produit déjà, comme d'avance, les effets. « Nous avons été mis au tombeau avec lui par le baptême qui nous plonge en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions à notre tour une vie nouvelle. Car si nous sommes devenus un même être avec lui par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une semblable résurrection » (Rom 6, 4 et 5).

Dès son origine première, la vie chrétienne est donc orientée vers le mystère eucharistique, centrée sur lui. Et ce mystère sera sa nourriture de tous les jours, c'est de lui qu'elle vivra, c'est en lui qu'elle puisera toute grâce, c'est lui qui doit s'accomplir en chacun de nous pour faire vraiment de nous des membres du Christ, pleinement uns avec lui.

La vie chrétienne tout entière n'est autre chose qu'union au Christ dans ce mystère de sa mort et de sa résurrection, c'est pourquoi elle est toute centrée sur l'autel.

Le prêtre, homme du sacrifice.

De tout chrétien, donc, il est vrai de dire qu'il est l'homme du sacrifice : du sacrifice eucharistique par lequel est présent dans sa vie, pour l'assumer tout entière, le mystère de la mort et de la résurrection du Christ.

Mais si la vie chrétienne est ainsi centrée sur l'autel, la vie sacerdotale, en ce qu'elle a de proprement sacerdotal, se trouve à un titre nouveau, et plus particulier encore, centrée sur l'acte qui est l'acte propre du sacerdoce et sa fonction première. Le prêtre est d'abord celui à qui est confié le soin de rendre toujours présent à la vie de l'Église le mystère de la mort et de la résurrection du Christ. Et c'est parce que lui est remise cette source unique de toute grâce que lui sont remis aussi les autres sacrements qui en sont les canaux, et ces autres actes encore qui, sans être à proprement parler des « sacrements », en sont le prolongement dans toute la vie de l'Église visible.

Le prêtre, c'est donc l'homme de la messe. Et cela doit commander d'abord toute sa façon de comprendre et de vivre son action apostolique.

Lorsqu'il célèbre le saint Sacrifice, il sait combien c'est le Christ qui agit en lui et par lui; il sait, il sent combien l'acte qu'il accomplit n'est pas le sien, ne lui appartient pas; combien tout ce qui s'opère par ses mains s'opère par la puissance du Christ qui l'a choisi pour faire de lui son prêtre. Son prêtre, c'est-à-dire un homme par qui, à travers qui le Christ est présent à son Église pour la sanctifier.

Certes, le Christ agit invisiblement en chaque âme chrétienne, accomplissant en elle une œuvre de grâce dont lui seul connaît le secret. Mais cette vie tout intime de chaque âme chrétienne ne peut se nourrir et se développer normalement que dans une union très étroite avec l'ensemble du corps mystique dans lequel et par lequel nous sommes unis au Christ qui en est le chef. Et pour que cette vérité nous fût plus clairement manifestée il a voulu qu'elle fût en quelque sorte visible : c'est à l'Église que sont confiées les sources de la grâce, c'est elle qui nous donne de pouvoir en approcher à travers les gestes sacramentels d'où elle découle et où les faveurs les plus intimes et les plus secrètes ont toujours, en définitive, leur origine première. C'est en l'Église, c'est en ceux à qui elle confie les pouvoirs sanctificateurs reçus du Christ, que celui-ci est présent dans le monde, avec toute la puissance de sa grâce rédemptrice, pour le transformer, le renouveler et le sauver.

Le rôle du prêtre, c'est d'être cette présence, dans le monde, du Christ et de sa grâce. Certes, c'est aussi le rôle de chaque chrétien, et peut-être tel chrétien animé d'une grâce plus intense aura-t-il fait plus que tel prêtre pour rendre le Christ présent au monde. Mais il l'aura fait sur un autre plan. Il y a une présence du Christ et de sa grâce qui se réalise par le ministère sacerdotal et par lui seul.

Et c'est précisément ce que le prêtre doit avoir toujours présent à l'esprit s'il veut être dans la vérité de son sacerdoce : en tout ce qu'il fait comme prêtre, en toute activité sacerdotale, ce n'est pas lui qui agit, c'est le Christ qui agit en lui et par lui. C'est une puissance de grâce venant du Christ, c'est une

force toute surnaturelle qui passe à travers lui, à travers chacun de ses gestes.

Il le comprendra d'autant mieux qu'il mettra plus consciemment au centre de sa vie sacerdotale ce qui en est l'acte propre, duquel découlent tous les autres : la célébration du saint Sacrifice. C'est sa fonction première, c'est parce qu'il a cette fonction qu'il a aussi à accomplir tous les autres actes de son sacerdoce. C'est parce qu'il a entre ses mains la source de toute grâce qu'il a charge d'aider ses frères à en approcher, à y puiser plus abondamment, à en vivre plus intensément. Si, dans l'acte même du sacrifice, son action humaine s'efface devant l'œuvre divine dont elle est l'instrument; si, à ce moment, il a bien conscience que ce qu'il accomplit n'a de valeur que par la puissance divine passant à travers ses gestes — cela reste vrai de toutes ses activités sacerdotales, dépendantes de cette activité première. Chaque fois qu'il agit comme prêtre, c'est d'abord le Christ qui agit par lui, dont la grâce passe à travers sa présence, ses gestes et ses paroles. Il doit avoir conscience de ce caractère essentiellement surnaturel de son activité sacerdotale : de cette présence du Christ en lui, de ce lien qu'il a avec le Christ — parce qu'il est son prêtre — c'est-à-dire celui en qui et par qui le Christ demeure présent et continue parmi nous son œuvre rédemptrice. Celui dont chaque acte sacerdotal — fût-ce la moindre bonne parole : un conseil ou un encouragement — n'est plus son acte à lui seul, mais l'acte du Christ agissant dans son prêtre et liant sa grâce à chacun des gestes accomplis en son nom, et en vertu de la mission reçue de lui. C'est en cet esprit profondément surnaturel, en cette foi première en la grâce du Christ que doit s'exercer toute son activité apostolique.

Il y a une certaine intimité avec le Christ, une union avec lui, qui lui est propre du fait que le Christ lui a ainsi confié son œuvre. Lorsqu'il accomplit un acte de son sacerdoce, dans cet acte qu'il n'accomplit pas lui-même mais qu'un autre accomplit par lui, il prend conscience de n'être pas seul, il prend conscience d'une présence du Christ, d'une certaine manière d'être un avec lui, d'une solidarité avec lui, d'une amitié avec le Christ qui l'a si intimement engagé dans son œuvre : « Jam amici mei estis ».

Pour le bien de tous.

Et nous nous trouvons ainsi amenés à envisager un autre aspect du sacerdoce. Le sacerdoce est d'abord une fonction confiée pour le bien de l'Église. Mais le fait que cette fonction soit pour le bien des autres n'implique aucunement qu'elle affecte celui qui en est revêtu comme du dehors, qu'il soit en quelque sorte « désintéressé dans l'affaire ».

D'ailleurs, dans tout l'ordre des réalités surnaturelles, il en est ainsi : on peut distinguer l'aspect individuel et l'aspect social, on ne peut les séparer : ils se complètent et s'éclairent l'un l'autre; ils ne s'opposent en aucune manière, mais se soutiennent mutuellement.

Le don même de la grâce sanctifiante, directement ordonné à la sanctification personnelle, fait entrer chacun en communion non seulement avec Dieu, mais aussi avec tous ceux qui participent à sa vie. Aussi la grâce est-elle essentiellement commune; elle est étrangère à toute propriété, à toute fermeture sur soi, à tout égoïsme. Elle est toute gratuité : c'est un don, un don que nous ne pouvons recevoir qu'à condition de ne pas le faire nôtre, de ne pas le replier sur nous-même. Il est dans sa nature de ne pouvoir être le bien d'un seul. Nous ne pouvons posséder cette vie pour nous seul, pour notre propre compte, ce serait un non-sens : elle est don, gratuité, libre rayonnement de l'amour divin. Elle est en nous avec sa tendance foncière à se répandre et à se donner, et si nous aidons nos frères et sommes aidés par eux, c'est d'abord par le contact vital de notre vie avec la leur, dans l'unité du corps mystique.

C'est le dogme de la communion des saints, qui n'affirme pas seulement que l'on peut mériter les uns pour les autres, comme du dehors, mais qui nous révèle une vraie communion de vie profonde, le caractère essentiellement commun de toute réalité surnaturelle : nul ne peut en vivre plus pleinement sans que ce soit pour le bien de tous.

La grâce du sacerdoce, elle, a cela de particulier, qu'elle est

ordonnée d'abord, par sa nature même et son orientation première, au bien de tous. Le sacerdoce est d'abord une fonction — sa raison d'être est l'exercice d'une fonction essentielle à la vie de l'Église, ordonnée au bien de toute l'Église.

Mais, précisément, cette fonction touche à ce qu'il y a de plus essentiel à la vie de l'Église. Le rôle du prêtre n'est pas un rôle particulier, le cantonnant dans l'exercice d'une tâche spéciale qui est la sienne, et qui resterait indépendante de son devoir personnel de sanctification : un « à-côté ». Le rôle du prêtre se situe au centre même, à la source de toute la vie chrétienne : ce qui lui est confié, ce qui par son ministère doit demeurer toujours présent à la vie de l'Église, c'est le sacrifice rédempteur, c'est le Christ même dans le mystère de sa mort et de sa résurrection. Le prêtre se trouve plus intimement uni à ce sacrifice, et donc plus profondément engagé dans l'œuvre de rédemption que le Christ accomplit par la présence de ce sacrifice à la vie du monde, de ce monde qu'il veut assumer tout entier, consacrer, faire remonter vers le Père.

Le prêtre se trouve donc, par ce qui est le rôle essentiel de son sacerdoce, plus proche de la source de toute grâce, plus engagé dans ce mystère du salut à l'égard duquel il a une responsabilité particulière. Il est impossible que cela ne comporte pas pour lui une exigence de sainteté plus grande et les grâces pour y répondre. Il est impossible que cette « fonction » demeure pour lui une réalité tout extérieure, un ensemble d'actes qu'on lui demande simplement d'accomplir validement, du fait du pouvoir qu'il en a reçu, sans que sa vie, son être le plus intime s'y trouve engagé. Il est impossible que le Christ confie à un homme cette responsabilité à l'égard de son mystère rédempteur, à l'égard de cette tâche pour laquelle il est venu en ce monde, sans que cela comporte une union, une intimité avec le Christ qui engage toute la vie du prêtre.

Pour ne prendre qu'un exemple : celui du commandement qui contient tous les autres, le prêtre n'a-t-il pas un devoir particulier, lorsqu'il est en présence de ses frères, de se rappeler qu'il a par fonction à leur donner le Christ, et que cette pensée doit l'emporter sur toutes les autres, dans les rapports qu'il a avec eux ? Que ses susceptibilités personnelles, ses goûts et ses

préférences doivent céder devant ce devoir, qui est pour lui un devoir d'état, de donner le Christ, de le rendre présent ?

Un signe nouveau.

S'il y a dans la vie du prêtre des actes qui sont plus directement des actes sacerdotaux, des actes de son sacerdoce, il n'en reste pas moins vrai que le prêtre est prêtre tout entier. Il ne peut séparer sa vie personnelle de chrétien et sa vie de prêtre. Pour la raison très simple qu'être chrétien c'est être membre du Christ, et l'on ne peut séparer le fait d'être membre du Christ de la façon dont on l'est. Or, le sacerdoce est une manière nouvelle d'être membre du Christ, et le prêtre aura à vivre toute sa vie de membre du Christ en se souvenant qu'il l'est à ce titre. Son sacerdoce est une réalité profonde qui va jusqu'aux racines de lui-même, de sa vie la plus personnelle, qui prend tout en lui, et certes pour donner tout plus pleinement — au Christ et à ses frères.

C'est tout son être surnaturel qui est marqué par le « caractère » du sacerdoce, aussi profondément que par le « caractère » du baptême. Son sacerdoce lui donne un rôle et une place nouvelle dans la communion des saints. Il en fait partie, comme prêtre, avec la responsabilité envers tout le corps du Christ que comporte son sacerdoce, et donc avec un titre nouveau à rayonner la grâce du Christ sur tous ses membres.

C'est pourquoi, plus le prêtre prendra conscience de son sacerdoce comme d'une réalité qui le prend tout entier, plus aussi lui apparaîtra dans une pleine lumière, et comme une vérité plus profonde, riche d'aspects nouveaux, ce caractère essentiel du sacerdoce qui est d'abord d'orienter vers le bien des autres non seulement tels de ses actes, proprement sacerdotaux, mais tous ses actes, et sa vie entière, jusqu'à son être le plus intime.

En effet, dans la communion des saints, la vie du prêtre a un sens particulier, du fait qu'il a, dans cette communion des saints, une place particulière. Car chacun, dans le corps mystique, rayonne sur les autres la grâce du Christ dans la mesure où

il la possède et en vit lui-même plus intensément, et aussi selon la nature du lien plus ou moins intime, de la proximité plus ou moins grande qu'il a à l'égard de chacun.

C'est pourquoi — de même que tout chrétien, en se sanctifiant, en développant le don qu'il a reçu au baptême et en en vivant plus intensément, rayonne davantage cette vie qui est en lui, devient, par le fait même qu'il est un membre plus vivant, un élément de vitalité plus grande pour le corps tout entier — de même, encore que sur un autre plan, dans une autre ligne, parce qu'il est plus profondément engagé par son sacerdoce dans la communion des saints envers laquelle il a une responsabilité nouvelle, le prêtre se trouve plus proche de ses frères à qui il a charge de donner le Christ, de le rendre présent — et du fait de cette proximité plus grande, de ce lien plus intime, sa vie a un rayonnement plus intense : de même que la prière du prêtre pour l'Église a une valeur qui vient de ce qu'il est prêtre, de même toute sa vie, qui doit être tout entière une prière, une offrande pour l'Église, a une valeur toute particulière. C'est pourquoi il importe souverainement au bien de l'Église que ses prêtres soient de saints prêtres.

Certes, il importe d'insister d'abord sur le fait que le sacerdoce est une fonction en vue du bien des autres — car essentiellement il est cela, c'est sa nature même. Mais comment comprendre à quel point il est ainsi « en vue du bien des autres », il voue et consacre le prêtre au bien d'autrui, sans souligner aussi combien cette grâce du sacerdoce, bien loin d'affecter celui qui la reçoit comme du dehors, comme une pure fonction qui demeurerait en quelque sorte étrangère à son être intime — le prend au contraire tout entier — engage toute sa vie surnaturelle dans une perspective nouvelle, la marquant d'un signe nouveau.

Ainsi seulement seront mises en lumière toutes les exigences du sacerdoce : combien celui qui en est revêtu est voué tout entier au service de ses frères, est responsable de ses frères — mais aussi toutes ses richesses et tout ce qu'il apporte de fécondité surnaturelle à celui qu'il unit plus intimement au Christ en l'engageant plus profondément dans son œuvre : dans l'œuvre de la rédemption du monde.

Ici encore, trop séparer les deux aspects : social et personnel, ce n'est, ce ne peut être en aucune manière mettre l'un des deux dans une plus vive lumière, ce ne peut être que les mutiler l'un et l'autre. C'est seulement en les unissant que l'on peut sauvegarder toute la plénitude de leur commune richesse.

Dom Georges Lefebvre, O. S. B.

LES VRAIS " TRICHEURS "

L'immoralisme provocant des héros de Marcel Carné choque d'abord et irrite. A la réflexion il est fort instructif. Pour le chrétien c'est le drame, non plus seulement de l'homme « sans Dieu en ce monde » qu'évoque saint Paul, mais de l'homme que la Rédemption a déçu, telle du moins qu'elle lui a été présentée, et qui a perdu avec elle toute raison d'espérer, et toute raison de se conduire : puisque aucune route ne conduit nulle part.

Notre « morale bourgeoise » est un christianisme fixé en des coutumes, des conventions et des institutions temporelles. Ce n'est pas là un mal. Le christianisme comporte évidemment une morale, et toute morale a besoin de s'enraciner dans des règles sociales correspondantes, qui valent ce que vaut la morale qu'elles expriment et tendent à assurer. Mais le christianisme est d'abord une mystique. En ce sens d'abord que le but qu'il nous propose et qui commande toute sa morale, en ses déterminations les plus temporelles, est extra-temporel, extra-terrestre : morale fondée sur cette donnée première que la vraie vie de l'homme est celle qu'il est appelé à mener après sa mort, et que le sens profond de la vie terrestre est de préparer l'autre. Mystique en ce second sens, consécutif mais plus exigeant encore, que la vie éternelle commence sur terre déjà, dans l'union intime avec Dieu, de sorte que, même ici-bas, où les interdits de la morale se présentent principalement sous forme de renoncement, ils sont toujours inspirés profondément par le choix d'un bien meilleur. Ce bien, immédiatement offert et déjà possédé en quelque manière, est d'un tout autre ordre que les biens terrestres aux-

quels il impose souvent de renoncer (et c'est pourquoi à proprement parler il ne les compense pas), mais il correspond assez aux meilleures aspirations de l'être pour donner un sens positif, quoique souvent obscur, à ce renoncement.

Couper la morale chrétienne de son inspiration mystique, comme cela arrive si souvent même chez les chrétiens, c'est en faire un corset de prescriptions et de défenses extérieures, dans lequel la personne ne peut que se sentir brimée et frustrée. Soit qu'elle se résigne maussadement ou craintivement à une loi qu'elle ne se sent pas la force ou le cœur de violer; soit qu'elle se rebelle plus ou moins complètement.

Mais lui enlever son « intentionnalité mystique » c'est lui ôter son âme et ne lui conserver que les apparences dérisoires de la vie. Car que devient une règle de conduite quand on cesse de croire au but en fonction duquel elle a été conçue, et de le vouloir ?

Si cette morale dévitalisée demeure, c'est par le poids et la persistance de ces mœurs sociales qu'elle a créées quand elle était vivante : comme le cadavre conserve un certain temps la cohésion et l'ordre qu'imposait l'âme au corps vivant. C'est aussi, et là on la voit devenir pharisaïque, parce qu'elle se trouve en fait nécessaire à la conservation d'un ordre temporel, qui n'est plus considéré comme le conditionnement d'un idéal supérieur, mais comme le moyen de se procurer, sous le couvert de valeurs transcendantes, les biens les plus terrestres.

Comment des êtres jeunes, qui ont percé à jour le mensonge et l'hypocrisie de ces règles de conduite, qu'on prétend leur imposer sans la foi au but auquel elles conduisent, sans l'espérance de cet épanouissement qu'elles promettent, sans cet amour qui justifie les sacrifices qu'elles imposent, oui, comment ne seraient-ils pas tentés d'y voir une immense duperie et de les rejeter en bloc, comme une entreprise menée contre leur jeunesse avide et impatiente par les générations arrivées et profiteuses de l'ordre ?

Le malheur est que l'homme ne peut vivre sans se conduire, ni se conduire sans aller quelque part. Cette vie, sans but par la faute de leurs éducateurs, sans conduite par suite de l'effrayante logique avec laquelle ils ont tiré les conséquences de cette négation du seul but auquel est ordonnée la conduite qu'on leur a

proposée, aboutit au désespoir. Cette excitation factice, cette revendication provocante et naïve de leur liberté, et pour finir cet écœurement, sont une image de l'enfer. Et il est vrai que pour l'homme il n'est d'espérance valable que dans le Christ.

Ainsi tous ces jeunes gens, qui ne sont pas seulement, hélas! les personnages d'un film, affichant la négation de toutes les valeurs chrétiennes, rendent d'une certaine manière témoignage à la Rédemption. En eux le Christ est paradoxalement présent. Présent en creux, par le besoin qu'ils ont de lui, par ce vide sinistre de leur vie, que lui seul pourrait combler.

Est-ce à dire qu'ils sont proches du Christ ? Par leur misère, oui, puisque le Christ est venu pour les pécheurs. Mais le Christ ne les sauvera pas sans les arracher à leur péché, et ce péché, — cette liberté désorbitée, ces plaisirs, trop faciles pour les contenter, trop habituels pour qu'ils puissent aisément s'en passer, cette ivresse de cris et de gestes —, ils y tiennent de toutes leurs forces. Désespérément. La grâce peut les en arracher, mais on ne voit pas qu'ils puissent retrouver la morale chrétienne autrement qu'à partir de sa mystique. Elle a perdu pour eux tout prestige et ceux qui la leur prêchent la leur rendent absurde et dérisoire en la dépouillant de son christianisme. Ils ne seront remis dans l'ordre et réintégrés à la société que si d'abord au fond d'eux-mêmes ils découvrent le Christ.

Mais les vrais tricheurs ne sont-ils pas ces éducateurs qui ont prétendu leur faire observer des mœurs chrétiennes sans croire au Christ dont elles viennent et à qui elles conduisent? Les juges qui les condamnent au nom d'une morale ainsi dévalorisée, sans voir à quel point les excès mêmes qui les indignent portent témoignage contre leur propre vertu, pharisaïque et vaine ? Mais ce ne sont pas moins ceux qui les excusent en se frappant la poitrine, sans se rendre compte que leur véritable responsabilité a été, non de leur enseigner des mœurs vertueuses et de leur en donner l'exemple, mais d'ôter à ces mœurs tout sens et toute valeur en se détournant eux-mêmes du Christ, en ne le montrant pas comme le Maître suprême de la conduite humaine et son Idéal.

APOSTOLUS.

LES DEUX FACES DU PÉCHÉ

Toute transgression est péché.
Mais il y a le péché qui ne va pas à la mort.
Nous savons que quiconque est né de Dieu
ne pèche pas.
Tout au contraire, l'Engendré de Dieu le garde,
et le Mauvais n'a pas prise sur lui.

1 Jn 5, 17-18.

Il est peu de sujets qui nous touchent autant que celui-ci : le sens du péché dans nos vies. Il suffit de s'occuper quelque temps d'âmes vraiment désireuses de vivre en profondeur leur christianisme pour s'apercevoir qu'il y a là un problème qui n'est plus de pure spéculation, mais qui correspond au contraire à quelque chose de senti, d'inscrit dans le rythme quotidien de l'existence chrétienne.

Mon péché.

Ce problème, ce n'est que dans la prière, face au Christ, qu'il peut se résoudre pour chaque âme. Dans un domaine aussi intimement lié à notre personnalité chrétienne il ne peut pas exister de solution toute faite. Mon péché n'est pas le péché de mon frère, et le péché de mon frère n'est pas celui de son voisin. Il

s'agit là du visage spirituel de chacun, de la réponse personnelle à la grâce d'une vocation personnelle. Seule vaut la solution que le Seigneur, celui qui appelle les hommes et connaît le fond des cœurs, nous confiera un jour dans l'intimité, après peut-être une longue inquiétude et une douloureuse attente, et qui sera l'une des grandes grâces de notre vie.

Il est possible toutefois, en retournant à l'Évangile, d'évoquer le climat où cette confidence que le Christ fera ou a déjà faite prend normalement place. Et c'est ce que nous voudrions faire ici. D'abord en posant avec plus de précision le problème; puis en examinant successivement chacun des deux aspects que le péché revêt pour nous; enfin en tâchant de déceler quel mystère du Christ le péché rend vivant en notre cœur.

Tensions et appels du péché.

Le problème? Il ne peut s'agir ici de chercher la nature du péché, mais son sens, sa signification et ses implications dans la vie du chrétien pécheur. Donc ce qu'il met en jeu, mais aussi — si paradoxal que cela puisse paraître — ce qu'il accomplit chez le chrétien et ce qu'il provoque dans la vie d'amitié personnelle entre le Christ et l'homme qu'est la vie de la grâce. Et cela nous introduit à un plan plus vital et plus profond que sa nature. Nos gestes ont des significations qui dépassent leur contenu. Et cela surtout lorsqu'il s'agit d'amitié; la moindre chiquenaude met en branle tout un registre profond de la vie de deux amis. Si bien qu'on ne peut pas chercher le sens du geste de l'un des amis sans immédiatement mettre en jeu l'autre ami et sa réaction en face de ce geste. Il n'est pas un instant de leur amitié qui ne les compromette l'un et l'autre. Or, que nous soyons les amis du Christ, sa propre parole nous le garantit : *Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître; je vous appelle mes amis* (Jn 15, 15).

Le problème se pose pour chaque chrétien d'abord au plan d'une certaine expérience personnelle. Nous avons tous péché.

Et nous avons tous senti en nous, en prenant conscience de notre péché, comme une dislocation et une tension non seulement sensibles, mais profondément spirituelles. Tension entre d'une part une intense tristesse de l'âme, un immense dégoût de soi, le douloureux sentiment d'une infidélité. Et, malgré tout, une certaine poussée vers le Christ si miséricordieux, un désir de prière, un sentiment qui n'est pas simplement le désir de réparer et de ne plus recommencer, mais comme un appel à tout simplement rencontrer Dieu, Dieu qui nous semble tout proche en dépit de notre faute. Pourquoi ces deux sentiments ?

Et l'Église, dans sa liturgie, vient de nouveau nous poser le même problème. Après nous avoir, durant le Carême, fait maudire et détester le péché, après nous avoir, aux offices du Vendredi Saint, fait toucher du doigt sa gravité, elle mettra sur les lèvres du diacre, au cœur de l'hymne d'action de grâces, le plus grand de sa liturgie, le *O felix culpa*. Pourquoi cela ?

Isolement et tristesse...

C'est précisément en examinant chacune des deux faces de cette apparente contradiction que nous pouvons découvrir le sens du péché en notre vie.

D'abord l'aspect tristesse du péché, sa face humaine. Pour bien saisir ce qu'elle nous révèle du sens du péché il faut à tout prix se débarrasser d'une conception de la vie chrétienne non seulement puérile, mais fausse. Celle qui présente cette vie comme uniquement un agrégat de vertus, une balance où le poids du bien doit rompre l'équilibre. Non, la vie chrétienne est une vie, et, comme telle, elle suit la loi de toute vie. Du baptême jusqu'au ciel elle doit croître, parvenir à un degré de perfection qui ne s'évalue pas en termes quantitatifs, mais en intensité de qualité. Tout comme la vie physique. Nous n'avons pas une plus ou moins grande quantité de vie physique : nous vivons, c'est tout. Mais cette vie en nous est plus ou moins florissante, plus ou moins nerveuse et intense. De même, nous n'avons pas une plus ou moins grande quantité de vie de grâce, mais cette vie en

nous est plus ou moins ardente et intense. Il faut concevoir la vie chrétienne comme une avancée continuelle où ce qui compte ce n'est pas la somme matérielle des actes bons (les Pharisiens aussi les collectionnaient), mais l'intensité de chacun. Rappelons-nous l'épisode de la pécheresse chez Simon le Pharisien, et la réponse de Jésus : *Ses péchés, ses nombreux péchés lui sont pardonnés, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour* (Lc 7, 47) ; et le bon larron ayant le ciel ouvert pour l'intensité d'un seul acte de charité (Lc 23, 39-43) ; et Pierre obtenant le pardon par la ferveur de sa contrition (Mt 26, 75) et devenant chef de l'Église de celui qu'il avait renié. C'est d'ailleurs par l'intensité de sa montée vers Dieu et non par l'énumération de ses œuvres que saint Paul définit sa vie : *Je cours droit vers le but, tendu de tout mon être* (Ph 3, 13). Cela, parce que — nous le savons trop bien pour qu'il soit nécessaire d'y insister ici — la vie de la grâce est une vie dans la charité, or l'amour est essentiellement dynamique : un mouvement de l'amant vers l'aimé qui va jusqu'au bannissement de toute crainte (1 Jn 4, 18) et à la plénitude de l'union (Jn 14, 20).

C'est là que se situe l'aspect échec du péché qui nous révèle une des composantes de son sens. Dans la faute que je commets, j'arrête ou je diminue en moi l'intensité de la charité, je cesse d'avancer vers Dieu ou j'avance sans enthousiasme. Et cela est grave. Car cet acte que j'avais à poser et qui définissait la qualité de ma vie avec Dieu en cet instant de ma montée vers lui avait derrière lui tout le flot de la grâce du Christ coulant en moi depuis mon baptême, tous les pardons de Dieu, toutes ses visites qui avaient comme tracé ma vocation, toutes les vertus qui dessinaient le visage de mon amitié avec lui. Et tout cela me poussait à continuer d'aller de l'avant, à faire que ma vie soit toujours tendue vers Dieu. Et j'ai refusé, ou piétiné, ou avancé à regret. Pourquoi, sinon — et voilà ce qui est grave — parce que l'autre personne, le Seigneur, m'intéressait peu ou pas du tout. Je me suis recroquevillé sur moi-même. Je me suis préféré à Dieu. Je lui ai dit qu'au fond son amitié m'importait bien peu.

Échec à l'amitié. Refus de l'amitié que le Christ est venu m'offrir. Refus de répondre à l'amour du Christ. Voilà mon

péché. Dieu m'avait donné sa vie pour que je porte un fruit répondant à la qualité de la sève qu'il avait mise en moi et qui l'aurait réjoui (Jn 15, 8); j'ai préféré être l'amer verjus qui attriste le vigneron (Is 5, 1-4). Il avait jeté en moi son feu — son amour — pour qu'il m'embrase et embrase le monde; j'ai préféré être ce tiède qui fait vomir (Ap 3, 16). Il avait fait naître en moi une source pour qu'elle jaillisse jusqu'à la vie éternelle (Jn 4, 14); j'ai préféré devenir un pauvre marais stagnant. Et cela, non pas parce que je ne pouvais pas faire autrement — le Christ m'avait dit : *Ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera* (Jn 16, 23) — mais parce que je ne l'ai pas aimé. J'ai vraiment été la vigne ingrate décrite par le Prophète (Is 5, 1-6).

Cette gravité grandit encore quand nous nous élevons au plan du Royaume de Dieu. En bâtissant son Église avec nous, en faisant dépendre la qualité de son Église de l'intensité de notre charité, le Christ nous a fait une confiance inouïe. Construire son corps parmi les hommes... Or par le péché nous introduisons une faille en ce Royaume, nous défigurons le corps du Christ. Ce n'est plus le soreq devenant verjus ou le feu devenant tiède, c'est le désir du Christ sur le monde qui est mis en échec. Il n'est rien de plus grave que de manquer à la confiance dans l'amitié, surtout dans une amitié aussi totale que celle du Christ. Souvenons-nous de sa réflexion face à Judas : *Ne vous ai-je pas choisis vous, les Douze; pourtant, l'un de vous est un démon* (Jn 6, 70), comme si ce fait d'avoir été choisi dans la confiance de l'amitié rendait encore plus douloureuse à son cœur la trahison de l'apôtre. Or c'est ce que nous faisons dans notre péché. Et c'est pour cela que, si nous sommes droits, il nous arrive d'avoir honte à la lecture de certains passages de l'Apocalypse. Nous faisons fi du désir du Christ sur son Église qui est construite de la réponse des hommes à son amitié. Nous faisons fi de ce talent qu'il nous avait confié, rien qu'à nous, à chacun le sien, pas pour nous tout seul, mais pour son Corps et la vie du monde. Il nous l'avait donné dans la confiance de son amour et nous le gardons pour nous, pour notre égoïsme, en refusant de le faire fructifier dans la charité.

Cela donne au péché un sens profondément tragique. Il est la grande infidélité de l'homme face à l'amitié du Christ.

... *et espérance.*

Mais il n'y a pas que cette face désespérante de nos péché. Il y a son autre face, face d'espérance, face divine, et qui nous révèle l'autre composante de son sens.

Pourquoi, dans le péché, ce sentiment, malgré tout, d'une certaine rencontre avec le Christ ? Il nous l'a dit lui-même dans l'histoire de la brebis perdue (Lc 15, 4-8). Le berger qui a cent brebis laisse seules les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour partir dans la montagne à la recherche de celle qui a refusé de rester avec lui. Il court après elle, aussi loin qu'elle aille, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée — s'il la retrouve — et mise sur ses épaules pour la ramener avec les autres. Alors il y a fête à la bergerie.

Dans notre péché nous quittons le troupeau des amis fidèles du Christ. Nous partons vivre notre vie-à-nous. Mais nous ne sommes pas seuls à quitter le troupeau : le Maître, le Christ, le quitte lui aussi pour courir après nous en nous appelant, afin que, lorsque nous détournerons notre regard, ne serait-ce qu'à la dérobée, nous retrouvions le sien et ses bras largement ouverts ; afin que nous acceptions d'ouvrir de nouveau notre cœur au flot de sa grâce qui est là pressant contre la porte, prête à tout envahir dès qu'on l'entrebâillera (Ap 3, 20). Ce n'est plus simplement le père de l'enfant prodigue attendant dans le silence et la douleur le retour du fils, c'est le bon pasteur qui aime chacune des brebis autant que tout le troupeau et qui nous talonne, nous poursuit, se fatigue à nous chercher, parce que c'est pour cela qu'il est venu (Jn 10, 15).

Non pas qu'il pèche avec nous, ou soit complice, ou se plaise à nous laisser de temps en temps notre « liberté ». Alors il ne serait plus notre ami puisqu'il ne voudrait plus notre bien et que l'amitié est précisément cela. Mais alors que nous lui refusons l'acte de fidélité qu'il désirait, il continue de nous aimer avec autant d'intensité. Le péché arrête ou diminue en nous la vie de la grâce, qui est la vie même du Christ, mais c'est nous qui faisons la rupture, en enlevant l'un des sujets — l'homme —

à ce mystérieux acte mutuel qu'est l'amitié. Pendant ce temps le Christ ne cesse de travailler notre cœur, de le retourner, afin d'y faire germer l'acte de pénitence que nous appelons d'un mot très beau dont nous avons hélas perdu la saveur, la contrition, le regard broyé, déchiré, de celui qui se retourne avec toutes ses forces vives vers le Seigneur. Pour exprimer de façon simple ce qui exigerait une langue trop technique, que nous ne voulons pas déployer ici, disons que par ses grâces, ses appels discrets mais répétés, le Christ prépare le don de la grâce (le flot en nous de son amour) qui — puisqu'il s'agit de renouer une amitié — exigera notre coopération. Il n'y a pas là uniquement de poétiques images mais l'explication, adaptée à notre esprit, de ce qui se passe dans le cœur du Christ lorsque nous péchons. Et si cela rend compte de ce certain sentiment-de-rencontre-avec-Dieu dont nous parlions plus haut, cela surtout nous révèle l'autre composante du sens du péché dans notre vie : l'inlassable fidélité de Dieu, face à la continuelle infidélité de l'homme.

Nous pouvons maintenant déceler quel mystère du Christ le péché rend actuel en nos vies. Il renouvelle le mystère même de la Rédemption, à la fois mystère de la Croix et mystère pascal. Et cela à un double plan.

D'abord au plan objectif. Notre faute rend présent au monde le drame de la Croix avec sa double face, humaine et divine. Face humaine : celle de l'homme qui non seulement refuse son Sauveur et le tue, mais qui l'injurie dans l'acte même où il lui donne la plus grande preuve de son amour. Car, dit saint Matthieu, *les passants l'injuriaient en hochant la tête... Pareillement les grands prêtres se gaussaient... Même les brigands crucifiés avec lui l'outrageaient de la sorte* (Mt 27, 39-45). Face divine : celle du Dieu qui sauve ceux qui le mettent à mort, qui leur pardonne et à eux aussi propose son ciel; *Jésus disait : Père pardonne-leur* (Lc 23, 34).

A un plan subjectif ensuite, par ses résonances dans le pécheur. Dans la tristesse et la honte que nous éprouvons après le péché — si nous avons une âme délicate et un désir sincère de sainteté — nous portons un peu de ce poids de lassitude qui accablait le Christ sur sa croix, à cause de ce même péché, ce

péché-ci que je viens de commettre. Mais dans le pardon, ce pardon qui, nous dit l'Évangile, remplit le ciel de joie, nous partageons déjà la gloire et l'allégresse de la Résurrection. Et souvent nous renaissons plus grands, plus aimés du Père, parce que moins confiants en nos forces, avec un cœur de pauvre.

Le Christ permet que nous tombions afin, souvent, de nous entraîner avec lui dans les souffrances de sa Passion — endurées pour ces péchés et pour purifier son Église des plaies que nous y marquons — mais aussi afin de nous plonger ensuite avec son Église dans la joie de son triomphe. Au-dessus de nos péchés se dresse la grande ombre de la Croix. Elle aussi contradiction. Elle aussi souffrance et honte, mais en même temps source de vie et résurrection. En définitive la douloureuse expérience du péché, qui est le gros échec et la grande tristesse de nos vies humaines doit se solder pour nous, si nous avons une foi vive, en un grand souffle d'Espérance. Elle est malgré tout, à cause de l'Agapè du Christ que notre misère ne rebute jamais, un Passage du Seigneur : c'est peut-être là son sens le plus profond, qui rejoint la parole de saint Jean : *Qui croit au Fils, celui-là a la vie éternelle* (Jn 3, 36).

J.-M. Tillard, O. P.

Prier la Passion avec les Pères

La dévotion au Chemin de croix est tardive, médiévale. Mais on peut cueillir dans les écrits de l'Église ancienne, chez les Pères de l'Église, des pensées sur la Passion du Sauveur. Voici pour préluder · Augustin, l'évêque profond et populaire, et Paulin de Nole, aristocrate bordelais immensément riche, devenu pauvre pour imiter le Christ (IV^e^ siècle).

Le Chemin, c'est le Christ, le Christ humble; la vérité et la vie, c'est le Christ très haut et Dieu... La cause de l'humilité du Christ, c'est ta faiblesse (saint Augustin). — Et maintenant, reprenons le Chemin commencé : la page mortelle parle des mortels, la page divine parle du Seigneur (saint Paulin).

— *Serm.*, éd. G. Morin, 1930, p. 695, 18 et 20. Cf. Jean, 14, 6. — *Carm.*, 6, 177.

1. Jésus condamné.

Le Seigneur même, juge des vivants et des morts, debout devant un homme qui le juge, nous offre un modèle d'humilité et de patience. Invaincu, il montre au militant comment il faut se battre (saint Augustin). — L'iniquité a ses lois pour haïr l'innocence et aimer le crime (saint Ambroise). — Jésus ne

voulut rien répondre, pour ne pas faire attendre la croix salutaire (saint Jérôme). — Mettre son espoir en Dieu (saint Benoît).

— *In Ps.* 29, 7. Ces mots *humilitas, patientia, documentum, exemplum* se retrouvent dans la collecte des Rameaux. — *In Luc,* X, § 102. L'évêque de Milan († 397) a commenté Luc et des psaumes. Jérôme († 419-420, abbé d'un monastère à Bethléem) a parlé sur Matthieu et Paul, mais surtout il a expliqué l'Ancien Testament. — *In Mat.,* 27, 13. — *Règle,* 4, 41. Lire aussi de ce saint, mort Abbé du Mont-Cassin vers 547, les chapitres 6 et 7 de sa *Règle,* sur le silence et l'humilité.

2. Jésus chargé de la croix.

Le fidèle : « Porte-moi en la Croix qui sauve ceux qui ont perdu leur chemin, la Croix qui seule est repos pour les fatigués, seule est vie pour les mourants... ». Jésus : « J'ai porté la Croix à votre place, pour que tu n'hésites pas à la porter à cause de moi » (saint Ambroise). — La route de la vie... il l'a tracée à ceux qui vont à sa suite (saint Paulin). — En la force de Dieu nous nous appuyons sur l'étendard de la Croix, comme un naufragé sur une planche de salut (saint Paulin). — Nul ne peut passer la mer de ce monde, que porté sur la Croix du Christ (saint Augustin). — Quelle grande chose à contempler! Mais si c'est l'impiété qui contemple, c'est une grande mystification; si c'est la piété, c'est un grand mystère. Pour l'impiété, c'est un document d'ignominie, pour la piété, c'est un avertissement de foi. L'impiété se gausse de ce roi portant en guise de sceptre le bois de son supplice; la piété voit ce roi traînant un bois où il sera fixé, mais qu'il fixera un jour au front des rois, méprisable aux yeux des hommes impies, gloire future pour les cœurs des hommes saints (saint Augustin). — Quel plus grand opprobre que la Croix? (saint Jérôme). — Quand on est sans tribulation, on n'est pas un juste (*ibid.*). — A moi les blessures!... du moment que, après les blessures, j'aurai à moi le Christ (*ibid.*). — La Croix du Christ est la clef du Paradis (*ibid.*). — Je porte mon mal pour le déposer sur la Croix (*ibid.*). — On porte son prochain dans la mesure où on l'aime. Dès qu'on a cessé d'aimer, on a cessé de supporter (saint Grégoire le Grand). — Voilà les

instruments de l'art spirituel... (saint Benoît). — Tu as mis, mon Dieu, des tribulations sur notre dos... Tu as mis des hommes à notre tête (*ibid.*).

— *In Ps.* 118, 22 (*Tau*), 30 et 34. — *Ep.* 24, 9. — *Ep.* 16, 8. — *Tract. in Io.*, 2, 2. — *Tract. in Io.*, 117, 3. — *In Ps.* éd. G. Morin, *Anecd. Maredsolana*, 3-1, p. 34, 6; 3-1, p. 41, 17; 3-2, p. 35, 28; 3-2, p. 385, 12; 3-3, p. 47, 20. — *Hom. in Ez.*, 2, 3, § 11. — *Règle*, 4. — *Règle*, 7. Cf. ps. 65, 12.

3. Jésus tombe (I).

Tout le déshonneur, selon vous, de mon Dieu, sauve mystérieusement l'humanité... Dieu se fait un rien du tout pour que l'homme devienne très grand (Tertullien). — Le Seigneur redresse ceux qui sont brisés (saint Ambroise). — Pas solide, il prend soin de ceux qui ne sont pas solides, comme une poule de ses poussins (saint Augustin). — « Humilité » ici ne signifie pas « douceur », mais « angoisse » (saint Jérôme). — Avant qu'ils tombent, il secourt, pour qu'ils n'aillent pas tête baissée à la mort; ceux qui sont brisés, il les relève. Non pas quelques-uns mais tous : l'adultère, le fornicateur, l'homicide, s'ils font pénitence, peuvent recouvrer la santé (*ibid.*). — Quand nous sommes dans la tribulation, nous sommes atterrés, nous ne pensons qu'à notre tribulation. Mais le psalmiste nous avertit, dans la tribulation, de prier Dieu (Ps. 119, 1)... Je ne dois pas rechercher ce que j'ai perdu, mais je dois rechercher le Seigneur. Si je le trouve, en lui je trouve tout (*ibid.*). — L'homme, dans sa superbe, était tombé par les manigances du diable. Dans l'humiliation du Seigneur très haut, le diable est aplati, et l'homme s'est relevé par sa foi en l'humilité du Seigneur (saint Paulin). — Ne te fie pas à cette terre que tu crois connaître; marche d'un pied hésitant... (*ibid.*). — Descente de la Vérité, ascension de notre misère (saint Grégoire le Grand). — Ayons de la condescendance pour nos frères les plus petits, et ainsi nous serons les égaux des anges au ciel (*ibid.*). — Tu es un juste, crains la colère pour ne pas tomber; tu es pécheur, aie con-

fiance en la miséricorde pour te lever... Celui que l'humilité avait jeté à terre, la bonté divine le relève; celui que la superbe avait dressé, la divine sévérité l'humilie (saint Grégoire le Grand). — Un bien pour moi, que d'être affligé, afin d'apprendre tes volontés (saint Benoît).

— *Adv. Marcionem*, 2, 27. Écrit vers 207 par le fougueux Africain. — *In Luc*, VII, § 212. Cf. ps. 145, 8. — *Tr. in Io.*, 15, 7. — *In Ps.*, éd. citée, 3-1, p. 93, 7; 3-1, p. 99; 3-2, p. 49. — *Ep.* 24, 9. — *Ep.* 34, 9. — *Hom. in Ez.*, 1, 5, § 16; 2, 3 fin. — *Hom. in Evang.*, 34, 15 et 18. — *Règle*, 7, 7e degré. Cf. Ps. 118, 71.

4. Jésus rencontre sa mère.

Tes pensées t'écartèleront quand tu verras celui que tu savais bien être fils de Dieu livré au supplice des hommes (Origène). — Voir vivant le martyr (saint Paulin). — Venir en aide dans la tribulation. Consoler l'affligé (saint Benoît).

— *Hom. in Luc*, 17, éd. Rauer, t. 9, pp. 117-118. — *Ep.* 18, 9. — *Règle*, 4, 18-19.

5. Jésus aidé par Simon.

Nous mettons en commun ce que nous avons (saint Justin). — Le pauvre donne plus qu'il ne reçoit (saint Jérôme). — Le saint qui aide un malheureux en peine sera exalté comme une cité puissante (saint Paulin). — Fortifier notre foi commune par de mutuelles consolations, et réchauffer les cœurs fatigués (*ibid.*). — Nous vous avons fait un cadeau dans le Seigneur : un bois salutaire (*ibid.*). — Toute la vertu de la Croix se retrouve dans un petit fragment (*ibid.*). — Nous faisons du Seigneur notre débiteur, par les dons du Seigneur (*ibid.*). — Portant le bois de mon sacrifice, je suivrai sous la croix mon père à qui je dois tout (saint Paulin). — On porte des fardeaux « en corvée » quand on fait quelque chose par vanité. Simon symbolise

les ascètes arrogants. Ils affligent leur chair en jeûnant, mais ne cherchent pas un fruit intérieur par leur abstinence. Simon porte la Croix du Seigneur « en corvée » parce qu'une bonne volonté ne l'a pas conduit à une œuvre bonne : un pécheur fait sans fruit la besogne du juste (saint Grégoire le Grand). — Requis pour un mille, ils en font deux (saint Benoît). — Qu'ils supportent avec une très grande patience leurs infirmités, physiques ou morales (*ibid.*).

— *I Apolog.*, 14, 2. — *In Ps.*, éd. citée, 3-2, p. 256, 16. — *Ep.* 3, 5. Cf. *Pr.*, 18, 19. — *Ep.* 13, 1. — *Ep.* 31, 2. Paulin avait envoyé à son correspondant une parcelle de la sainte croix. — *Ep.* 32, 11. — *Ep.* 34, 4. — *Carm.*, 27, 617 : sur Isaac, cf. *Gn*, 22, 6. — *Hom. in Evang.*, 32, 2. — *Règle*, 7, 4e degré. — *Règle*, 72.

6. Véronique.

Luttons pour que Dieu nous apparaisse... pour qu'en l'éternité il ne nous soit point caché, mais que nous puissions le voir face à face (Origène). — Il suffit aux combattants de voir la face du Christ. Voir Dieu, couronnement infini (saint Jérôme). — La grande affaire, pour nous, est d'observer et de dépouiller notre cœur, car nous ne pouvons pas voir ses ténèbres ni les cachettes que l'ennemi se ménage en lui, si l'âme n'est pas nettoyée des soucis extérieurs et retournée vers elle-même à l'intérieur (saint Paulin). — Dès que tu auras tendu l'esprit vers les profondeurs d'en-haut, la Vérité te dévoilera sa face et te révélera à toi-même (*ibid.*). — Quelqu'un qui sache soigner ses blessures et celles des autres, sans éclat ni indiscrétion (saint Benoît).

— *Hom. in Luc*, 3, éd. citée p. 23, 9. — *In Ps.*, éd. citée, 3-2, p. 90, 10. — *Ep.* 24, 9. — *Ep.* 16, 9. — *Règle*, 46.

7. Jésus tombe (II).

Choir, c'est être humilié (saint Augustin). — L'ennemi veut nous faire lâcher pied, mais il faut tenir bon, et dire : Il dressa

mes pieds sur le roc, affermissant mes pas (saint Jérôme). — Attention à ne pas boiter dans le chemin du Seigneur... Fortifions l'âme par la chasteté (saint Paulin). — L'apôtre Paul me chaussera de zèle pour propager l'évangile, afin que j'aborde d'un pied bien équipé les aspérités du chemin étroit (*ibid.*). — Je suis plié, humilié à fond (saint Benoît).

— *Serm.*, éd. Morin, p. 648, 19. — *Ep.* 130, 8, 2. Cf. Ps. 39, 3. — *Ep.* 24, 9. — *Ep.* 24, 14. — *Règle*, 7, 12e degré.

8. Jésus console les filles d'Israël.

Tu as été un bois sec, et la venue du Christ t'a fait reverdir (Origène).

Si nous demeurons dans son amour, nous ne nous dessécherons pas. Nous vivrons de la sève enracinés dans l'éternité. Nous ne serons pas retranchés pour le feu par la colère, mais nous serons émondés pour fructifier, grâce à la serpette purificatrice de la doctrine évangélique (saint Paulin). — Confesser chaque jour à Dieu dans la prière, avec larmes et gémissements, ses méfaits passés, et s'en corriger (saint Benoît).

— *Hom. in Ez.*, 12, 5, éd. Baehrens, t. 8, p. 16. — *Ep.* 24, 10. — *Règle*, 4, 58.

9. Jésus tombe (III).

Par la pénitence il peut monter au ciel, l'homme qui par l'enflure de l'orgueil n'avait pas réussi (saint Jérôme). — On ne dit pas : « Et il n'a pas marché dans la voie des péchés », car cela est impossible. Nul n'est sans péché... Mais : « Il ne s'est pas tenu », c'est-à-dire : il n'a point persévéré dans le mal, mais par la pénitence il s'est converti à une vie meilleure (saint Jérôme). — Debout, toi qui as souffert pour nous!... Debout, et sauve-nous! (*ibid.*). — Ne nous laisse pas périr, crever dans la misère... Redressé, tu nous as redressés. Ne nous abandonne pas! (*ibid.*).

— Je crois que tu sais maintenant combien pénible, continuel, incessant est le combat avec l'ennemi, combien il a de ruses, quelle est la force des vices, la faiblesse des vertus, combien la rechute dans le mal est facile, combien paresseux est l'effort vers Dieu (saint Paulin). — Job est assis sur le fumier. Il ne risque pas de choir plus bas. Il peut se relever grâce à celui qui relève le pauvre de son fumier (*ibid.*). — Je suis à pas encore inégaux les grandes enjambées des justes... Conduisez cet enfant qui rampe et trébuche, et apprenez-lui à marcher dans vos pas (*ibid.*). — Nous redresser grâce aux chutes des saints (saint Pierre Chrysologue). — Ne pas vouloir être appelé saint trop tôt (saint Benoît). — Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu (*ibid.*).

— *In Ionam*, 1, 2, éd. Antin, p. 57. — *In Ps.* 1, 1, éd. citée, 3-1, p. 4; 3-2, p. 79, 3; 3-2, p. 108, 14. — *Ep.* 24, 10. — *Ep.* 29, 3. Cf. Ps. 112, 7. — *Ep.* 4, 3. — Évêque de Ravenne († après 451), *Serm.* 90 (*P. L.*, 52, 452 C, 455 C). — *Règle*, 4, 61; 4, 72.

10. Jésus dépouillé.

A la cène, il a consacré son sang dans le vin, lui qui prit le vin (*Is.* 63, 1) comme image du sang (Tertullien). — Seigneur Jésus... soyez nu pour que nous soyons revêtus de votre miséricorde (saint Ambroise). — Notre foi est un vêtement pour sa nudité (saint Jérôme). — Si ton âme est déliée des chaînes de la propriété, tu es parfait... Ce que tu as n'est pas pour toi, mais pour ceux qui n'ont rien (saint Paulin). — L'athlète n'est pas vainqueur du fait qu'il se déshabille. Il se déshabille pour lutter (*ibid.*). — N'avoir rien à soi (saint Benoît).

— *Adv. Marcionem*, 4, 40, 6. — *De Spiritu Sancto*, 1, 13. — *In Ps.*, éd. citée, 3-2, p. 248, 4. — *Ep.* 24, 3; 24, 7. — *Règle*, 33.

11. Jésus cloué.

Jésus « roi des Juifs », c'est-à-dire chef des croyants (saint Jérôme). — Je suis crucifié pour partager mes œuvres avec mes

saints... pour mettre mon joug sur le cou des hommes (saint Jérôme). — Il y a un clou spirituel qui fixe nos chairs au gibet du Seigneur... Les chairs de l'âme sont les pensées charnelles (saint Ambroise). — Il n'a pas voulu que sa Passion fût vengée (saint Paulin). — Nous sommes vaincus dans notre corps pour que nous puissions vaincre dans le salut éternel (*ibid.*). — Il faut que nous tenions toutes nos volontés et désirs cloués à la Croix de Jésus, au lieu de les adapter à notre convoitise (Cassien). — Ne pas rendre mal pour mal... Aimer ses ennemis. Ne pas maudire ceux qui vous maudissent, mais les bénir. Supporter persécution pour la justice (saint Benoît). — Stabilité dans la communauté (*ibid.*). — Qu'il supporte sans se lasser, sans lâcher pied (*ibid.*).

— *In Mat.*, 27, 37. — *In Ps.*, éd. citée, 3-2, p. 182, 22. — *In Ps.* 118, 15 (*Samech*), 37, 2. — *Ep.* 18, 7. — *Ep.* 24, 17. — (Classique de la spiritualité monastique, mort vers 435), *Inst.*, 4, 34. — *Règle*, 4, 29 et suiv. — 4 fin. — 7, 4° degré.

12. Jésus meurt.

En la Croix il s'assied à côté de Dieu; elle le ramène au royaume! (saint Hilaire). — Le principal de ce qui est contenu dans le mystère de la foi, c'est de regarder vers la Passion de celui qui a accepté pour nous de souffrir. La Passion, c'est la Croix. Aussi, celui qui regarde vers celle-ci... n'est pas lésé par le poison du désir. Or se tourner vers la Croix, c'est rendre toute sa vie morte au monde et crucifiée, si bien qu'elle soit invulnérable à tout péché; c'est... clouer sa propre chair par la crainte de Dieu. Or le clou qui retient la chair, c'est la continence (saint Grégoire de Nysse). — Mourons avec lui, qui est la vie (saint Paulin). — Sur la Croix est fixée la chair qui me nourrit; de la Croix coule ce sang grâce auquel je bois la vie, je lave mon cœur (*ibid.*). — Il a souffert, ravalé au rang d'esclave, pour racheter de son précieux sang de misérables esclaves (saint Paulin). — Il a reçu la mort pour que nous n'ayons plus peur de la mort (saint Grégoire le Grand). — Salut, autel, salut, victime!

Pour la gloire de ta Passion où la Vie a souffert la mort et par sa mort a rendu la vie (Venance Fortunat). — Notre race était descendue de ce monde dans l'enfer, mais nous sommes renés par le baptême et restaurés par le bois de la Croix. La Passion du Seigneur a causé notre résurrection, et cette génération est revenue au paradis par grâce, elle qui était tombée pour avoir offensé Dieu par son libre-arbitre (*Règle du Maître*). — Pour l'amour du Christ, qu'on se soumette en toute obéissance à son ancien, imitant le Seigneur qui, dit l'apôtre, (*Philip.*, 2, 8), a été obéissant jusqu'à la mort (saint Benoît). — C'est pour toi qu'on nous massacre tout le jour; on nous traite en moutons d'abattoir (*ibid.*). — Recevez-moi, Seigneur (*ibid.*)

— (Évêque de Poitiers, mort vers 367), *De Trin.*, 10, 33. — (Évêque, mort en 394), *Vie de Moïse, P. G.*, t. 44, col. 413 CD. Traduction J. Daniélou. — *Ep.* 23, 42. — *Ep.* 32, 7. — *Carm.*, 27, 305. — *Hom. in Ez.*, 2, 2, 6. — (Évêque de Poitiers, mort après 600), hymne *Vexilla regis,* strophe supprimée dans nos livres. — D'après un manuscrit de l'an 600 environ. *P. L.*, t. 88, col. 946 CD, éd. Vanderhoven et Masai, 1953, p. 140, 60. — *Règle,* 7, 3e degré. — 4e degré. Cf. Ps. 43, 23. — 58. Formule de la profession monastique, reprenant le Ps. 118, 116.

13. Jésus rendu à sa mère.

Recevez-moi... de Marie (saint Ambroise). — Vous avez reçu un esprit de fils adoptif (*Rom.* 8, 15) (saint Benoît). — L'abbé (le Père) pourra décider à qui doit échoir le don (*ibid.*). — Qu'ils offrent leur fils (*ibid.*).

— *In Ps.* 118, 22 (*Tau*), 30. — *Règle,* 2. — 54. Il s'agit ici d'un cadeau offert à un moine. Que celui-ci ne s'offusque pas si l'on donne son cadeau à un autre : Jésus a été enlevé, si l'on peut dire, à Marie et donné par le Père aux pécheurs. — 59. Les parents pouvaient offrir à Dieu dans le monastère leur jeune fils comme petit oblat.

14. Jésus enseveli.

O merveille mystérieuse! Le Seigneur se couche, et l'homme se relève (Clément d'Alexandrie).

Notre vie antérieure périt, et nous commençons à mener une vie nouvelle dans le Christ (Origène). — Il gît au sépulcre. Enterrés avec lui, oublions le passé (saint Augustin). — Celui-là enveloppe Jésus dans un linceul propre qui le reçoit avec une âme pure (saint Jérôme). — N'allons pas, morts, ensevelir des morts (cf. *Mat.* 8, 22); mais, vivants, amenons à la vie ceux qui sont morts (saint Jérôme). — Le grain de froment est tombé en terre, et une moisson abondante a levé (saint Jérôme). — Nous répandrons pour Dieu la bonne odeur du Christ (2 *Cor.* 2, 15) si nous portons la mort du Christ dans notre corps (cf. *ibid.* 4, 10) et si nous manifestons sa vie dans l'Esprit : nous aurons ainsi également le parfum de la Passion et de la Résurrection du Seigneur. Nous mettons des aromates sur son corps si nous conformons notre être et notre vie à la foi en sa vérité et à l'obéissance envers son commandement (saint Paulin). — Malheur à moi, si mon parfum est médiocre! Il faut quelque chose de précieux pour que je mérite de partager sa sépulture. Si je ne meurs pas avec lui, je ne vivrai pas de sa résurrection (*ibid.*). — Tu as enseveli ta vie dans le ciel, ta vie cachée dans le Christ (*Col.* 3, 3) (*ibid*). — Ensevelir les morts... Avoir chaque jour la mort devant les yeux (saint Benoît). — Que le moine n'ait pas besoin d'aller hors du monastère (saint Benoît).

— († après 211), *Protrept.*, 11, 111, éd. Stählin, p. 79, 5. — *Hom. in Num.*, 18, 4, éd. Baehrens, t. 7, p. 176, 12. — *Serm.*, éd. Morin, p. 693, 13. — *In Mat.*, 27, 59. — *In Amos*, 6, 11. — *In Ps.*, éd. citée, 3-2, p. 34, 22. — *Ep.* 23, 35. — *Ep.* 23, 42. — *Ep.* 24, 4. — *Règle*, 4, 17 et 47. Ce sont deux « instruments » de bonnes œuvres. — *Règle*, 66.

Textes recueillis par PAUL ANTIN, O.S.B.

Saint Augustin prêche la quinzaine pascale

Nous possédons environ vingt-quatre sermons que saint Augustin prêcha à l'occasion des fêtes pascales. Ils constituent un groupe à part dans les œuvres oratoires de l'évêque d'Hippone : plus courts que les autres, plus simples, ils sont plus facilement abordables. Voilà donc une lecture spirituelle toute trouvée pour la période pascale. Par ailleurs, nous avons la chance de pouvoir profiter du travail des spécialistes : ceux-ci ont eu la patience de déchiffrer ces textes et de retrouver leur ordre de parution, sinon leur date exacte. Ils ne peuvent affirmer que tel sermon a été donné telle année, mais ils peuvent montrer qu'il appartient à tel groupe, qu'il a été prononcé à la suite de tel autre discours. Ces indications nous aident à mieux comprendre le texte, et à découvrir le travail apostolique de l'évêque d'Hippone : en lisant ses prédications dans leur ordre chronologique, nous saisissons sur le vif ses soucis, ses méthodes, les difficultés de son apostolat et la vie liturgique de cette communauté africaine. Suivons-le pas à pas.

Les sermons de la vigile.

Prenons l'évêque d'Hippone après le carême et après les offices de la semaine sainte. Toutes ces cérémonies nous sont bien

connues. Le dernier jeudi, il y a eu les scrutins et les deux messes du Jeudi Saint : celle du matin, et celle du soir pour ceux qui acceptaient de jeûner complètement ce jour-là et qui s'étaient abstenus de bain. Le vendredi, on a lu le récit de la Passion selon saint Matthieu et l'évêque a fait son sermon sur la Passion en commentant le psaume 21 : *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné*. Le samedi a été un jour de grand silence et de jeûne complet.

Nous voici arrivés au samedi soir au prélude de la grande cérémonie. Les Berbères se sont entassés dans la basilique. Les aspirants au baptême, *competentes*, sont là dans une place à part. Les lecteurs lisent les leçons bibliques traditionnelles, coupées par la mélopée des psaumes et des cantiques. La nuit est bien avancée. C'est alors que l'évêque prend la parole. Nous possédons une douzaine de sermons prononcés dans cette circonstance, sermons pour la vigile de Pâques. On en trouve quelques-uns dans l'édition Vivès, 219 à 223. Ils sont très brefs, très nets, sans digressions : une idée accrochée à un texte.

Une année, Augustin choisit le mot de Paul évoquant ses veilles fréquentes : *in vigiliis saepe*. Il prononce alors cette allocution sur la veillée pascale qui est si souvent citée en tête de nos quinzaines pascales :

> Avec quelle ferveur devons-nous passer cette veille qui est la mère de toutes les autres et qui est observée par le monde entier. La solennité brille d'un si vif éclat dans l'univers qu'elle force à veiller de corps ceux dont le cœur est, je ne dirai pas endormi, mais enseveli dans une irréligion diabolique. (Ici Augustin énumère les différents motifs pour lesquels certains hommes se privent de sommeil cette nuit-là — comme nous pourrions le faire dans nos grandes cités une nuit de Noël...) Quelle sainte ardeur doit animer le chrétien dans cette veille glorieuse quand le païen lui-même rougirait de dormir. Veillons et prions afin que cette veille soit à la fois extérieure et intérieure, *ut forinsecus et intrinsecus hanc vigiliam celebramus*. Que Dieu nous parle dans les saintes lectures; parlons à Dieu dans nos prières. *Deus nobis loquatur in lectionibus; Deo loquamur in precibus nostris*. Si nous écoutons sa parole avec docilité, celui que nous prions habite dans notre âme (Sermon 219).

Nous retrouvons les thèmes chers à Augustin : primat de l'intériorité; présence du Christ dans l'âme du croyant; conception d'une « lectio divina » qui est un dialogue. Quand tu pries, disaient les Pères de l'Église, tu parles à ton Époux; quand tu lis c'est lui qui te parle. *Quando legis, Deus tibi loquitur; quando oras, Deo loqueris.*

Une autre année, Augustin explique ce qu'il faut entendre par solennité liturgique. Celle-ci n'a rien à voir avec un renouvellement ou une répétition d'une chose. Célébrer liturgiquement la Résurrection n'est pas la réitérer : celle-ci ne peut pas être renouvelée, elle est faite une fois pour toutes. Et cependant la solennité est une chose importante. Distinguons donc soigneusement la vérité d'un événement et sa solennité : *veritas et solemnitas*; nous dirions plutôt, dans notre vocabulaire: la réalité et la célébration. La première nous fait connaître les faits tels qu'ils se sont passés; la seconde consiste à en célébrer la mémoire, pour ne pas tomber dans l'ingratitude et dans l'oubli; elle renouvelle les effets de la Vérité dans nos cœurs. Premiers éléments de ce que nous appelons, après Dom Casel, « la théologie du mystère ».

> Telle est la raison de la solennité brillante de cette nuit : par ces veillées ferventes, nous avons l'air de renouveler la Résurrection du Seigneur; pourtant nous savons bien qu'elle ne s'est accomplie qu'une fois... Mais gardons-nous, sous prétexte que nous sommes instruits de la vérité, de faire acte d'irréligion en ne célébrant pas cette solennité. C'est elle qui fait briller cette nuit d'un éclat si vif dans le monde entier. C'est elle qui produit au grand jour la multitude des peuples chrétiens, confondant les ténèbres du judaïsme, renversant les idoles du paganisme (Sermon 220).

Le plus souvent, l'évêque commente le verset 8 du 5e chapitre de l'épître aux Éphésiens : *Vous étiez ténèbres, vous allez être lumière dans le Seigneur, marchez comme des enfants de lumière, vivez dans la lumière.* Au moment où il parle, le jour commence à poindre, il en profite pour parler de la lumière, celle du soleil qui se lève, et celle qui nous a été apportée par le Verbe, *lumen de lumine.* Il fait alors un sermon, que nous classerions

parmi les œuvres d'inspiration orientale : la veillée pascale est un mystère de transfiguration que l'on reçoit dans la lumière, elle demande de nous moins un effort de réforme personnelle qu'une souplesse pour se prêter à la transformation.

> Je dois vous expliquer pourquoi nous veillons cette nuit, surtout avec une si grande solennité. Personne n'ignore que Notre-Seigneur Jésus-Christ est ressuscité des morts le troisième jour. C'est dans cette nuit que l'événement a eu lieu, l'Évangile nous l'affirme... Or c'est la mémoire de cette nuit que nous célébrons avec tant de solennité. Nous passons dans de saintes veilles cette nuit où Notre-Seigneur est ressuscité; nous méditons cette vie dont nous parlions il y a un instant, cette vie ou il n'y a plus ni ténèbres, ni mort, ni sommeil, cette vie que Notre-Seigneur a commencée dans la chair et qu'il a ressuscitée des morts en l'affranchissant à jamais de l'empire de la mort... Nous avons prolongé cette veille en chantant la gloire de la Résurrection; Jésus nous donnera en retour la grâce de régner avec lui dans une vie qui n'aura plus de fin (Sermon 221).

Augustin se lance alors dans une explication nouvelle : jadis, à la suite de la Genèse, on comptait les jours à partir du matin; ils étaient un passage du jour à la nuit. Après la Résurrection de Jésus, on comptera à partir de la nuit qui précède; ils seront un passage des ténèbres à la lumière; et toute notre vie morale sera, à l'image du monde physique, passage des ténèbres à la lumière, selon le mot de saint Paul aux Romains (13, 12) : *La nuit est avancée, le jour est tout proche. Rejetons les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière.*

Après cette courte allocution, les cérémonies habituelles se déroulaient : les catéchumènes proclamaient publiquement leur renonciation au démon et leur foi en Jésus, puis partaient en procession vers la piscine au chant du psaume 41. Après l'immersion, les « consignations » (ego te signo signo crucis), les onctions, ils revenaient *renés* à une vie nouvelle, « revêtus de l'homme nouveau », et ils restaient à leur place lorsque le diacre proclamait le renvoi, *missa est*. On fermait les portes de la basilique. La messe proprement dite avait lieu. Pour la première fois les nouveaux baptisés participaient aux saints mystères : ils écoutaient l'évêque prononcer la grande prière eucha-

ristique, ils se joignaient aux fidèles qui allaient communier. On leur donnait le lait et le miel, symboles de la terre promise. Nous ignorons presque tout de la composition de cette messe. Contrairement à ses habitudes, l'évêque n'y prenait pas la parole : il le dit lui-même : la nuit avait été trop fatigante (Sermon 228).

Le jour de Pâques.

Le jour de Pâques, il y avait deux offices : une messe dans la matinée, qui était la seconde messe de Pâques, à laquelle tout le monde assistait, et un office du soir dont nous ne connaissons malheureusement pas l'organisation.

Nous possédons deux séries d'instructions pour ce jour-là. L'une est constituée par le commentaire des lectures de cette messe, l'autre par un enseignement eucharistique : l'évêque n'ayant pas pu le donner pendant la nuit le remettait à la messe du matin.

Et d'abord l'explication des textes de la messe. Figurez-vous que ce jour-là, on lisait le prologue de l'Évangile de saint Jean (le texte que nous lisons à Noël). Qu'à cela ne tienne, Augustin n'est pas embarrassé pour si peu. D'abord il retrouve ces premiers mots du prologue qu'il affectionne tant, qu'il a commentés des centaines de fois, qu'il ne se lasse pas de citer. Excellente occasion de rappeler aux nouveaux chrétiens les dogmes fondamentaux de la foi, et de tout situer dans cet ensemble : la Trinité, la vie du Verbe... Il s'enflamme bien vite : « Ce que je n'arrive pas à exprimer, écoutez-le attentivement ; ce que je n'arrive pas à dire, réfléchissez-y, *cogitate*. » Il montre comment l'Évangéliste en arrive au mystère de l'Incarnation, et à celui de notre filiation :

> Ne vous laissez pas aller à vos impressions ni entraîner à des pensées misérables. Ne dites pas : comment cela, Verbe ? Verbe au commencement ? Verbe en Dieu ?... Non, écoutez la raison de ce mystère, « il a donné à ceux qui croient en lui le pouvoir de devenir enfants de Dieu », *filios Dei fieri*. N'ayez pas peur de

croire à votre filiation, croyez que c'est vrai, que vous êtes fils de Dieu. Ce n'est pas impossible, puisqu'il n'a pas été impossible au Fils de Dieu de devenir un fils d'homme. Il est descendu jusqu'à nous pour que nous montions jusqu'à lui. Comme il est vraiment descendu jusqu'à nous, nous pouvons vraiment monter jusqu'à lui... (Sermons 119, 120, 121, 225).

Une autre année, il commente l'*Haec dies,* le verset qu'on chantait ce jour de Pâques. Comme souvent, il fait un jeu de mots, il procède par analogie. Saint Paul avait dit : « *Nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres ; nous sommes des enfants de la lumière et des enfants du jour* » (1 Thess 5, 4). Le jour dont il s'agit pour Augustin, c'est l'âme des baptisés, c'est leur vie intérieure illuminée par la grâce intérieure et par les vertus chrétiennes. Il donne un sens nouveau à l'*Haec dies* : « Si vous voulez être « le jour que le Seigneur a fait », vivez saintement et vous serez éclairés de la lumière de la vérité qui ne se couchera jamais dans vos cœurs » (Sermons 230 et 226).

Ensuite, l'autre série : sept sermons qui portent tous sur la messe ou sur l'eucharistie. On a renvoyé les catéchumènes, fermé les portes, soigneusement tiré les rideaux ; alors, juste avant le *Dominus vobiscum* de la Préface, l'évêque parle. Ce qu'il dit ressemble étonnamment à ce qu'on appelait jadis un « sermon de première communion » : très familier, direct, très préoccupé de la persévérance des nouveaux baptisés. On est fatigué, ce n'est pas le moment de faire des digressions ni des développements lyriques ; et pourtant l'évêque tient à réaffirmer les principaux enseignements de la foi :

Je n'oublie pas ma promesse. Je vous avais promis, à vous, les nouveaux baptisés, un sermon sur le sacrement de la table du Seigneur, cette table que vous avez sous les yeux et à laquelle vous avez participé cette nuit. Vous devez savoir ce que vous avez reçu (Sermon 227).

L'évêque procède alors par affirmations massives, formulations concises de la doctrine traditionnelle (*panis est corpus Christi, calix sanguis Christi*), rappels des conséquences pratiques, des engagements qu'ils ont pris, exhortation à l'union

fraternelle fondée sur le symbolisme du sacrement, la comparaison entre le sort des grains de blé ou de raisin et le rôle des fidèles dans la communauté chrétienne. Il y a par exemple un sermon sur la messe qui est un chef-d'œuvre de force et de concision. Les principaux actes liturgiques de la messe, la participation des fidèles au début de la Préface, à l'*Amen* final, au *Pater,* au baiser de paix, les principaux devoirs du communiant, tout y est dit en une page. Comme on aimerait avoir ces textes à notre disposition [1].

Pendant la semaine de Pâques.

Pendant la semaine qui suivait la fête de Pâques, les *renés* allaient à la messe tous les matins; ils portaient la tunique de lin blanc et les sandales de feutre; ils se privaient de théâtre et ne se mêlaient pas aux assemblées profanes. L'évêque leur adressait la parole tous les jours; il commentait l'évangile. Pour l'épître, on avait entrepris la lecture des Actes des Apôtres. Pour l'évangile, on interrompait la lecture de saint Jean et on lisait le récit de la Résurrection et des apparitions selon les quatre évangélistes. C'était une tradition sacrée. Car déjà à cette époque, le choix des lectures liturgiques était strictement fixé. Seule, la désignation du psaume était laissée au gré du célébrant. Augustin intervint pour faire un léger changement, mais il ne se permit cette intrusion dans les coutumes liturgiques qu'après vingt ans d'épiscopat. Il demanda qu'on mît le récit de saint Luc avant celui de saint Marc. Son initiative fut suivie par toutes les églises, même par celles de Rome. Il essaya bien de faire une autre innovation, mais cette fois il n'eut pas de succès. Il aurait voulu que pendant la semaine sainte on puisse lire le récit de la Passion selon les quatre évangélistes à quatre jours différents, comme cela se fait de nos jours. Les fidèles étaient trop attachés à leur tradition pour supporter un tel déran-

1. On le trouve cité dans *Les pages dogmatiques de saint Augustin,* t. II, p. 831. *Saint Augustin, pasteur d'âmes,* t. II, p. 184. Sermon inédit nº 6, dans l'édition de Denis. Et aussi Sermons 227, 228, 229.

gement : on s'en tint à la lecture de la Passion selon saint Matthieu faite le vendredi.

Le récit de la Résurrection selon saint Matthieu avait été lu pendant la nuit de Pâques et n'était jamais commenté... Le lundi, on lisait celui de saint Marc : Augustin prêchait sur la foi, ou sur la Résurrection du Christ gage de la nôtre : Sermons 231, 239. Il faut dire que tous les ans le vieil évêque recommençait les mêmes explications. Il s'en excusait, mais jugeait opportun de redire qu'il y avait quatre récits différents, qu'ils avaient chacun leurs propres caractéristiques, qu'il n'y avait pas de contradictions entre eux. Il revenait souvent sur ce problème des contradictions des évangiles, preuve qu'on se préoccupait de cette question à Hippone.

> J'ai coutume de vous le dire et déjà certains me devancent. Je vous dois pourtant une explication chaque année. Plusieurs l'ont oubliée; beaucoup ne l'ont jamais entendue. Que ceux qui connaissent mon explication supportent patiemment que je la rappelle aux autres. Lorsque deux hommes font route ensemble, que l'un marche plus vite, l'autre plus lentement, celui qui va plus vite a le pouvoir de ne pas abandonner celui qui est en retard. Celui qui entend ce qu'il savait ne perd rien, et en ne perdant rien il doit se réjouir de voir instruire celui qui était dans l'ignorance (Sermon 250).
>
> Il n'était pas nécessaire de vous rappeler cela, il vous suffisait de le remarquer vous-même : j'ai cru cependant devoir faire cette observation pour ceux qui ont moins d'intelligence ou qui sont plus négligents, pour que vous connaissiez parfaitement non seulement ce que vous entendez lire, mais encore de quel livre de la sainte Écriture ce texte est tiré... (Sermon 247).
>
> Il y en a qui trouvent des contradictions dans les Évangiles. Mais qu'ils prennent donc conscience des contradictions qui sont dans leur propre cœur, et alors je leur expliquerai cette question, mais cela vous accablerait. Et puis ces explications ne sont bonnes que pour ceux qui ont des doutes; ce n'est pas votre cas... (Sermon 240).

Le mardi, on lisait le texte de saint Luc, avec l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs. Augustin comparait la foi chancelante de ces disciples à la foi vigoureuse du larron repen-

tant. Le jeudi, on lisait saint Jean, avec l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine. Augustin commentait la réponse de Jésus. Il prenait à la lettre le mot de la Vulgate, *noli me tangere,* « ne me touche pas », ce qui l'amenait à des problèmes d'exégèse compliqués, loin du sens réel : *ne me retiens pas.* Mais cela lui donnait l'occasion de faire un développement sur la foi à la divinité de Jésus : croire, c'est toucher; par la foi nous touchons le Christ; il vaut mieux toucher par la foi sans toucher par les mains, que de palper avec la main sans toucher par la foi. Et d'insister sur les obscurités de cette vie et les clartés de l'au-delà (Sermons 244 à 247).

Le vendredi, on continuait l'évangile de saint Jean qu'on avait interrompu pendant la semaine sainte. On lisait l'épisode de la pêche miraculeuse qui suivit la Résurrection. Augustin faisait un parallélisme entre les deux récits de pêche miraculeuse et les deux Églises, l'Église militante sur la terre, l'Église triomphante du ciel (Sermons 248, 251). Mais voilà qui est moins à notre goût : il s'exerçait tous les ans à expliquer le symbolisme du nombre : pourquoi il y avait eu 153 poissons dans le filet[2].

Une année, il parle pendant trois jours « contre les philosophes », entendez les philosophes platoniciens, ceux qui soutiennent à la fois l'immortalité de l'âme et la métempsycose. Il faut croire que leurs élucubrations avaient atteint le bon peuple d'Hippone et risquaient de troubler leur foi, car Augustin réfute ces philosophes avec une sévérité qui n'était pas dans ses habitudes. Il procède d'abord par grandes affirmations positives. Mettre en doute la Résurrection, mais ce serait douter de la

2. Pendant des années, saint Augustin vit dans ce nombre un composé de 3 (Trinité), de 40 (l'épreuve terrestre) et de 10 (la récompense céleste). Mais plus tard, vers 416-418, il préférait y voir la somme des 17 nombres premiers, avec cette signification : sans la grâce, pas d'accomplissement de la loi, car 17 est composé de 10, les 10 commandements, la loi et 7, les dons du Saint-Esprit. Ces élucubrations nous paraîtraient moins étranges si nous prenions la peine de comprendre la mentalité de cette période, en lisant par exemple, Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique,* pp. 449-453; Pontet, *L'exégèse de saint Augustin prédicateur,* pp. 300 et 512. Le samedi, Augustin prêchait sur Jean 21, 15 : « Pierre, m'aimes-tu ? » Sermons 147, 253. Le bréviaire de Quasimodo nous fait lire un magnifique passage du sermon 147 : « Quittez vos vêtements blancs, mais revêtez-vous du Christ... »

puissance de Dieu, et cela, nous ne le pouvons pas, les anciens eux-mêmes l'affirment. Ce qui rend invraisemblable la résurrection ce sont les misères du corps, les maladies ; mais n'est-il pas vrai que celles-ci viennent toutes du péché, et que le Christ a pris tous nos péchés sur lui ? Et puis surtout, le Christ nous a montré sa propre Résurrection. Comment pourrions-nous douter maintenant que ce qui s'est si bien passé dans la tête ne puisse pas se passer dans les membres ?

Augustin reprend chacune des objections que l'on peut faire à cette croyance en la résurrection des corps et il y répond. Il répond à tout, même aux questions enfantines. Même quand ces problèmes nos paraissent périmés, nous ne cessons pas d'admirer sa bonté paternelle pour ses ouailles, son esprit d'à propos, les qualités de sa dialectique. Mais il faut dire que certaines de ses réponses sont valables de nos jours. Ainsi... Comment le corps glorieux du Christ peut-il avoir des cicatrices alors qu'il est glorieux, incorruptible ? — Il en est ainsi parce que le Christ l'a voulu, voilà tout. Et il l'a voulu « pour que les cicatrices de ses blessures guérissent les blessures de notre incrédulité ». — Si le Christ ressuscité a mangé, c'est qu'il n'avait pas un corps incorruptible, exempt de toutes faiblesses ? — Il a mangé, c'est vrai ; mais on ne nous dit pas qu'il ait souffert de la faim. — Quels corps retrouveront les bébés morts en bas âge, seront-ils grands, petits ? — L'Église ne nous répond rien sur cette question. Ce qui est certain, c'est que ces enfants auront un corps incorruptible et immortel, pour le reste, pensez ce que vous voulez. — Mais enfin, comment peut-il y avoir un corps glorieux au ciel ? Ce qui est certain, c'est que cela a existé ; cela a existé dans le Christ. Attachez-vous sans hésiter à ce que le Seigneur a démontré dans sa personne, et laissez les philosophes continuer leurs bavardages.

Car ce jour-là l'évêque éprouva le besoin de montrer de la sévérité pour les philosophes, « que ce soit Pythagore, Platon, Porphyre, ou je ne sais quels autres ». Certes, il y en a eu de bons : ceux qui ont affirmé que l'âme était immortelle. Mais ceux-là même sont arrivés à admettre la réincarnation de l'âme incorruptible. Quelle ineptie. L'évêque s'en prend aux contradictions des penseurs grecs, notamment à cette inconséquence :

ils prétendent qu'il faut fuir le corps, et en même temps, ils donnent un corps à leurs divinités, ils les fixent dans une matière, les astres. « Si vous prétendez que je dois me dégager de ma chair, faites d'abord sortir votre Jupiter du ciel et de la terre... » Tout cela n'est que fables et extravagances, et même de grandes extravagances, *sunt enim ista magna magnorum deliramenta doctorum.* Et l'évêque d'opposer la fermeté de la Parole de Dieu à ces fables des Grecs. Quand le ciel parle, que les grenouilles se taisent : *coelum tonat, ranae taceant.* Il faut croire fermement à la parole de Dieu et laisser tomber les bavardages des philosophes : *illi garriant, nos credamus*[3].

Il y a un groupe de sermons qu'on ne peut pas classer exactement, mais qui ont été prononcés à l'occasion des fêtes pascales : ce sont les sermons sur l'Alleluia. Tel sermon sur la joie pascale commence par une analyse de la tristesse. On nous montre qu'il y a une bonne et une mauvaise tristesse. Augustin ne craint pas d'employer la comparaison du fumier. Comme l'engrais bien placé, la tristesse peut être un agent précieux de fécondité ; comme du fumier mal placé, elle peut empester l'atmosphère... Il faut surtout être triste d'être privé des vrais biens, il faut tendre vers cette vie parfaite où nous chanterons Alleluia (Sermon 254).

Le sermon suivant arrive à la même conclusion, mais part en commençant par une exhortation à la reconnaissance envers Dieu. Les philosophes seront heureux d'y retrouver un passage typiquement augustinien. L'évêque commente la phrase de Paul aux Philippiens : *oubliez ce qui est en arrière,* c'est-à-dire d'après lui, ne vous laissez pas disperser par les choses multiples de ce monde, « pas de distention » ; soyez tendus, *tendus vers ce qui est en avant : non distentus, sed extentus.* On reconnaît son vocabulaire favori avec lequel il exprime le mystère du temps : la multiplicité disperse, la recherche de l'unité unifie et concen-

3. Voir aussi le sermon 243 où il explique qu'au ciel le cœur de chacun n'aura plus de secrets pour autrui; tous les hommes connaîtront leurs semblables tels qu'ils sont, car Dieu mettra tout en lumière et manifestera les secrets de nos cœurs. Ces sermons sur la Résurrection sont particulièrement bien présentés dans Humeau, t. III. Au bréviaire, III[e] dimanche après Pâques, II[e] nocturne.

tre : *multa distendunt, unum extendit*. Il faut fuir la dispersion, tendre vers la concentration : *ecce intentionem, numquam distentionem*. Saint Augustin finit encore par évoquer cette joie sans fin, sans mélange, sans dispersion, que nous aurons au ciel. Sa péroraison est vibrante :

> Oh ! le bienheureux Alleluia de là-haut, dans quelle sécurité nous le chanterons, là où il n'y aura plus d'adversaire; où toute inimitié aura fait place à une inaltérable amitié. Louange à Dieu, là-haut. Louange à Dieu, ici-bas : mais louange pleine de crainte ici, et sans inquiétude là. Ici, le changement doit mourir; là il devra vivre toujours. Ici, c'est l'espérance qui fait chanter; là, ce sera la jouissance. Ici, c'est l'Alleluia de la route; là, celui de la patrie. Aujourd'hui, donc, mes frères, chantons, non encore pour charmer notre repos, mais pour soulager notre fardeau. Chante comme a coutume de chanter le voyageur; chante, mais en marchant; oublie ta fatigue en chantant, mais prends garde à la paresse. Chante et marche. Qu'est-ce à dire : marche ? Progresse, progresse en bien; car, au dire de l'apôtre, il y en a qui progressent en mal (2 Tm 3, 13). Pour toi, aussi, la marche est un progrès, mais que ce soit progrès en bien, progrès en rectitude de foi, progrès en pureté de vie. Chante et marche, sans te tromper de route, sans revenir en arrière, sans piétiner sur place : *canta et ambula*.

Le dimanche *in albis*.

Nous voici au dimanche après Pâques. Ce jour-là, Augustin prêchait deux fois. Il parlait le matin, à la messe, pour commenter les lectures. Comme on avait lu les Actes des Apôtres pendant toute la semaine, ce matin-là on avait entendu le chapitre cinquième, l'épisode d'Ananie qui avait trompé saint Pierre. Augustin expliquait le fait et en faisait l'application, il prêchait sur les châtiments de Dieu : Dieu punit ceux qui ne tiennent pas leurs promesses. C'est d'ailleurs une manifestation de sa miséricorde : il punit ici-bas pour nous éviter un châtiment éternel. D'autres années, l'évêque préférait expliquer le psaume qui

suivait cette lecture. On avait choisi à dessein le psaume qui avait pour premier verset *omnis homo mendax*. Augustin développait ce thème : quand l'homme est seul, il n'est que mensonge et erreur ; quand il recourt à Dieu, il est lumière et vérité (Sermons 248, 254, 257).

L'évêque prenait aussi la parole l'après-midi. Il y avait alors une cérémonie dont nous voudrions bien connaître le détail. Pour la première fois depuis leur baptême, les néophytes déposaient leur voile, leur habit blanc. L'évêque leur parlait à cette occasion. Il faisait le sermon « pour les baptisés qui vont rentrer dans le peuple de Dieu », *quando infantes miscendi sunt populo Dei*. Le cœur de l'évêque se révèle dans toute sa grandeur. Ce n'est plus le grand exégète qui parle, ni le contemplatif, ni le rhéteur. C'est le père, celui qui a le souci de toutes les brebis. Rien qui ressemble davantage aux sermons que nous entendons dans nos églises le soir des cérémonies de première communion.

Après quelques paroles sur le symbolisme des vêtements blancs et de l'octave, figures de l'éternité bienheureuse, l'évêque passait aux questions pratiques, il disait ce qui lui tenait à cœur : vous allez rentrer dans la masse chrétienne, ne vous étonnez pas d'y trouver des pécheurs. Il y a des chrétiens qui boivent ; il y en a qui sont infidèles à leur épouse ; il y en a qui vont voir la diseuse de bonne aventure ; il y en a qui sont usuriers. Il ne faut pas que cela vous trouble : il est inévitable qu'ici-bas les bons soient mélangés aux mauvais. Ne vous scandalisez pas ; faites seulement attention à bien choisir vos modèles ; ne choisissez pas les hommes perdus avec lesquels vous vous perdriez. Sachez regarder, vous verrez qu'il y en a de bons (Sermons 228, 258, 259, 260).

La quinzaine pascale s'achevait ainsi. On allait rouvrir les tribunaux, reprendre les affaires. Augustin allait continuer son commentaire des Actes et celui de l'évangile de saint Jean. Il allait être assailli chaque matin par les visiteurs, arbitrer leurs chicanes et essayer de soulager leurs misères. C'est ce qu'il appelait « être en butte à la tumultueuse confusion des affaires d'autrui ».

Ces pages nous serviront de guide pour aborder le texte même de saint Augustin. Il nous sera facile de lire les quelques vingt-

cinq sermons des fêtes pascales[4]. Nous les trouverons plus clairs et plus concis que la plupart des homélies de l'évêque d'Hippone et cette lecture nous préparera à célébrer le mystère pascal. Elle nous donnera l'occasion de saisir sur le vif la vie liturgique d'une église africaine du IV[e] siècle. Elle nous donnera aussi la chance de découvrir le cœur d'un grand apôtre : un évêque très près de son peuple, parfaitement adapté aux gens simples, au courant de leurs difficultés et préoccupé de leur salut. Éclairons-nous à la lumière de sa pensée; réchauffons-nous à la flamme de sa charité.

Relisons une des belles oraisons de l'office propre de saint Augustin :

> O Dieu, vous avez révélé à notre Père saint Augustin les secrets cachés de votre Sagesse, vous avez allumé dans son cœur les flammes de sa divine charité, et par là vous avez renouvelé dans votre Église le miracle de la colonne de nuée et de feu. Accordez-nous, à sa suite, de pouvoir passer à travers les tourbillons de la vie et parvenir à la terre promise de l'éternelle Patrie.

J. DELAMARE, P.S.S.

4. En attendant mieux, utilisons l'édition Vivès des *Œuvres* de saint Augustin, aux tomes XVII et XVIII. Signalons deux ouvrages, recueils précieux, mais malheureusement épuisés : HUMEAU, *Les plus beaux sermons de saint Augustin* (Bonne Presse), surtout t. III; PERRODON, *Pages dogmatiques de saint Augustin*. Sur la Semaine sainte, voir VAN DER MEER, *Saint Augustin, pasteur d'âmes*, t. II, p. 133, p. 482, note 90; F. VAN DER MEER, *La nuit pascale à Hippone au temps d'Augustin*, dans *La Vie Intellectuelle*, avril 1949, et l'article de Dom Cyrille LAMBOT, dans les *Mélanges Andrieux*, où les sermons des fêtes pascales sont classés par années.

Richesses spirituelles du XII^e siècle

Le XII^e siècle apparaît de plus en plus comme l'une des époques les plus fécondes de la littérature chrétienne. Il eut sa grandeur propre, et il contribua beaucoup à préparer l'essor de la scolastique du XIII^e. L'étudier, c'est donc s'approcher de l'une des sources qui aident à mieux comprendre saint Thomas. Or il l'a préparé de deux façons : par un effort spéculatif, qu'on peut désigner comme « intellectuel », dans le domaine de la pensée philosophique, mais également par une fervente réflexion religieuse, de caractère pour ainsi dire « contemplatif ». Le premier aspect a été admirablement illustré par le livre récent du R. P. M.-D. Chenu sur *La théologie au XII^e siècle*[1]. Il suffira ici, pour l'évoquer, de nommer l'École de Chartres et des maîtres comme Guillaume de Conches et Gilbert de la Porrée. Tel est ce qu'on peut appeler « le XII^e *siècle scolastique* », ainsi désigné parce que cette forme de théologie se développa dans les écoles des villes ; elle fait souvent appel, et parfois même dans une mesure très large, à la philosophie.

Parallèlement s'épanouit une autre forme de théologie, qui fait beaucoup moins de part, et souvent point du tout, à la phi-

1. Paris (Vrin), 1957. Les indications bibliographiques données ici sont intentionnellement très sommaires et se limitent aux principaux titres d'autant que plusieurs des problèmes suggérés commencent seulement d'être étudiés, et que tous n'ont pas fait l'objet de travaux déjà publiés.

losophie; elle est cultivée dans des milieux ecclésiastiques dont le but principal n'est pas d'enseigner ou d'exercer des tâches pastorales, mais de favoriser la prière et la recherche de la perfection, c'est-à-dire dans les cloîtres. A l'intérieur de cette même aspiration à prier sur de la doctrine se dessinent plusieurs tendances, déterminées elles-mêmes par différents milieux de vie : ceux des moines et ceux des chanoines réguliers, lesquels ont ce caractère commun d'être des *claustrales*, mais ne relèvent pas tous des mêmes traditions ni des mêmes institutions. Du moins peut-on, en un sens large, parler, à leur propos, d'un « XII[e] siècle monastique ».

Les moines noirs et le dogme.

Les plus anciens, les plus nombreux, sont, parmi eux, les moines. Ce sont d'abord les moines noirs, c'est-à-dire les représentants de la tradition bénédictine ancienne; ils prolongent, dans le moyen âge, la période patristique : leur texte de base est un document patristique, la Règle de saint Benoît, qui remonte au début du VI[e] siècle; leur docteur le plus important est le biographe de saint Benoît, saint Grégoire le Grand; ils ont toujours vécu dans l'atmosphère de la liturgie, dans la fréquentation amoureuse de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église antique. On comprend qu'apparaissent dans ce milieu des hommes comme ce Rupert de Deutz qui, au début du XII[e] siècle, écrit une véritable somme de théologie monastique sous forme de commentaires bibliques; mais chacun de ces groupes de commentaires porte un titre indiquant qu'il s'agit bien d'un essai de synthèse, où les livres, les faits, les périodes, ne se suivent pas seulement selon une succession chronologique, mais réalisent et révèlent progressivement le grand dessein salvifique de Dieu : *De Trinitate et operibus ejus, De Victoria Verbi Dei,* etc.[2]. D'autres auteurs abordent des sujets moins vastes, mais réflé-

2. La doctrine de Rupert a fait récemment l'objet d'une remarquable thèse de Dom M. Magrassi, *Teologia e storia nell'opera di Ruperto di Deutz,* qui est en cours de publication.

chissent parfois avec beaucoup de pénétration sur les problèmes du dogme ou de l'ascèse. Eadmer de Cantorbery compose un traité sur la conception de la Sainte Vierge dont le R. P. Geenen, O. P., a montré toute l'importance pour les progrès ultérieurs du dogme ; Pierre le Vénérable réfute les erreurs des pétrobrusiens, spécialement au sujet de l'Eucharistie. Geoffroy d'Admont, Pierre de Celle, Arnaud de Bonneval, Drogon et beaucoup d'autres écrivent traités, méditations, commentaires, lettres et sermons. Des femmes même, — sainte Hildegarde et Élisabeth de Schönau —, laissent des ouvrages qui connurent alors le succès et mériteraient d'être davantage étudiés.

Au-dessus de tous ces représentants du monachisme ancien émerge saint Anselme. A vrai dire, il est difficile de le faire entrer dans une catégorie : c'est un génie ; par conséquent, il se situe hors des cadres. Il est moine, et par toutes ses fibres il se rattache à la tradition patristique dont vit le monachisme. En même temps, il est passionné de logique formelle : il essaie parfois de réfléchir sur les données de la foi avec les lumières de la raison plus qu'avec celles de l'*auctoritas* ; il élabore ainsi une synthèse provisoire, imparfaite et qui le déçoit, mais audacieuse et qui prouve chez lui une belle confiance dans les ressources de la nature. Il aura surtout de l'influence au XIII[e] siècle. Au XII[e], il n'est pas sans en exercer une certaine auprès de quelques esprits comme Isaac de Stella, Aelred de Rievaulx, Richard de saint Victor[3]. Précisément parce qu'il est hors cadre, étant une exception, il confirme le schème ordinaire qui distingue les moines des scolastiques.

Les moines blancs et l'union à Dieu.

Ceux qui veulent être moines le plus intensément sont aussi ceux parmi lesquels s'élabore la théologie monastique la plus

3. La pénétration et l'influence de saint Anselme ont été mises en lumière par divers travaux de S. Vanni Rorighi, en particulier *La filosofia nel secolo XII* (dactylographie, Milan, Université catholique, 1958). On peut attendre beaucoup des « journées anselmiennes » qui auront lieu à l'abbaye du Bec en juillet prochain et de la publication dont elles seront l'occasion.

pure : les cisterciens. Eux aussi possèdent leur grand homme, leur génie caractéristique, dans la personne de saint Bernard, dont tous dépendront plus ou moins. Mais si, par la richesse de sa personnalité, par ses dons de penseur et d'écrivain non moins que d'homme d'action, il constitue une exception, il reste le parfait représentant d'un effort de réflexion religieuse qui veut s'appuyer avant tout, et presque exclusivement, sur les sources de la Révélation. Il est vraiment, comme l'a dit Pie XII, « le dernier des Pères, et non inférieur aux premiers : *ultimus inter patres, sed primis certe non impar* ». Mais il est aussi le témoin le plus authentique de cette « patristique du XII[e] siècle » dont a parlé E. Gilson, dans sa préface au grand livre du P. Chenu [4].

Autour de l'abbé de Clairvaux apparaît toute « une école de charité » où, dans les cloîtres cisterciens, des esprits qui reçoivent du sien leur impulsion et certaines de leurs idées, les développent chacun selon son talent propre : une étonnante variété de styles, de perspectives doctrinales ou psychologiques, fait le charme de ces disciples de Bernard : Guerric d'Igny, Aelred de Rievaulx, Isaac de Stella, Gilbert de Hoyland, Serlon de Savigny, Henry de Marcy, Thomas et Adam de Perseigne, Hélinand de Froidmont, Ogier de Locedio, Beaudoin de Ford... Il faut bien arrêter cette énumération, qui ne finirait point, surtout si l'on voulait citer les inconnus, les anonymes, tous ces auteurs mineurs dans les écrits desquels, comme dans ceux des plus grands, se dissimulent tant de perles. Les cisterciens, comme les moines noirs, traitent parfois des mystères du dogme ; mais plus souvent ils s'attachent au mystère de l'union à Dieu, c'est-à-dire, en dernière analyse, à la théologie de l'amour.

Guillaume de Saint-Thierry, théologien.

Enfin, pour ainsi dire mitoyen entre noirs et blancs, Guillaume de Saint-Thierry fut successivement l'un et l'autre. Il écrit

4. Déjà cet aspect du message de saint Bernard a fait l'objet de plusieurs mémoires publiés sous le titre *Saint Bernard théologien*, Rome (*Analecta S. Ordinis Cisterciensis*, IX, III-IV, Éditions cisterciennes, 14, Piazza del Tempio di Diana, Rome 848; à Paris, Lethielleux).

sur les réalités objectives du salut et sur les relations personnelles de l'âme avec Dieu. Théologien complet, moins vaste et moins génial, mais quelquefois plus pénétrant, surtout plus constructif, que saint Bernard, il a rédigé la plupart de ses ouvrages avant de revêtir la coule cistercienne. Mais très tôt il avait rencontré le jeune Abbé de Clairvaux, dont le contact fut toujours pour lui stimulant. Du moins est-il comme le symbole de l'unité qui existait entre les tendances diverses, mais non opposées, concordantes pour l'essentiel, des penseurs monastiques, malgré la variété de leurs observances. L'apport le plus original de Guillaume de Saint-Thierry est sans doute son enseignement sur la Trinité des Personnes divines, dont une éducation progressive de la foi, conditionnée par la pratique de l'ascèse, permet de s'approcher par une sorte d'expérience qui est en même temps connaissance et amour : *Amor ipse notitia*[5].

A la tradition monastique il y a lieu de rattacher les auteurs cartusiens. Ils sont très peu nombreux, et les quelques-uns qui existent ont très peu écrit : le silence leur est essentiel. Mais nous devons au disciple de saint Bruno, le B^x^ Guigues l'ancien, deux des chefs-d'œuvre de la littérature spirituelle du XII^e^ siècle : les *Méditations* ou *Pensées*[6] et les *Coutumes*. L'un et l'autre ouvrage se distinguent par leur concision, et le premier est l'un des plus véridiques portraits que l'homme ait fait de l'homme, avec toute sa misère et son besoin de Dieu.

Les chanoines réguliers.

Parmi les *claustrales,* aux moines s'ajoutent les chanoines réguliers. Eux aussi sont divers : augustins de différentes congrégations, comme Hugues de Fouilloy et Lietbert de Saint-Ruf ;

5. Aux travaux de Dom Déchanet, en particulier *Guillaume de Saint-Thierry. L'homme et son œuvre,* Bruges-Paris, 1942, et de M. M. Davy, *Théologie et mystique de Guillaume de Saint-Thierry,* I, Paris (Vrin), 1954, s'ajoutera bientôt la thèse de Dom O. Brooke, *The Trinity in William of Saint Thierry,* qui est en cours de publication.

6. Traduction par G. Hocquard à paraître dans la série *Textes monastiques d'Occident.*

prémontrés, comme Luc de Montcornillon, Anselme de Havelberg, Zacharie de Besançon, Vivien, Philippe de Harvengt, Adam Scot [7]. Parfois en conflit avec les moines, surtout avec les noirs, sur des problèmes d'observances ou de conceptions monastiques, ils sont profondément accordés à leur tradition par leurs tendances intellectuelles. S'il leur a manqué des lumières comme saint Anselme et saint Bernard, ils n'ont point manqué à l'Église et aux milieux qui attendaient d'eux une doctrine sur leurs raisons de vivre et leur manière de penser religion. Leurs écrits recèlent beaucoup de belles pages trop oubliées.

Parmi eux se distingue ce que l'on a coutume d'appeler l'école de Saint-Victor. Toutes ses productions sont sorties d'un monastère de chanoines réguliers situé sur la montagne Sainte-Geneviève. Mais tout près de là prospéraient les écoles de Paris. La tâche du cloître victorin devait être d'assimiler, dans un milieu tout pénétré de tradition monastique, les méthodes et les résultats les meilleurs de la scolastique. Toute une famille d'esprits curieux, cultivés, mais, en même temps, profondément religieux, s'y employa. Les deux maîtres, à deux générations de distance, furent Hugues et Richard. Les Victorins font, depuis quelques années, l'objet d'études pénétrantes de de la part de travailleurs comme R. Baron [8], J. Châtillon [9], P. Delhaye [10], G. Dumeige [11], P. Michaud-Quantin [12], J. Ribaillier [13]. Tout pénétrés de patristique, les Victorins s'intéressent à la fois aux mystères de dogme et à la recherche personnelle de Dieu. Mais leur active sympathie pour la fermentation philosophique de leur temps fait qu'ils se

7. Cf. F. Petit, *La spiritualité des Prémontrés aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris (Vrin), 1947.

8. *Science et sagesse chez Hugues de Saint-Victor*, Paris (Lethielleux), 1957.

9. Édition du *Liber exceptionum* de Richard de Saint-Victor, Paris (Vrin), 1958.

10. *Le Microcosmus de Godefroid de Saint-Victor*, Lille (Facultés catholiques), 1951.

11. *Richard de Saint-Vanne et l'idée chrétienne de l'amour*, Paris (Presses Universitaires de France), 1952.

12. Édition de *Godefroy de Saint-Victor. Fons philosophiae*, Lille (Giard), 1956.

13. Édition du *De Trinitate* de Richard de Saint-Victor. Texte critique avec introduction, notes et tables, Paris (Vrin), 1958.

sont montrés surtout accueillants au message de celui qui, parmi les noirs, était le plus porté à la spéculation, saint Anselme. Eux-mêmes réalisent une synthèse équilibrée, sinon toujours originale, entre l'acquis intellectuel de la scolastique et les richesses spirituelles du monachisme.

Exigences de méthode.

Ainsi les écrivains claustraux du XII[e] siècle se répartissent selon une gamme très riche. Il y a beaucoup à apprendre, auprès d'eux, sur Dieu, sur l'homme, sur ce que Dieu a fait pour sauver l'homme, sur ce que l'homme doit faire pour trouver Dieu. Et cette connaissance sera une recherche de Dieu, une occasion de l'approcher, un désir de le posséder, en un mot un amour. Leurs textes sont presque tous accessibles dans la Patrologie de Migne, où sont reproduites d'anciennes éditions. D'autres font l'objet de publications savantes. La série des *Textes monastiques d'Occident,* qui va désormais compléter la collection « Sources chrétiennes », facilitera et stimulera leur fréquentation. Mais déjà les textes dont on dispose permettent d'en faire une lecture savoureuse, enrichissante, à condition qu'on leur pose des questions tout en respectant leur secret. Ne leur demandons pas de répondre à des problèmes accessoires, modernes ou surannés, qu'ils ne se posèrent point. Il faut les lire comme des textes contemplatifs et dans le même esprit où ils furent rédigés. Ceci entraîne deux exigences de méthode.

En premier lieu, il s'agit généralement d'ouvrages qui sont d'un caractère littéraire très marqué : consentons à la poésie. La scolastique aimait les idées claires et les termes abstraits, dût-elle utiliser, pour les exprimer, un jargon. Les auteurs monastiques préfèrent un langage concret, où les images occupent une large place[14]. Il faut se rendre sensible à cette beauté, qui

14. Un jugement équitable sur ces deux « langages » a été formulé, dans *Revue des Études latines,* XXVII (1949), pp. 227, 231, par le R. P. M. Hubert, o.p., qui ne cesse d'étudier, avec sagacité, la langue de la scolastique, en une série d'études dont les plus récentes *Notes de lexicographie thomiste* ont paru dans l'*Archivum Latinitatis Medii Aevi,* XXVII (1957), pp. 167-187, 287-292.

vient des mots et de la langue, d'un vocabulaire tout biblique, d'une latinité harmonieuse, façonnée par la Vulgate et le style des Pères, ces classiques du parler chrétien. Il faut savoir admirer ce bel équilibre entre des idées dignes de l'Église antique et une expression où se fait jour une tendresse déjà médiévale. Il faut lire à loisir, dans la paix, s'accorder aux procédés de composition et au rythme d'une production littéraire dont le but est de nous faire aller à Dieu par la beauté.

En second lieu, pour la bien apprécier, — et cette remarque est conséquence de la précédente —, il faut être attentif aux sources dont se nourrit cette littérature. Ce sont, inséparablement, les sources chrétiennes fondamentales : Bible, Pères, liturgie[15]. Presque chacun de ces textes est un tissu biblique dont il faut discerner la trame et démêler les fils. Les dessins paraissent d'abord des arabesques fantaisistes. Et cependant, lorsqu'on domine les détails qui sont la part de poésie sans laquelle ne peut vivre un moine, sans laquelle une âme religieuse ne peut s'exprimer devant Dieu, on s'étonne de l'exactitude et de la profondeur avec laquelle ces écrivains donnent l'exégèse des textes essentiels, singulièrement ceux de saint Paul, qui résument le christianisme. Il y a, entre tous, une solide unanimité, malgré l'extrême liberté dont chacun d'eux fait preuve dans le choix des thèmes mineurs. D'où vient ce fait, sinon de ce que cette interprétation biblique est celle de la tradition? Pour bien saisir les Pères du XII[e] siècle, il faut tâcher de deviner sans cesse auxquels des Pères des premiers siècles ils empruntent les trésors qu'ils font ensuite fructifier. Origène et Grégoire le Grand, ces deux grands maîtres de l'interprétation scripturaire et ces deux grands docteurs de la spiritualité en Occident, n'excluent pas d'autres influences, au premier chef celle de saint Augustin, puis celle de saint Jérôme, pour ne faire qu'une allusion à Cassien et à la littérature du monachisme ancien. Tous ces apports se sont unis, synthétisés, dans les observances claustrales, et tout d'abord dans la première d'entre elles : l'office divin. C'est tout ce milieu vivant, ce réseau d'influences diverses

15. Sur ces sources et leur influence, j'ai donné des indications sous le titre *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, Paris (Cerf), 1957.

et convergentes, que mettent à notre portée les auteurs spirituels du XII[e] siècle.

A nous de les approcher avec assez de sympathie, de discrète curiosité, pour y puiser un aliment qui nourrisse l'âme tout entière. Cette étude sera, au sens ancien et plénier de l'expression, une *lectio divina*. Elle nous transmettra Dieu, nous conduira vers lui : elle sera un acte religieux. Issue de la vie — et dans sa forme la plus haute, la vie spirituelle —, la littérature monastique doit mener à la vie. Elle peut encore être le stimulant et, s'il le faut, le correctif de la recherche intellectuelle. Que lisait-on dans les noviciats des Prêcheurs et des Mineurs, au temps de saint Thomas et de saint Bonaventure? Saint Anselme, saint Bernard, Guillaume de Saint-Thierry, et d'autres qui parurent si proches des grands maîtres de la scolastique en son plus bel essor qu'on les plaça sous leurs noms dans les manuscrits et même dans les éditions : tant il est vrai que les Pseudo-Anselme et les Pseudo-Bernard ressemblent, à s'y méprendre, aux Pseudo-Bonaventure et à tels opuscules de saint Thomas et des dominicains de son temps. Aujourd'hui comme au XIII[e] siècle, la doctrine monastique est une doctrine de vie. Elle ne suffit pas à tout, et c'est là sa limite; mais elle demeure bienfaisante pour beaucoup, nécessaire à l'Église. Elle fait partie de ce commun trésor où, à toutes les époques, tous, plus ou moins, peuvent puiser pour aller à Dieu.

Dom J. Leclercq,
Bénédictin de Clervaux.

Petite biographie de saint Thomas d'Aquin (1225-1274)

La sainteté de saint Thomas est la sainteté de l'intelligence.

JACQUES MARITAIN.

Quelques dates.

Les événements qui composent la biographie de saint Thomas d'Aquin se réduisent à quelques déplacements au cours d'une vie religieuse dominicaine toute remplie par une carrière universitaire de professeur de théologie.

Descendant d'une famille noble d'origine lombarde, né (1225) au château de Roccasecca près d'Aquino dans l'Italie du Sud, offert comme oblat à l'abbaye bénédictine du Mont-Cassin (1230), puis étudiant aux écoles de Naples, Thomas, malgré la violente opposition de sa famille, entre en 1244 dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, nouvellement fondé par saint Dominique (1216). Après son noviciat (1245), il est envoyé à Paris, au couvent de Saint-Jacques, le plus grand centre intellectuel de l'Ordre, où il est l'élève d'un maître fameux, saint Albert le Grand. En 1248, il suit à Cologne son maître à qui l'Ordre vient de confier la fondation d'un nouveau centre d'études ; il y reste jusqu'à la

fin de sa formation scolaire en 1252. A cette date, il rentre à Paris pour commencer à enseigner : il a vingt-sept ans.

Il suit alors les étapes obligées de la vie universitaire de son temps; d'abord bachelier biblique (1252-1254), puis bachelier sententiaire (1254-1256), il est reçu maître en théologie en 1256 et devient titulaire officiel de l'une des deux chaires confiées aux Prêcheurs à l'Université de Paris. Dès lors il enseignera sans relâche jusqu'à la fin de sa vie. A Paris d'abord de 1256 à 1259, puis à la Curie pontificale (à Anagni, Orvieto, Viterbe) et au couvent d'études de Sainte-Sabine à Rome de 1259 à 1268, de nouveau à Paris de 1269 à 1272, enfin à Naples où il organisera le couvent d'études de la Province Romaine de 1272 jusqu'à sa mort en 1274. Appelé par le pape Grégoire X à assister comme théologien au concile de Lyon, il mourra pendant le voyage, le 7 mars 1274, à l'abbaye cistercienne de Fossanova. Il avait quarante-neuf ans. Son corps fut transféré en 1369 dans l'église des Jacobins à Toulouse, où il reposa jusqu'à la Révolution Française. Les dernières reliques se trouvent maintenant à l'église Saint-Sernin.

La rupture entre deux mondes.

On a pu dire avec raison que par son entrée dans l'Ordre des Prêcheurs et sa vie de professeur au service de l'Université, Thomas d'Aquin était comme le signe de la rupture définitive entre deux mondes. Par sa naissance, il appartenait à la haute société féodale, et ses traditions familiales le destinaient à la plus puissante des abbayes bénédictines de son temps; sa vocation religieuse dominicaine, puis la fonction d'enseignement à l'Université, qu'il tenait de l'autorité de ses supérieurs religieux, le menèrent dans une voie qui le plaçait en plein cœur de la société nouvelle, celle des Communes, et au milieu de la plus représentative et effervescente des écoles urbaines, l'université de Paris. Celle-ci consacra le génie intellectuel de frère Thomas, et en retour la longue présence du maître à Paris illustra considérablement son université et contribua grandement à sa célébrité mondiale.

Ce conditionnement sociologique de la vocation de saint Thomas rendra possible plusieurs des options fondamentales de sa théologie : une attention renouvelée à la nature concrète de l'homme et du monde, un respect absolu des causes secondes, une liberté et une audace dans la vie intellectuelle, qui n'ont pas fini de porter leurs fruits.

Un professeur d'université.

L'histoire de la vie de saint Thomas d'Aquin est donc tout entière l'histoire de son œuvre, qui est immense. Comme tous les maîtres universitaires de son temps, frère Thomas d'Aquin, maître régent en théologie, avait à assurer les devoirs de sa fonction. On sait que toute la pédagogie ancienne et médiévale était à base de lecture de textes, et la scolastique universitaire avait institutionnalisé et amplifié ce type d'enseignement. Le professeur était essentiellement un « lecteur » et son cours une « lecture » ou une « leçon ». Il était chargé de lire avec ses étudiants la *Bible* et le *Livre des Sentences* de Pierre Lombard, le manuel de théologie de l'époque, par lequel tout le XIII[e] siècle a reçu l'enseignement de saint Augustin. Il était aidé dans cette tâche par des assistants, les bacheliers biblique et sententiaire. De 1252 à 1256, frère Thomas remplit ces fonctions de bachelier avant d'être maître lui-même en 1256. Une fois maître, il restera scrupuleusement fidèle à ses obligations, et ses commentaires sur la *Bible* comme sa longue explication des quatre livres des *Sentences* sont le fruit de son enseignement ordinaire.

Ces « explications de texte » étaient de deux sortes. D'abord une lecture cursive pour les débutants ; mais bientôt, pour des étudiants formés, la lecture même du texte suscitant une foule de questions, un mot obscur, une pensée difficile, un conflit dans l'interprétation étaient autant d'occasions pour une élaboration plus poussée. La recherche doctrinale déborde ainsi l'exégèse. Il était dès lors naturel que la « question » se détachât peu à peu du texte qui l'avait fait naître et se constituât en un genre autonome. Ici encore l'institution universitaire joua son rôle. Elle fit se rencontrer les maîtres et organisa la « dispute » par laquelle

tel maître soumettait à la discussion de ses collègues, devant le public scolaire, une question à l'ordre du jour. On objectait, on réfutait, enfin le maître en charge déterminait et devait fournir le procès-verbal complet de la dispute à l'université qui le publiait. Ainsi, parallèlement à ses leçons ordinaires, le maître devait tenir des « questions disputées » ou y participer. Ces questions jouaient donc le rôle des exercices pratiques ou des exercices de séminaire tels qu'on les conçoit dans l'université moderne. Les problèmes qui y étaient abordés étaient ceux de la recherche scientifique d'alors. Nous avons de saint Thomas plusieurs groupes de *Questions disputées* qui, à côté de ses commentaires biblique et sententiaire, représentent sa contribution à la vie de l'université.

En plus des « questions disputées », il y avait aussi des questions dites « quodlibétiques », qui ressemblaient en tout aux questions disputées, si ce n'est que le sujet de la dispute, au lieu d'être annoncé à l'avance, était laissé à l'initiative du public. Ces disputes-là se tenaient seulement deux fois par an, à Noël et à Pâques ; c'est là que les questions brûlantes de l'actualité quotidienne étaient évoquées ; les conflits de doctrines ou de personnes que l'on y relève reflètent les hostilités, les curiosités ou la malice du moment. C'était une épreuve redoutable pour le maître. Que saint Thomas, au cours de ses deux séjours parisiens, se soit régulièrement soumis à cet exercice, témoigne assez éloquemment d'un trait de son caractère, l'ouverture d'esprit et la recherche toute franche de la vérité en dehors des concurrences idéologiques. Le succès qu'il rencontra prouve en retour l'estime en laquelle le tenait le monde si exigeant des étudiants et des professeurs.

Une dernière tâche officielle du maître était de prêcher aux étudiants. Frère Thomas d'Aquin, frère prêcheur par sa profession religieuse, aima beaucoup proposer la Parole de Dieu aux membres de l'université de Paris, sans doute dans l'église de son couvent de Saint-Jacques qui s'élevait autrefois sur l'emplacement du pâté de maisons actuel, entre la rue Soufflot et la rue Cujas, à mi-côte sur la montagne Sainte-Geneviève. Nous avons conservé quelques-uns de ses sermons, mais c'est malheureusement la partie de son œuvre qui a le moins bien survécu.

Un auteur rapidement célèbre.

Outre ces œuvres, fruits de son activité professionnelle à l'université, saint Thomas nous a laissé un certain nombre de petits traités occasionnels et plusieurs grands ouvrages. Les opuscules sont en fait des réponses adressées au Pape, au Maître Général de l'Ordre, à l'archevêque de Palerme, à l'archidiacre de Todi, à l'Abbé du Mont-Cassin, à divers professeurs dominicains à Florence, Venise et Besançon, à frère Réginald de Piperno, son secrétaire, au roi de Chypre, Hugues II de Lusignan, à la duchesse de Brabant, etc., sur des points de doctrine à propos desquels son avis avait été sollicité. Relèvent du même genre littéraire également les écrits de polémique pour la défense de la nouvelle forme de vie religieuse inaugurée par les ordres mendiants, et peut-être même l'office du Saint-Sacrement qu'on lui attribue.

Enfin la série des grands ouvrages originaux est constituée par les deux Sommes, la *Somme contre les Gentils* et la *Somme de théologie,* et les *Commentaires philosophiques* sur Aristote, le pseudo-Denys et le *Livre des causes.*

La *Somme contre les Gentils* est une œuvre de théologie apologétique, une défense de la foi catholique contre les erreurs des infidèles, païens, musulmans, juifs, hérétiques de toute sorte, qui avaient suivi « l'entrée d'Aristote » dans les programmes universitaires. Car le texte du Stagirite était accompagné des commentaires arabes qui aidaient à le lire et à le comprendre, mais aussi en proposaient une exégèse inacceptable sur plusieurs points pour la théologie catholique. Dans cette *Somme,* l'idée de saint Thomas est d'aller le plus loin possible avec son adversaire. Aussi le mène-t-il comme par la main dans les trois premiers livres à travers les problèmes de la théologie naturelle sur Dieu, la création, la vie morale, s'efforçant non seulement de réfuter les erreurs, mais également de montrer tout ce que le dépôt de la foi contient de vérités rationnelles. Il réserve donc pour le quatrième et dernier livre l'étude des vérités révélées sur le Christ, l'Église et les sacrements. Pour juger de l'influence de cet admirable écrit, il suffit de savoir que c'est en lisant ce texte

et en le traduisant en grec que Démétrius Cydonès († 1397), le premier ministre de l'empereur byzantin Jean V Paléologue, a trouvé la foi catholique. Au siècle de la Renaissance italienne, c'est cette *Somme contre les Gentils* qui fut de tous les écrits de saint Thomas le plus lu par les humanistes et en garda plus d'un dans l'orthodoxie catholique[1]. Saint Antonin de Florence la mit dans les mains de Marsile Ficin († 1499) qui en démarqua plus d'une fois le texte dans sa *Theologia Platonica*.

Tout différent est le propos de la *Somme de théologie*. De l'aveu même de son auteur, elle est destinée à l'instruction des débutants en théologie. Les *Questions disputées* étaient le livre des maîtres, la *Somme* sera le livre de l'élève. Ceci ne veut pas dire, on le sait assez, que la *Somme* se limiterait aux questions faciles de la théologie, elle n'est pas une « introduction », mais, comme son titre l'indique, toute sa valeur pédagogique réside dans ses deux qualités maîtresses : exposer de manière concise l'ensemble du domaine de la théologie et surtout en organiser synthétiquement les objets. Entreprise à la fois encyclopédique, synthétique et pédagogique, en ce sens la *Somme* s'adresse bien aux jeunes étudiants en théologie qui veulent acquérir de cette science une possession exacte, précise et complète. Toute la valeur de la *Somme* est donc dans son plan qui propose une organisation rationnelle du donné de la foi. Puisque la théologie est science de Dieu, on étudiera Dieu en lui-même et toutes choses dans leur relation avec Dieu, soit dans leur production par lui, soit dans leur finalité en lui. Aussi bien ce schéma rejoint pour une part celui de l'histoire sainte, dont la première page est justement consacrée à la description de la création du monde et qui raconte les œuvres des hommes en retour vers Dieu sous l'impulsion du gouvernement divin. Tel est le plan de la *Somme* en trois parties : première partie, Dieu, création, homme; deuxième partie, Dieu fin de la vie humaine, psychologie et

1. Presque tous les peintres qui ont traité le sujet classique de la glorification de saint Thomas à la Renaissance le représentent assis dans une gloire entre Platon et Aristote avec Averroès sous ses pieds et entouré d'une cour composée des Pères de l'Église et des anges. Mais ce qui est caractéristique, c'est qu'il tient dans ses mains un livre ouvert où l'on peut lire la première phrase de la *Summa Contra Gentiles*.

morale comme voie vers la béatitude; et, puisque, selon le libre dessein de Dieu, ce retour s'est fait par le Christ, homme-Dieu, une troisième partie étudie les conditions chrétiennes du mouvement de l'homme vers Dieu, la personne du médiateur et les sacrements chrétiens. Ainsi la théologie est-elle proprement constituée science de Dieu dont l'objet, la lumière et la nécessité sont donnés par la connaissance que Dieu a de lui-même. Cette œuvre puissante devait faire peu à peu oublier le *Livre des Sentences*.

Les *Commentaires* philosophiques sur le pseudo-Denys et Aristote, auxquels il faut joindre celui sur le *Livre des causes* qui était communément attribué à Aristote au XIII[e] siècle, répondent à des desseins divers. Le pseudo-Denys l'Aréopagite était une autorité en théologie; la fiction dionysienne n'avait pas encore été démasquée et le corpus dionysien ne le cédait en importance qu'à l'Écriture sainte elle-même. Il était donc normal que saint Thomas commente Denys. En choisissant son traité *Des noms divins*, il abordait un texte exposant un élément essentiel de toute synthèse théologique, et le commentaire littéral devait préparer une élaboration personnelle ultérieure. Depuis le début du XIII[e] siècle, Aristote était l'auteur qui posait le plus de problèmes à la pensée théologique. Déjà, on l'a vu, dans la *Somme contre les Gentils*, saint Thomas visait certaines interprétations inacceptables du Stagirite. Bientôt après, la situation devait empirer et le besoin de revenir par-delà Averroès au texte d'Aristote lui-même se faisait sentir. Une coïncidence heureuse servit le projet de maître Thomas. Il devait en effet rencontrer à la Curie pontificale un de ses frères dans l'Ordre dominicain, qui était occupé à traduire ou à reviser les traductions existantes des œuvres d'Aristote, Guillaume de Moerbeke. Frère Guillaume fournit à frère Thomas les traductions plus précises qui devaient servir de texte de base au commentaire d'Aristote. Il est même probable qu'une certaine collaboration s'établit entre les deux hommes, et Guillaume a pu entreprendre à la demande de Thomas certaines traductions, en particulier de commentateurs grecs plus anciens qu'Averroès, Alexandre d'Aphrodise et Simplicius. Ces commentaires de saint Thomas mettent en œuvre une exégèse serrée pour comprendre l'esprit et la lettre d'un auteur nouveau

alors, et qui présente de grandes difficultés au spécialiste et d'insurmontables obstacles au lecteur non initié. Même au temps de la Renaissance, il n'y a rien de comparable au sérieux et à la ténacité de saint Thomas s'attaquant avec succès à l'explication des œuvres du grand philosophe antique et consacrant une si grande part de sa vie à les analyser et à les commenter. Mieux encore, en rapprochant le texte du *Livre des causes* de celui des *Éléments de théologie* de Proclus, récemment traduit par Guillaume de Moerbeke, saint Thomas sut découvrir la supercherie littéraire qui avait attribué à Aristote un texte venu tout droit de la tradition néoplatonicienne de Proclus. Ce résultat a depuis été pleinement confirmé par la critique moderne.

L'histoire d'une œuvre.

La chronologie des écrits de saint Thomas n'est que relative; il n'y a aucune œuvre pour laquelle on puisse indiquer avec certitude la date exacte de sa composition. Néanmoins, la critique interne et l'examen des sources utilisées permettent de déterminer avec une assez grande probabilité la succession des principaux ouvrages et de les répartir en quatre grandes périodes qui correspondent aux divers lieux de séjours de saint Thomas.

Première période : premier séjour parisien (1252-1259). A cette période appartiennent les deux leçons inaugurales de frère Thomas comme bachelier et comme maître. A son enseignement ordinaire de bachelier biblique, il faut probablement rattacher le commentaire sur le *Livre d'Isaïe*. Le *Commentaire sur les Sentences* date des débuts de l'enseignement magistral, ainsi que la série des questions disputées *De veritate,* vingt-neuf questions traitant de la vie intellectuelle de l'homme, de l'ange et de Dieu, de la foi, de la vie affective, de la liberté, des passions et de la grâce. Les *Quodlibets* VII à XI doivent se répartir entre Noël 1256 et Pâques 1259. Les petits traités *De principiis naturae* et *De esse et essentia*, qui offrent un exposé des principes de la philosophie scolastique, ont été écrits pour ses élèves par le jeune professeur. Le célèbre *Commentaire sur le « De trinitate » de Boèce* trace un exposé extrêmement pénétrant de la méthode

en théologie et des divisions de la philosophie. On s'accorde maintenant pour le dater des environs de 1256 et l'on y admire la précoce maîtrise d'un théologien qui a su définir en des pages définitives les lois de sa science. L'opuscule *Contra impugnantes Dei cultum* est la réponse de saint Thomas aux attaques que Guillaume de Saint-Amour lançait alors contre les ordres mendiants. Enfin à la fin de cette première période appartient probablement la mise en chantier du premier grand ouvrage original, la *Somme contre les Gentils*. Commencée en 1258, la rédaction de cette *Somme* chevauche sur la première et la deuxième période. En juillet 1259, maître Thomas laisse sa chaire de Paris à Guillaume d'Antona et part pour l'Italie.

Deuxième période : séjour à la Curie pontificale et à Rome (1259-1269). Saint Thomas y sera au service de trois papes successifs, Alexandre IV qui résidait à Anagni et meurt en septembre 1261, puis Urbain IV qui s'établit à Orvieto et meurt en octobre 1264, enfin Clément IV qui lui succède et réside à Viterbe. A ce moment il ne semble pas que maître Thomas d'Aquin ait à assurer un enseignement de type universitaire. Tout d'abord il achève la *Somme contre les Gentils,* et surtout il devient en quelque sorte le théologien du pape. Urbain IV, ancien patriarche de Jérusalem, non moins attentif aux problèmes théologiques qu'aux conflits militaires entre Orient et Occident, avait demandé au brillant maître de Paris à la fois une critique théologique d'un recueil de textes grecs récemment arrivé d'Orient et une « glose » de l'Évangile où entreraient, à côté des autorités latines, les témoignages des Pères grecs. Le premier de ces travaux est le célèbre opuscule *Contra errores Graecorum,* le second forme ce qu'on appelle la *Catena aurea*. Saint Thomas lui-même l'avait conçu comme une *expositio continua,* c'est-à-dire un commentaire perpétuel. Urbain reçut la dédicace de la partie concernant l'évangile de saint Matthieu (1262-1263), il mourut trop tôt pour voir l'achèvement de l'ouvrage dont la suite fut dédiée au cardinal Hannibald qui avait été un élève de maître Thomas. C'est surtout dans cette partie (sur Marc, Luc et Jean) que l'auteur eut le loisir de se fournir en écrivains grecs dans la riche bibliothèque du pape. Il dit lui-même : « Afin que

le commentaire soit plus complet et plus continu, j'ai fait traduire en latin plusieurs œuvres des docteurs grecs, et j'en ai joint des extraits aux commentaires des latins, ayant soin de faire précéder des noms de leurs auteurs ces témoignages. » C'est à son séjour à la Curie pontificale que Thomas dut de connaître et d'étudier nombre de documents importants, par exemple les actes des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, ceux du deuxième concile de Constantinople. Ce souci de la documentation scientifique caractérise l'un des traits du travail de saint Thomas. Un témoin à son procès de canonisation rapportait l'anecdote selon laquelle, admirant le spectacle de la ville de Paris vue de la route de Saint-Denis, les étudiants qui l'accompagnaient lui disaient : « Que n'est-elle à vous! ». Et Thomas de répondre : « En vérité, je préférerais posséder le commentaire de Chrysostome sur Matthieu. » De cette époque datent aussi nombre de courts traités : *De regimine principum, De articulis fidei, De emptione et venditione, De rationibus fidei, Responsio ad Fr. Ioannem Vercellensem de articulis CVIII,* où il paraît que Thomas est alors le théologien officiellement consulté de la Curie pontificale. En 1265, la faveur de frère Thomas est telle qu'on lui offre le siège archiépiscopal de Naples, qu'il refuse. Cette même année, le chapitre général de l'Ordre l'assigne au couvent de Sainte-Sabine à Rome où, de nouveau, le maître se trouve consacré à l'enseignement scolaire. Il commente alors le *Livre de Jérémie* et les *Épîtres* de saint Paul, ce livre de l'Écriture le plus propice par sa matière à une exégèse théologique. Il soutient également la série de dix questions disputées *De potentia,* sur la création, le gouvernement divin, le miracle, la simplicité de Dieu et les personnes divines. En 1267, saint Thomas retourne à la Curie du pape à Viterbe. C'est alors, semble-t-il, qu'il compose son commentaire sur les *Noms divins* du pseudo-Denys, qui doit précéder de très peu la mise en chantier de la *Somme de théologie,* et le *Compendium theologiae* qui en est peut-être une première ébauche. En effet toute la première partie de cette *Somme* est écrite en Italie entre 1267 et 1268. A la fin de cette année 1268, frère Thomas est brusquement rappelé à Paris où la controverse averroïste vient de mettre le feu à l'université.

Troisième période : deuxième séjour parisien (1269-1272). C'est le moment de la plus prodigieuse activité dans la vie de saint Thomas. Dans ses leçons ordinaires, il expose le *Livre de Job* et l'*Évangile de saint Jean*. Il reprend la série de ses grandes questions disputées. La question disputée *De anima* est tenue en 1269, suivie immédiatement de la série *De malo-De virtutibus* qui traite en dix-sept questions du péché, des différents vices et des vertus. En même temps, la *Somme de théologie* est poursuivie sans relâche. La fin de la *Prima Secundae* et toute la *Secunda Secundae* traitant les mêmes problèmes que le *De malo*, de nombreux textes peuvent être mis en parallèle. Mais surtout c'est la controverse avec les Averroïstes qui occupe la pensée de maître Thomas. Pour répondre aux difficultés soulevées par l'exégèse d'Aristote, il entreprend alors ses *Commentaires* approfondis du « Philosophe ». Entre 1269 et 1272, il y travaille avec ardeur. Successivement il commente le *De anima* et les *Parva Naturalia*, la *Physique*, la *Politique*, l'*Éthique à Nicomaque*, la *Métaphysique*, le *Perihermeneias* et les *Seconds Analytiques*, enfin le *Livre des causes*. En même temps, il compose à l'adresse de ses adversaires les petits traités dans lesquels il reprend en synthèse doctrinale son exégèse détaillée sur les problèmes brûlants de l'unité de l'intellect (1270), de l'éternité du monde (1271) et des substances séparées (1272). Ces trois opuscules sont à juste titre considérés comme des chefs-d'œuvre. Non content de mener à bien cette activité gigantesque, il trouve encore le temps de batailler contre Gérard d'Abbeville en faveur de la vie religieuse avec son *De perfectione vitae spiritualis* et son *Contra pestiferam doctrinam retrahentium homines a religionis ingressu*, et de soutenir régulièrement de Pâques 1269 à Pâques 1272 des disputes quodlibétiques, celles qui portent les numéros I à VI de la série publiée des *Quodlibets*. Après les grandes vacances scolaires de l'année 1271, maître Thomas d'Aquin reprend en septembre son enseignement à Paris. A ce moment également il entame la rédaction de la troisième partie de la *Somme de théologie*, celle qui traite du mystère de l'Incarnation du Christ. Mais le chapitre général de Florence en 1272 fournit à Thomas un autre champ d'action. L'Ordre veut fonder à Naples un

nouveau centre d'études pour les dominicains de la Province de Rome; tout naturellement il est désigné pour cette tâche qui le ramène dans son pays natal.

Quatrième période : séjour à Naples (1272-1274). Après l'intense production des années qui précèdent, frère Thomas d'Aquin peut reprendre dans un climat plus serein son activité de professeur et la rédaction de ses grandes œuvres. Il commente le livre des *Psaumes* et l'*Évangile de saint Matthieu*. Il continue la troisième partie de la *Somme de théologie* qu'il laissera inachevée en quittant Naples pour Lyon. Il en sera arrivé dans le traité des sacrements au milieu de l'exposé sur la pénitence. En même temps, il poursuit ses commentaires aristotéliciens. Il dispose alors d'une très riche documentation qui lui est fournie par Guillaume de Moerbeke. Son commentaire sur le *De caelo* atteint une perfection encore inégalée jusqu'alors. Il le laissera aussi inachevé ainsi que les commentaires sur le *De generatione* et celui sur les *Météores*. Il prêche aussi à Naples et ses *Collationes in Credo, Pater, De decem praeceptis* sont très probablement le fruit de ses homélies aux étudiants. Au moment où Thomas partait pour le concile de Lyon, où l'on devait discuter une question dont il était spécialiste, celle du schisme oriental et de la réunion avec les Grecs, il laissait à Naples sur sa table de travail, sa *Somme* presque achevée et ses derniers commentaires plus qu'à moitié rédigés. Il comptait terminer ces travaux dès son retour, mais il ne revint jamais!

« *Media vita in morte sumus...* »

On reste confondu devant la brièveté de cette vie, vingt-deux ans seulement de production intensive, et l'immensité de l'œuvre accomplie : Aristote commenté et reçu en pensée chrétienne, du même coup les rapports exacts entre la philosophie et la théologie mieux définis, et surtout la théologie elle-même constituée comme science, tous les mystères de la foi manifestés dans leur cohérence à partir de quelques principes simples dans une sorte de cathédrale spirituelle, la *Somme de théologie*.

Cette œuvre puissante parle pour son auteur. On raconte que frère Thomas pleurait lorsque la liturgie du Carême ramenait le chant du répons *Media vita* : « Au plein milieu de la vie, nous sommes livrés à la mort; quel sera notre sauveur sinon toi, Seigneur! » La quête de l'être et la quête de Dieu ont été les deux ressorts de cette vie consacrée à la contemplation et à la communication de la Vérité. Et Thomas n'avait pas cinquante ans lorsqu'il lui fut donné de voir son Seigneur.

La sainteté de frère Thomas devait être solennellement proclamée par le pape Jean XXII le 18 juillet 1323. L'année suivante, le 7 mars, première célébration de la fête de saint Thomas d'Aquin, devant toute l'Université de Paris, le maître bénédictin Pierre Roger, futur pape sous le nom de Clément VI, pouvait déclarer : « Nous constatons avec évidence que la doctrine de ce saint, que l'on appelle « la doctrine commune », bien qu'on l'ait frappée à coups d'arguments, tient pourtant toujours et même se porte de mieux en mieux avec le temps. » Et il achevait en mettant en parallèle saint Paul, saint Augustin et saint Thomas. Ce titre de « Docteur commun » l'Église devait le retenir pour désigner saint Thomas d'Aquin et signifier que sa théologie exprimait au mieux la pensée de sa communauté. Son autorité dès lors n'a cessé d'être affirmée : en 1567, Pie V le proclame docteur de l'Église, en 1880, Léon XIII le déclare patron des universités catholiques, en 1923, Pie XI salue en lui le chef des intellectuels.

Mais le plus bel éloge qui ait jamais été prononcé de saint Thomas d'Aquin le fut quelques jours après sa mort par le recteur et les professeurs de la Faculté des Arts à l'Université de Paris, dans une lettre qu'ils dépêchèrent au chapitre général des dominicains réuni à Lyon à la Pentecôte 1274, pour réclamer la dépouille mortelle de leur collègue défunt. Cette demande ne fut malheureusement jamais satisfaite. Ils s'exprimaient ainsi : « Puisque, malgré nos instances pressantes, nous n'avions, hélas, pas pu obtenir frère Thomas d'Aquin de votre chapitre général tenu à Florence [en 1272], maintenant qu'il est mort, nous vous demandons humblement, comme une grande faveur, le corps de celui que nous n'avons pas pu revoir vivant, car loin d'oublier la mémoire d'un tel prêtre, d'un tel père, d'un tel

docteur, nous lui gardons un sentiment de profond attachement. Ne serait-il pas en effet tout à fait indigne et inconvenant que son corps soit reçu et gardé par une terre et un lieu autre que la cité de Paris, la plus célèbre de toutes les écoles du monde, qui d'abord l'a élevé, nourri et entouré de faveurs avant de recevoir de lui-même des nourritures et des faveurs indicibles. Si donc c'est à juste titre que l'Église honore les corps et les reliques des saints, il nous semble que ce serait vraiment une chose bonne et sainte de tenir ici en perpétuel honneur le corps de ce grand docteur, afin que le mémorial permanent du tombeau de celui qui, par ses ouvrages, est déjà assuré parmi nous d'une célébrité éternelle, le fixe à jamais dans les cœurs de nos successeurs. »

Fr. H.-D. Saffrey, O. P.

Note bibliographique

La bibliographie concernant saint Thomas d'Aquin en général est innombrable et pourtant nous n'avons pas encore une seule véritable biographie de cet auteur. L'œuvre et la doctrine ont éclipsé l'homme.

Les vies anciennes par Guillaume de Tocco, Bernard Gui et Pierre Calo, ainsi que les actes du procès de canonisation ont été publiés par les PP. D. Prümmer et M.-H. Laurent, sous le titre *Fontes vitae S. Thomae Aquinatis,* comme supplément à la *Revue thomiste* entre 1912 et 1928. La vie par Guillaume de Tocco et le procès de canonisation ont été traduits en français par Th. Pègues et F.-X. Maquart, Toulouse-Paris, 1925. On doit toujours se reporter à l'article de J. Echard, dans *Scriptores Ordinis Praedicatorum,* I, Paris, 1719, et aux dissertations de G. B. de Rubeis, *De gestis et scriptis ac doctrina S. Thomae Aquinatis,* Venise, 1750. Deux panégyriques anciens ont été publiés, celui de Pierre Roger, par M.-H. Laurent, dans la *Revue thomiste,* 1931, pp. 157-173 et celui de Laurent Valla, par P. Mesnard, *ibid.,* 1955, pp. 159-176.

Toutes les biographies modernes reposent de près ou de loin sur les nombreux articles malheureusement dispersés du P. Mandonnet. La présentation historique la plus soignée est celle du P. M.-D. Chenu, *Introduction à l'étude de saint Thomas d'Aquin,* Montréal-Paris, 1950,

et du même, dans la collection des « Maîtres spirituels » aux Éditions du Seuil, *Saint Thomas et la théologie,* Paris, 1959, qui est à ce jour la meilleure introduction que l'on puisse souhaiter. Pour une reconstitution des méthodes de travail de saint Thomas, voir H. D. Saffrey, *Saint Thomas d'Aquin et ses secrétaires,* dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques,* 1957, pp. 49-74. Une belle présentation de saint Thomas comme héritier de la philosophie antique, dans W. Jaeger, *Humanisme et théologie,* Paris, 1956.

Parmi les vies modernes, celles que la personnalité de leur auteur recommandent à la lecture ont été écrites par É. Gilson (Paris, 1925), A.-D. Sertillanges (Paris, 1931), G. K. Chesterton (Paris, 1935), M. Grabmann (Paris, 1936), St.-M. Gillet (Paris, 1949).

En outre on trouve un portrait spirituel savoureux de A.-Z. Serrand (Lyon, 1939).

Une excellente introduction à saint Thomas comme maître de spiritualité chrétienne est celle du P. Menessier (Paris, 1942), avec un florilège de textes traduits en français (voir *La Vie Spirituelle,* mars 1958, pp. 302-310).

LES LIVRES

HAGIOGRAPHIES — BIOGRAPHIES

JEAN-FRANÇOIS SIX : *Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld.* Éd. du Seuil, Paris, 1958; 464 pp.

Il existe, du P. de Foucauld, quelques excellentes biographies. De substantiels extraits de ses lettres et écrits ont déjà été publiés ou vont l'être prochainement.

Mais une biographie, si fidèle qu'elle soit, ne peut tout dire, surtout lorsqu'il s'agit d'une vie aussi dense et diverse que celle-là. Et les textes publiés l'ont été plutôt avec la préoccupation spirituelle d'aider les âmes à prier et à mener une vie plus évangélique que dans le but historique de permettre une connaissance complète de l'âme de Charles de Foucauld.

Si bien que jusqu'à ce jour le simple lecteur n'ayant à sa disposition que les livres, articles et textes parus, si nombreux soient-ils, ne pouvait espérer, quel que fût son souci d'objectivité, reconstituer en toute sécurité l'évolution spirituel de ce grand converti.

A l'heure où le rayonnement du Serviteur de Dieu s'intensifie et se répand dans le monde entier, gagnant chaque jour en étendue et profondeur, où tant d'âmes et de familles religieuses s'inspirent ou se réclament de lui, il devenait urgent de fixer, dans une étude objective, scientifique, les traits authentiques de sa physionomie spirituelle telle qu'elle se dégage de tous les documents dont nous disposons. C'est cette étude que nous apporte *L'Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld* de M. l'abbé Six.

L'auteur a dépouillé patiemment, méthodiquement, avec un sens critique très averti, les importantes archives de la Postulation. Sans aucune idée préconçue, il a étudié, comparé, classé les textes. Et dans un récit attachant, passionnant, qui se lit comme un roman, il nous restitue le vrai visage de Charles de Foucauld : son tempérament, son caractère, avec ses qualités, ses défauts et ses points faibles, son évolution psychologique, l'action de la grâce dans son âme, sa conversion, la continuité de l'essentiel de sa vocation à travers les variations extérieures qui déroutent l'observateur superficiel.

M. l'abbé Six — ce ne sont là que quelques-uns des mérites de son ouvrage pris à titre d'exemple, et non une énumération exhaustive — a su mettre en lumière que c'est la perte de la foi, chez Charles de Foucauld, qui entraîne le laisser-aller moral et non le contraire. Toute sa vie il sut, avec une logique implacable, mettre sa conduite en accord avec ses convictions intimes. C'est par besoin d'évasion qu'il recherche d'abord le plaisir, plus tard l'aventure et l'action, mais surtout pour essayer d'obtenir d'elle ce qu'on peut en attendre quand on n'a pas la foi.

L'analyse de la conversion est excellente et l'auteur a très justement noté que depuis le jour de sa conversion jusqu'au jour de sa mort il n'y a chez Charles de Foucauld qu'une seule et même recherche : la plus

exacte imitation de Jésus, et l'anéantissement qui est « le moyen le plus puissant que nous ayons de nous unir à Jésus et de faire du bien aux âmes » (Ch. de Foucauld, *Lettre à Mme de Bondy le jour de sa mort*, 1er décembre 1916).

On ne comprend pas toujours pourquoi Ch. de Foucauld a quitté la Trappe après y avoir passé sept ans. A la lecture de l'étude de l'abbé Six, la sortie de la Trappe n'apparaît plus que comme la preuve que Ch. de Foucauld reste fidèle à sa vocation : poursuivre l'imitation la plus parfaite possible du « Modèle Unique », Jésus. L'auteur a parfaitement mis en lumière cette continuité. « Il est assez frappant de voir que cet homme... se trouve, dans le domaine spirituel, comme habité par un dessein bien fixe dont, pas un instant, il ne se détourne. »

L'auteur a su également donner toute son importance et tout son sens à l'acte d'abandon de janvier 1897 quand Ch. de Foucauld est prêt à obéir, quoi qu'il en soit de ses aspirations intimes, à la décision de ses supérieurs, et cela dans la paix et la joie.

Quant à la période saharienne de la vie du P. de Foucauld pendant laquelle cet amoureux de solitude, de clôture et de silence, est envahi par les visiteurs, condamné à de longues randonnées dans le désert, elle est très finement analysée avec toutes les nuances voulues par l'abbé Six, qui montre de façon remarquable comment l'évolution, qui n'est souvent qu'une maturation; dans certaines manières de voir ou certains comportements du P. de Foucauld, n'entame nullement la continuité de l'essentiel : vie de prière, vie au service des autres, vie de Nazareth, vie de croix.

La lecture de *L'Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld* s'impose désormais à quiconque désire avoir une connaissance exacte et approfondie du « Frère Universel ».

M. Coudray.

Charles de Foucauld. L'album du centenaire. Éd. du Chalet, Lyon, 1957; 202 photos; broché : 1.800 fr., relié : 2.800 fr.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà sans doute cet ouvrage, paru en 1957, à l'occasion du centenaire de la naissance de Charles de Foucauld, avec une préface de Mgr Mercier, « l'évêque du Sahara », une introduction du P. Voillaume, et d'admirables photographies qu'accompagnent le texte et les légendes de M. l'abbé Gorrée. Tous ces souvenirs intacts, la plupart inédits jusqu'à aujourd'hui, et pieusement conservés, émeuvent. Ils nous rendent aussi très actuelle la vie du P. de Foucauld dont l'esprit, au surplus, anime tant de nos contemporains. Cet ouvrage mérite le succès qu'il a reçu, et, plus que le succès, l'amour qu'il inspire.

A.-M. H.

Saint CURÉ D'ARS : *Catéchismes.* Textes choisis et présentés par Josse Alzin. 1958; 192 pp.

Sainte CATHERINE DE RICCI : *Lettres.* Textes choisis et présentés par A. de Meyer, o.p. 1957; 192 pp.

Saint JEAN EUDES : *Lettres choisies, lettres inédites.* Textes choisis et présentés par Charles Berthelot du Chesnay, c.j.m. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.

La collection « Les écrits des saints » poursuit son intéressante carrière. Elle publie soit des textes complets qui permettent de pénétrer la pensée des grands maîtres de la vie spirituelle, soit des textes choisis en fonction des préoccupations des chrétiens d'aujourd'hui.

Un premier volume consacré à saint Jean Vianney avait donné des extraits des sermons du curé d'Ars. Le second reproduit ces fameux catéchismes qu'il donnait tous les jours, vers

onze heures, aux enfants de sa paroisse d'abord, puis aux milliers d'adultes accourus de tous les coins de France. Leçons vivantes de vie chrétienne qui lui semblaient être le premier de ses devoirs de pasteur. Ne disait-il pas un an avant sa mort : « Si Dieu me donnait à choisir : aller au ciel ou continuer à enseigner la religion aux enfants et aux pécheurs? Je resterais ici. » Il parlait toujours de la malice du péché et de la bonté de Dieu; il en parlait très simplement, mais avec une émotion communicative, et avec un immense amour pour tous ceux qui l'entouraient. Et Lacordaire, au faîte de sa gloire, enviait la manière de l'humble curé de campagne. Dans ce recueil, on a retenu trois des sujets qu'il traitait le plus souvent : les mauvais chrétiens et les bons; le péché et ses remèdes; la croix et les croix. Six écrits sur la Vierge complètent le volume.

Religieuse dominicaine, entrée à treize ans au couvent de Prato, près de Florence, Catherine de Ricci fut favorisée de grâces extraordinaires qui marquèrent profondément sa spiritualité toute centrée sur la Passion du Christ. Ses lettres ne font pourtant aucune allusion à sa vie mystique. Adressées à sa famille, à des bienfaiteurs du couvent, à la femme du grand-duc Francesco de Médicis, elles sont très simples et débordent d'affection et de bonté. Catherine sait pourtant se montrer exigeante et c'est souvent de l'héroïsme qu'elle demande de ses correspondants. Il faut se soumettre sans réticence à la volonté divine, méditer les souffrances du Christ pour avoir le courage de supporter les épreuves de la vie et pour exciter en soi l'amour de Dieu. Mais la considération de la Passion conduit à l'union à Dieu, qui est source de joie, et la sainte ne veut chez ses amis ni crainte, ni doute, ni inquiétude. Catherine de Ricci est un des précurseurs de la spiritualité italienne que l'on a appelée « classique » et qui devait s'épanouir à la fin du XVI^e^ et au début du XVII^e^ siècle.

Surnaturel, austère, exigeant, infatigable, saint Jean Eudes fut l'apôtre des campagnes françaises au XVII^e^ siècle. Entré à l'Oratoire où l'avait reçu le cardinal de Bérulle, il s'en sépara pour fonder un séminaire pour les ecclésiastiques, prêtres et ordinands. La communauté nouvelle prospéra et devint la Congrégation de Jésus et Marie.

Jean Eudes a beaucoup écrit : un certain nombre de ses œuvres ne sont plus guère assimilables par les chrétiens de notre époque, tandis que « le royaume de Jésus » demeure un des classiques de la spiritualité. Il a laissé aussi de nombreuses lettres, très intéressantes pour qui veut connaître et son caractère et sa vie. Elles nous révèlent ses joies, ses espoirs, ses difficultés, nous mettent au courant de ses entreprises. Elles le montrent aussi très humain, plein de douceur et de fermeté à la fois, humble et tout abandonné à Dieu. Plusieurs sont des lettres de direction adressées à des prêtres et à des religieuses; on y retrouve quelques-uns des thèmes essentiels développés dans ses différents ouvrages : la vie de Jésus dans les âmes, la disponibilité entre les mains de Dieu, une intense dévotion mariale.

M.-L. T.

Benedictus Deus Fatti e parole di S. Maria Maddalena de' Pazzi. Carmelo di S. Maria Maddalena de' Pazzi, Firenze, 1957; XXII-90 pp.

Écrit en quatre langues : italien, espagnol, français, anglais, ce recueil reproduit des passages de manuscrits conservés dans les archives du Carmel de Florence. Chaque paragraphe commente un fait de la vie de sainte Marie-Madeleine de Pazzi par quelques phrases tirées des écrits

de la carmélite ou par des extraits de son procès de canonisation. Essai à la fois intéressant et malhabile : il est toujours fructueux d'entrer plus avant dans la connaissance des grands mystiques, mais la traduction française laisse à désirer, la typographie, très originale, est parfois déroutante, enfin les illustrations reproduisent de vieilles gravures au style assez démodé, du moins de ce côté des monts.

M.-L. T.

GEORGES LE ROY : *Pascal, savant et croyant*. P.U.F., Paris, 1957; 100 pp.; 240 fr.

On a souvent opposé chez Pascal l'œuvre scientifique et l'œuvre apologétique. M. Le Roy nous fait, au contraire, saisir l'unité foncière de sa pensée. Dans le domaine de la foi comme dans celui de la science, Pascal a appliqué une même méthode : d'abord la constatation d'un certain nombre de données, puis l'énoncé d'une hypothèse qui s'y adapte, enfin l'épreuve de l'hypothèse elle-même. Il y a toujours chez lui passage du plan des faits à un plan supérieur où se résolvent les problèmes; à la fois soumission au réel et invention. Cette méthode unique conduit à une même vision de la réalité.

Elle permet aussi de dégager à travers l'œuvre de l'auteur des *Pensées* une philosophie de l'expérience foncièrement opposée à la méthode cartésienne que Pascal ne s'est d'ailleurs pas fait faute de critiquer. Elle est originale par son passage de la science à la religion, toutes deux abordées par une même démarche et ne s'opposant plus l'une à l'autre.

Étude pénétrante et nuancée qui intéressera fort les nombreux amis de Pascal.

M.-L. T.

PAUL LABUTTE : *Vie du P. Mary, curé de campagne, fondateur du Séminaire des Vocations tardives de Saint-Jean, par Changis (S.-et-M.), 1863-1949*. Avec une préface de Mgr l'Évêque de Meaux et une trentaine de lettres ou fragments de lettres inédites de Paul CLAUDEL. Suivis de l'étude du P. GAILLOT : « Qu'est-ce qu'une vocation tardive? » 1958; 290 pp.; en vente au Séminaire Saint-Jean, par Changis-sur-Marne.

Un petit paysan normand, faible de santé, dénué de moyens intellectuels, pauvre d'argent, se sent appelé au sacerdoce. Ce n'est qu'après son service militaire qu'il peut entrer au Séminaire de Sées. Vocation tardivement réalisée, il sait combien il faut aider les aspirants au sacerdoce qui n'ont pu suivre des classes normales. Cette pensée inspirera toute sa vie. Dans son presbytère de campagne il accueille des jeunes gens qu'il prépare au séminaire; puis, pour abriter ces vocations tardives, il construit un vaste bâtiment interdiocésain. Il lui faut alors se faire quêteur. Jacques d'Arnould, René Bazin, Georges Goyau font connaître son entreprise au grand public; Paul Claudel, qui admire profondément l'humble curé, l'encourage et l'aide. Le P. Mary reste simple, bon enfant, dans le succès comme sous les critiques; prêtre avant tout, il a voulu donner à l'Église de saints prêtres, il s'est voué à cette œuvre avec une foi absolue en la Providence, une volonté tenace. Homme de prière, animé d'une tendre dévotion envers la Vierge et Thérèse de Lisieux, il a souvent obtenu du ciel ce que les moyens humains étaient impuissants à lui procurer.

Sa vie nous est contée avec beaucoup de finesse et une pointe d'enjouement, avec parfois quelques longueurs; l'ensemble vaut d'être lu et fera connaître une originale et bienfaisante figure du clergé français.

M.-L. T.

Louise ANDRÉ-DELASTRE : *Marie de la Providence. La Bienheureuse au cœur de flamme.* Illustrations de Jacques Cassegrain. Coll. « L'Histoire dorée pour nos enfants ». Apostolat de la Presse, Paris, 1958; 144 pp.; 300 fr.

Se confier aveuglément à la Providence, bien qu'elle mène souvent par des chemins imprévus et déconcertants, telle fut l'attitude foncière de la fondatrice des Auxiliatrices du Purgatoire. Les premières années d'Eugénie Smet, ses essais d'apostolat, bien hardis pour une jeune fille de son époque et de son rang social, les débuts d'une société religieuse vouée au soin des pauvres et à la prière pour les défunts, son développement inespéré, tout cela est conté aux jeunes avec fraîcheur et entrain.

M.-L. T.

Athanase SAGE, a.a. : *Un maître spirituel du XIXe siècle. Les étapes de la pensée du P. Emmanuel d'Alzon.* Maison généralice des Assomptionnistes, Rome, 1958; 232 pp.; 1.500 fr.

Désireux de situer les écrits du P. d'Alzon dans leur contexte historique, l'auteur les a minutieusement repris et classés; il a pu ainsi dégager les grandes étapes de la doctrine du fondateur des Assomptionnistes et les lignes maîtresses de sa spiritualité : largeur d'esprit, sens de l'Église, zèle pour l'avènement du royaume de Dieu.

L'ouvrage reste très érudit; sa typographie compacte, ses notes marginales, ses chronologies rebuteront le lecteur moyen mais en font justement un excellent instrument de travail pour tous ceux qui auront à étudier désormais la pensée d'un des maîtres spirituels du XIXe siècle.

M.-L. T.

Louise ANDRÉ-DELASTRE : *Saint François Régis, le bon saint.* Coll. « Nos amis les Saints ». E.I.S.E., Lyon, 1958; 76 pp.; broché : 340 fr., cartonné 450 fr.

Un humble jésuite, chargé d'évangéliser les campagnes déchristianisées du centre de la France, se fait tout à tous, aidant les pauvres dans toutes leurs difficultés, matérielles et spirituelles. Il mourra à la tâche, dans la montagne, une nuit d'hiver, et depuis lors, voilà plus de trois cents ans, les pèlerins montent nombreux à La Louvesc. Cette biographie, fervente, gracieuse, vivante, a été écrite pour les enfants en reconnaissance d'une guérison obtenue par l'intercession de saint François Régis.

M.-L. T.

LITURGIE

Antoine CHAVASSE : *Le Sacramentaire Gélasien.* Sacramentaire presbytéral en usage dans les titres romains au VIIe siècle. « Bibliothèque de théologie », IV. Histoire de la théologie, vol. I. Desclée et Cie, Paris, 1958; 817 pp.; 850 fr.

Expression de la prière de l'Église et de sa contemplation des mystères divins, les livres liturgiques sont l'aliment le plus riche de la vie spirituelle, avec les Livres Saints dont ils sont d'ailleurs, pour une large part, tissés. L'un des plus vénérables parmi ces livres est ce vieux recueil à l'usage du célébrant, un sacramentaire, conservé dans le manuscrit 316 du fonds légué à la Bibliothèque vaticane par la reine Christine de Suède et édité pour la première fois en 1680 par J. M. Tommasi. Se fiant à une expression courante chez les liturgistes carolingiens, cet éditeur et ses successeurs en attribuèrent la compo-

sition au pape saint Gélase, d'où le nom qui lui est resté. La critique plus affinée de Mgr Duchesne a montré dès 1889 que cette attribution ne saurait être retenue. Depuis lors, des hypothèses multiples ont été proposées, dont aucune ne s'est montrée décisive. M. l'abbé A. Chavasse, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Strasbourg, a entrepris l'étude approfondie qui s'imposait, étude qui ne s'appuie pas seulement, comme on l'avait fait jusqu'ici, sur la critique littéraire, mais aussi sur l'histoire des institutions.

Et c'est la vie de la chrétienté romaine au cours de ces VI^e-VII^e siècles, qui virent l'organisation définitive de sa liturgie, qui reprend vie pour nous au fur et à mesure que, sous la conduite d'un guide dont l'érudition est aussi vaste qu'avertie, nous relisons ligne à ligne le vieux texte qui nous transmet le témoignage de cette vie. En une série de dissertations dont l'introduction nous explique la disposition, nous prenons d'abord contact avec les éléments gallicans qui se sont introduits dans la recension parvenue jusqu'à nous et qui intéressent les rites aussi importants que ceux des ordinations, de la consécration des vierges et de celle des églises; de la bénédiction de l'eau lustrale et des funérailles. Puis nous sont présentés les deux types de l'ancienne liturgie romaine : celle à l'usage du pape et celle des titres presbytéraux. L'étude attentive des rites du Triduum sacrum, de la pénitence et du baptême servant d'appui à la thèse clairement posée dans le sous-titre : le « Gélasien » est un sacramentaire presbytéral et non pontifical. Un examen plus poussé du temporal met en évidence la complexité du recueil qui groupe des formulaires appartenant à des couches différentes de la tradition liturgique; de même pour le sanctoral qui rassemble au moins deux séries de formulaires relevant de deux groupes d'Églises romaines, sans parler des saints de l'Italie du sud et de cas particuliers dont les quatre fêtes orientales de la Vierge, introduites dans la liturgie romaine au cours du VII^e siècle. L'utilisation du livre presbytéral par des communautés monastiques et des diaconies est encore venue en accroître la complexité, mais aussi la richesse. Enfin une étude comparative avec les autres sacramentaires romains et gallicans permet à la fois de mieux mettre en valeur l'importance du vénérable « Gélasien » et de retrouver la trace d'une forme plus ancienne de sacramentaire dont aucun témoin n'est parvenu jusqu'à nous.

Nous n'avons pu donner qu'une bien faible idée de la richesse et de l'intérêt de la thèse d'A. Chavasse. La rigueur de l'appareil scientifique en rend la lecture aride, mais c'est un incomparable instrument de travail qui se trouve mis à la disposition de ceux qui veulent mettre en valeur l'inépuisable trésor de la liturgie romaine et en nourrir leur vie spirituelle.

I.-H. Dalmais.

Der Tag des Herrn. Die Heiligung des Sonntags im wandel der Zeit « Studien der Wiener Katolischen Akademie », 3. Herder, Vienne, 1958; 155 pp.

Ce volume rassemble des conférences, données au cours du semestre d'hiver 1955-1956 à l'Académie catholique de Vienne, sur la signification religieuse et morale du dimanche : quelle place tient le jour du Seigneur dans l'histoire de la Révélation et de l'Église, dans la liturgie et dans le droit? L'intention pastorale est nettement indiquée, mais les études de théologie biblique et d'histoire ecclésiastique donnent à l'étude des problèmes d'aujourd'hui une base solide. Ces problèmes eux-mêmes sont envisagés sous les aspects les plus divers : dimanche et vie moderne, la situation juridique du dimanche dans la vie publique et politique, l'autel de Dieu et la joie du jour dominical.

Par la somme d'informations ici rassemblées et dont l'utilisation est grandement facilitée par des *indices* des personnes et des choses, par la précision et la clarté des exposés, ce recueil constitue une contribution de valeur sur un sujet de première importance pour la vie chrétienne.

I.-H. D.

LEONHARD FENDT : *Einführung in die Liturgiewissenschaft.* « Sammlung Töpelmann », II, 5. A. Töpelmann, Berlin, 1958; 288 pp.; DM 24.

On souhaiterait voir entre les mains de tous les professeurs de liturgie, et dans les bibliothèques sacerdotales et universitaires cet excellent précis d'histoire de la liturgie rédigé à l'intention des étudiants en théologie évangéliques d'Allemagne. Si, à partir du XVI^e siècle, la place accordée à la liturgie catholique postérieure au Concile de Trente est exagérément restreinte par rapport à toutes les nouvelles liturgies suscitées par la Réforme, la présentation de ces dernières sera sans doute une heureuse surprise pour les catholiques et leur permettra de s'initier à ce monde qu'ils ignorent trop. Et, pour les quinze siècles qui, en Orient comme en Occident, ont vu se constituer les liturgies traditionnelles, on trouvera une somme considérable d'informations généralement au courant des travaux récents. Les textes les plus significatifs ont été largement cités et traduits : les renseignements épars dans les écrits de Pères ont été soigneusement recueillis. Tout cela reste un peu matériel, on voit mal se dessiner les courants qui ont animé l'histoire de la liturgie et l'ont marquée selon les lieux et les époques. Bien peu de chose aussi sur la signification de ces rites et sur leurs résonances spirituelles. Ce n'était pas l'objet de l'auteur que de nous donner un traité complet de science liturgique, en dépit de ce que le titre pourrait laisser entendre. Accueillons plutôt avec gratitude ce qui nous est offert. L'austère labeur consigné dans ces pages contribuera utilement au progrès des études liturgiques et sans doute, par elles, à une meilleure intelligence du mystère de l'Église.

I.-H. DALMAIS.

P. F. LEFÈVRE : *La liturgie de Prémontré.* Histoire, formulaire, chant et cérémonial. « Bibliotheca Analectorum Praemonstratensium », 1. E. Warny, Louvain, 1957; 179 pp.

Le titre est explicite à souhait. Il dit quelle somme de renseignements soigneusement rassemblés et sobrement documentés on peut espérer recueillir sur l'un des rites qui ont le plus fidèlement conservé les usages des Églises de France au XII^e siècle. Les premières pages, bien émouvantes, nous apprennent que les ambitions premières de saint Norbert et de ses compagnons avaient été plus grandes. Comme Cîteaux avait tenté de le faire pour la liturgie monastique, ils auraient souhaité reconstituer dans sa sobriété antique la liturgie canoniale telle qu'ils estimaient la trouver décrite dans l'*Ordo Monasterii,* complément indispensable de la Règle augustinienne. Mais la liturgie de l'Église est chose vivante et on ne peut récuser l'apport des siècles. Prémontré devait se trouver par la suite entraîné à bien d'autres compromissions et, comme toutes les autres, sa liturgie éprouve à l'heure présente le besoin de découvrir dans sa tradition la plus authentique des lignes directrices de la rénovation à laquelle l'Église encourage, à l'exemple de celle de Rome, toutes les liturgies particulières. Les Frères Prêcheurs ont beaucoup appris de Prémontré pour constituer jadis leur propre liturgie, plus que quiconque, ils seront reconnaissants au P. Lefèvre de son étude si riche et si précise. De son côté, Prémontré, qui a glané dans le riche héritage amassé

par Cîteaux et par les Églises françaises, a marqué de son empreinte bien des usages reçus dans l'Europe septentrionale et centrale. C'est dire que, bien au-delà des frontières de la famille religieuse directement intéressée par cette histoire et cette description, ce livre s'adresse à quiconque s'interroge sur ce que l'Église exprime de son mystère au travers de ses liturgies.

I.-H. Dalmais.

G. G. MEERSSEMAN, o. p. : *L'hymne acathiste* en l'honneur de la Mère de Dieu. Texte grec, traduction et introduction. Éd. Universitaires, Fribourg (Suisse), 1958; 80 pp.; 4 fr. s.

L'hymne acathiste est au centre de la dévotion mariale dans l'Église de tradition byzantine. Composée au VI^e^ siècle, peut-être même au V^e^ pour occuper une place de choix dans l'office de l'Annonciation, devenue bientôt l'hymne de la protection victorieuse de Marie sur la Ville Impériale lors des divers sièges qu'elle subit au VII^e^ siècle, cette splendide évocation du mystère de l'Incarnation est chantée avec une solennité particulière, depuis le patriarche Photius au moins, le cinquième samedi de Carême. L'usage s'en est étendu aux autres samedis de Carême, et même à tous les samedis de l'année. On pourrait la comparer au petit Office de la Vierge ou même au Rosaire en Occident. Par respect cette hymne se récite debout, d'où le nom d'acathiste. C'est en effet une longue salutation poétique, en vingt-quatre strophes et douze acclamations, adressée à la Mère de Dieu. Le P. Meersseman qui a consacré par ailleurs une savante étude à l'influence de l'Acathiste sur la piété mariale en Occident, a eu l'heureuse idée d'en tenter une traduction qui respecte le rythme original et surtout les intentions du poète-théologien inconnu qui la composa. Accompagnée du texte grec, présentée en une élégante plaquette, cette traduction permettra de prendre facilement contact avec ce joyau de la piété mariale byzantine.

I.-H. D.

Dom Maria-Bernard de SOOS : *Le mystère liturgique d'après saint Léon le Grand* (Liturgiewissenschaftliche Quellen und Forschungen, 34). Aschendorff, Munster, 1958; 152 pp.; 12.50 DM.

Saint Léon le Grand est, pour l'Occident, le Docteur par excellence du mystère liturgique. Certaines de ses formules, reprises ou adaptées dans les sacramentaires, sont d'une densité inégalée. Depuis que Dom Casel a remis en honneur une théologie des mystères, il a été fait appel bien des fois à l'autorité du grand pape. Il importait d'en rechercher l'exacte signification. Dom de Soos s'y est appliqué dans une thèse de doctorat en théologie conduite selon toutes les exigences de la méthode philologique. Il ordonne son enquête autour de quatre thèmes dont l'expression est demandée à des termes familiers à saint Léon : *Hodie* dont l'étude permet de poser la thèse qui sera éprouvée à l'occasion des mots *praesens, renoval, sacramentum* et *exemplum*. Chacun de ces chapitres est à son tour subdivisé selon des formules plus spéciales extraites des sermons ou des lettres de saint Léon. Au terme de cette enquête, l'auteur estime avoir vérifié la thèse exposée dès le début : « Les fêtes liturgiques sont conçues par saint Léon comme ayant cette propriété de faire abstraction, d'annihiler, pour ainsi dire, le temps qui s'est écoulé depuis la vie terrestre du Sauveur; elles rappellent le passé, mais elles le renouvellent aussi, lui permettant d'agir sur le présent » (p. 26). La lecture solennelle de l'Évangile au cours de la célébration joue un rôle particulièrement important. En même temps qu'un *sacramentum* qui s'accomplit dans la célébration eucharistique, elle

est un *exemplum* qui appelle les fidèles à conformer leur vie à leur vocation de disciples du Christ.

En cours de route, l'auteur est amené par l'étude des textes à aborder brièvement bien des questions qui intéressent au plus haut point la théologie de la liturgie; signalons au moins les pages riches et denses consacrées à la *célébration*. Un répertoire des expressions les plus caractéristiques, classées par mots-clés, achève de faire de ce volume un précieux instrument de travail en même temps qu'une contribution de valeur à l'élaboration en cours d'une théologie de la liturgie. Regrettons seulement que Dom de Soos n'ait pas poussé plus loin ses investigations sur les sources de la doctrine de saint Léon. Les quelques pages qu'il y consacre s'en tiennent à un inventaire assez hors de propos des textes patristiques attestés par les florilèges constitués à l'occasion du Concile de Chalcédoine. On ne peut que souhaiter le voir élargir son enquête sur la théologie liturgique des Pères ainsi recensés, en particulier saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, et peut-être saint Cyrille d'Alexandrie.

I.-H. Dalmais.

PATRISTIQUE

Charles CHAZOTTES : *Grégoire le Grand*. Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 110 pp.; 390 fr.

Pierre RICHÉ : *Césaire d'Arles*. Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 110 pp.; 390 fr.

Saint BENOIT : Textes choisis, traduits et présentés par Dom Antoine Dumas, 184 pp. — Saint Augustin : *Sermons sur saint Jean*. Textes choisis, préfacés et présentés par P. Pontet, 184 pp. — Saint Jean Chrysostome : *Dialogue sur le Sacerdoce*. Version nouvelle établie et présentée par B. H. Vandenberghe, 190 pp. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958..

Augustinus in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten, dargestellt von Henri Marrou; Rowohlt monographien, herausgegeben von Kurt Kusenberg, Rowohlt, Hambourg, 1918; 176 pp.; DM. 2.20.

A. HAMANN : *La Philosophie passe au Christ. L'œuvre de Justin, Apologies I et I, Dialogue avec Tryphon*. Coll. « Ichtus ». Éd. de Paris, 1958; 360 pp.

HERMAS : *Le Pasteur*. Introduction, texte critique, traduction et notes par Robert Joly. Coll. « Sources chrétiennes », 53. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 406 pp.

Trois Antiques Rituels du Bapême, présentés par A. Sàlles. Coll. « Sources chrétiennes », 59. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 66 pp.

Defensoris Locogiacensis Monachi, Liber Scintillarum, quem recensuit D. Henricus M. Rochais, O.S.B. Corpus Christianorum, series latina, CXVII, 1, Turnholt, 1957.

Le nombre des publications patristiques que nous avons à signaler prouve à lui seul les progrès continus du retour aux « Sources ». Comme nous avons déjà eu souvent l'occasion de présenter les collections où paraissent ces textes, nous nous bornerons à caractériser brièvement chacune de ces publications.

La collection « Église d'hier et d'aujourd'hui » nous présente un *Césaire d'Arles*, dû à Pierre Riché, et un *Grégoire le Grand*, dû à Ch. Chazottes. Tous deux ont vécu au temps des barbares, ce qui les amena

à assumer des tâches qui, normalement, incombent aux pouvoirs civils. Tous deux sont également davantage des moralistes que des théologiens. Le texte de M. Chazottes est particulièrement vivant et animé. Mais un Dom Leclercq aurait présenté avec plus de chaleur et de sympathie l'idéal contemplatif et mystique de Grégoire le Grand.

Dans la collection « Les écrits des saints », signalons un *Saint Benoît,* dû à Dom Dumas. Nous y trouvons la Règle des moines, « ce chef-d'œuvre de la sagesse romaine et chrétienne », comme le disait Pie XII, et la vie de saint Benoît par Grégoire le Grand, genre littéraire bien déroutant pour nos esprits modernes. Le P. Pontet nous présente des passages choisis des sermons de saint Augustin sur saint Jean. Son nom suffit à nous persuader d'avance que ce choix ne pouvait être que judicieux. Enfin le P. Vandenberghe nous donne la traduction du *Dialogue sur le Sacerdoce,* de saint Jean Chrysostome. Tout prêtre et séminariste se doit de lire ce premier ouvrage de spiritualité sacerdotale. Sans doute toute une partie est démodée, dépassée, mais ce que saint Jean nous dit sur la grandeur du sacerdoce, sur les difficultés du ministère sacerdotal, les qualités requises du prêtre demeure et demeurera toujours vrai et actuel.

Nous avons ici même présenté le *Saint Augustin* d'Henri Marrou dans la collection « Maîtres Spirituels », un vrai petit chef-d'œuvre. Les Éditions Rowohlt ont entrepris de traduire en allemand une partie des ouvrages publiés dans cette collection, initiative dont nous nous réjouissons. Quelques changements de présentation ont été entrepris. Signalons une nouvelle bibliographie qui tient compte davantage des publications de langue allemande, une table chronologique des événements historiques et une autre table chronologique de la vie d'Augustin. Enfin, selon l'usage de la collection, le volume contient une liste de quelques témoignages de grands Allemands sur Augustin, de Luther à Jaspers. Le prix est extrêmement modique.

Nous avons déjà remercié le P. Hamman de son heureuse initiative de traductions parues naguère dans la collection Hemmer et Lejay et depuis longtemps introuvables, en les présentant de façon moderne, avec de belles illustrations. Le troisième volume de la collection contient l'œuvre de Justin martyr. L'introduction est brève, mais suffisante. Il nous semble toutefois peu heureux (p. 11) de caractériser le millénarisme comme une doctrine gnostique. C'est bien plutôt l'expression judéo-chrétienne du dogme de la Parousie, que certains Pères, tels Irénée et Tertullien, maintiendront contre les gnostiques. L'illustration faisant face à la page 241 présentée comme une Nativité nous semble plutôt représenter la mort de la Vierge.

Un volume précédent de cette collection nous avait donné la traduction du *Pasteur d'Hermas.* Mais il faudra désormais se référer à l'édition que nous en donne R. Joly dans la collection « Sources chrétiennes ». L'on sait que les découvertes de nombreux papyri ont permis d'améliorer sensiblement le texte de cet ouvrage. Les travaux modernes ont aussi partiellement renouvelé l'interprétation de ce traité. Le dernier mot n'est pas encore dit. Mais l'introduction de R. Joly mérite d'être lue et fait souhaiter que l'auteur nous fasse part un jour du fruit de ses recherches dans un ouvrage d'ensemble.

La traduction éthiopienne de la *Tradition Apostolique* contient un certain nombre de prières qui ne se trouvent dans aucune autre version. A. Salles nous en donne non seulement une traduction avec apparat, mais ses analyses poussées lui ont fait croire qu'elles appartenaient à trois anciens rituels du baptême, que le compilateur a combinés maladroitement. A. Salles nous restitue autant qu'il se peut ces trois rituels. Il nous promet un ouvrage plus approfondi

où il les commentera d'un point de vue théologique et historique.

Dom Rochais, enfin, nous donne dans le Corpus Christianorum le texte critique du *Liber Scintillarum*, des environs de 700, dû à un moine de Ligugé, Defensor, sous l'abbatiat d'Ursinus. Cet ouvrage de spiritualité, l'un des rares de ces temps troublés, consiste en un choix de citations bibliques et patristiques groupées autour de quatre-vingt sujets : charité, patience, virginité, etc. L'édition est très soignée et suivie d'*indices* très complets.

Rendant compte de la traduction allemande du traité de saint Augustin sur l'utilité du jeûne nous avions ajouté que le volume II de la Bibliothèque Augustinienne n'en avait donné qu'une traduction française partielle. Mais l'on nous a signalé que la seconde édition de ce volume, parue en 1948, donne le traité au complet.

F. Refoulé.

P. Dr Jean MESOT, s.m.b. : *Die Heidenbekehrung bei Ambrosius von Mailand.* Neue Zeitschrift für Missionwissenschaft, Supplementa III Schöneck, Beckenried (Suisse), 1958; 153 pp.; 16,80 fr. s.

Nous ne possédons que de trop rares études sur le problème missionnaire central de la conversion. G. Bardy avait donné naguère une brillante et passionnante synthèse de nos connaissances actuelles touchant les quatre premiers siècles qui virent le christianisme, interdit et persécuté, devenir finalement religion de l'empire romain et attirer à lui la masse des citoyens. Mais le champ reste encore vaste pour des monographies précises. La vie et l'œuvre d'Ambroise de Milan étaient un sujet de choix. Haut fonctionnaire d'un empire en voie de christianisation rapide il fut en contact avec les barbares, nombreux dans la ville rhénane de Trèves, où il passa son enfance; évêque, conseiller d'empereurs, il eut à se préoccuper au premier chef des problèmes de conversion. L'auteur a consacré sa dissertation à étudier les principaux d'entre eux : prédication aux païens et aux juifs, catéchuménat, préparation au baptême, initiation aux mystères, pastorale des néophytes. On voit que la pastorale et la liturgie sont intéressées par ce travail autant que la mission proprement dite. L'abondance des citations, la clarté de l'exposé font de cette étude un utile instrument de travail.

I.-H. D.

I. ORTIZ DE URBINA : *Patrologia Syriaca.* Pontificum Institutum Orientalium Studiorum, Rome, 1958; 252 pp.; 3500 lires.

L'importance de la tradition syriaque dans l'histoire doctrinale et spirituelle du christianisme est de plus en plus reconnue. Il faut bien pourtant constater qu'elle reste affaire de trop rares spécialistes. Le manuel de patrologie syriaque du P. Ortiz de Urbina aidera grandement à prendre connaissance des richesses de cette tradition. Moins débordant d'érudition que le manuel classique de A. Baumstark, auquel il faudra toujours se reporter pour une recherche approfondie, s'arrêtant en principe au milieu du VIII[e] siècle, tout en consacrant un chapitre d'information à la littérature postérieure, ce manuel concis et clair a en outre l'avantage d'être parfaitement informé des publications récentes. C'est un instrument de travail indispensable à quiconque désire ne pas laisser hors de son champ de vision tout un aspect du trésor commun de l'Église, d'autant plus important qu'il représente pour une bonne part la rencontre entre un christianisme de culture sémitique et un christianisme de culture grecque.

I.-H. D.

LA VIE RELIGIEUSE

Le message des moines à notre temps. Mélanges offerts à Dom Alexis, Abbé de Boquen. A. Fayard, Paris, 1958; 387 pp.

Voici un livre dont le titre devra s'ajouter à la bibliographie déjà bien longue sur la vie monastique. Certes — comme l'indique le sous-titre —, il ne s'agit ici que d'un livre de « Mélanges ». Le lecteur ne doit donc pas s'attendre à un exposé systématique et exhaustif du thème annoncé par le titre : *Le message des moines à notre temps,* mais plutôt à une succession de clichés, pris dans des perspectives parfois fort diverses, sur le monachisme. Ce caractère impose à l'ouvrage de sévères limites; il en fait aussi le charme et lui assure toujours un certain intérêt. La liste des collaborateurs, qui compte de nombreux noms illustres, garantit la valeur de l'ensemble.

C'est à Dom Alexis Presse, Abbé de Boquen, à l'occasion de son Jubilé sacerdotal, qu'est offert ce volume. On ne pouvait lui offrir un plus bel hommage. Le livre s'ouvre par un prologue — un peu long peut-être — sur l'œuvre monastique du jubilaire. Il nous révèle un Boquen — il faut l'avouer, inconnu jusque-là — en pleine vie, pleine évolution, pleine attente aussi; dans cette attitude de disponibilité que Daniel-Rops, dans l'article d'ouverture : « Dom Alexis et le message de Boquen », nous apprend être celle de Dom Presse. Remercions le crayon alerte de Jean Gautier d'avoir croqué pour nous la vie du moutier et de nous permettre d'effectuer en le lisant une véritable visite de l'abbaye de Boquen.

Le corps du volume est constitué par une longue série d'articles groupés sous trois rubriques : *Qu'est-ce qu'un moine? La vie monastique, Les moines et notre temps.* Du point de vue patristique, nous signalerons l'étude fouillée de Dom Winandy : « L'idée de fuite du monde »; les « variations » de Dom Jean Leclercq sur un thème favori de la littérature monastique : le *Paradisus Claustralis*; enfin les pages toutes tissées d'apophtegmes orientaux du R. P. Hausherr, S.J. : « Le moine et l'amitié ». Plusieurs des questions discutées aujourd'hui sont abordées de front : non pas tant pour résoudre ou renouveler ces problèmes que pour faire le point, réaliser la synthèse d'éléments acquis, ou encore poser de nouvelles interrogations. Même si l'on ne partage pas toutes ses vues, l'on admirera la sérénité et l'équilibre avec lesquels Dom Dupriez, Abbé d'Hautecombe, traite de « la pauvreté monastique »; question délicate entre toutes! Les pages de A.-M. Henry, O.P., sur « Le sens du sacerdoce monastique », profitent avec bonheur de l'abondante littérature que suscite de nos jours cette question, et réunit dans une synthèse réussie des éléments jusqu'alors trop éparpillés. Mais plus qu'un point final à une longue discussion, son article n'est-il pas l'introduction et comme l'invitation à une étude plus approfondie? L'article du P. Besret, S.O.Cist., sur la liturgie monastique, se situe dans la même ligne et puise aux mêmes sources. L'on reprochera sans doute à cette plume, que l'on devine jeune, des constructions théoriques qui semblent s'évader parfois de la réalité. Du moins lui reconnaîtra-t-on le mérite d'attirer l'attention sur un problème resté trop longtemps dans l'ombre : celui de la distinction entre liturgie pastorale et liturgie monastique. Il faudrait encore signaler les articles du P. Voillaume, d'un chartreux, tous deux sur « La vocation du désert »; ceux de Gustave Thibon et du

R. P. Paissac, O.P., sur la permanence de l'idéal monastique. Et surtout, particulièrement digne de retenir l'attention, parce que traitant d'un sujet éminemment actuel, celui du P. Deguise, S.O.Cist. : « Aux missions : l'heure des moines ».

Nous ne pouvons donner ici une critique de détail : il serait pourtant aisé de relever en particulier certaines contradictions à quelques pages de distance : juste rançon d'un éventail aussi ouvert de collaborations ! Mais tel qu'il se présente, sans pouvoir prétendre à être une « Somme monastique », cet ouvrage sera un instrument fort utile, voire indispensable, pour tous ceux qu'intéressent ou préoccupent les questions monastiques.

Un dernier mot. Pourquoi le livre ne s'ouvre-t-il pas par un portrait de Dom Alexis en moine ? Faut-il accorder valeur de signe au fait qu'on nous le représente en pèlerin ?

Louis J. Lekai, S.O.Cist.

Dom Régis DEMOUSTIER : *La Règle de saint Benoît au XX^e siècle*. Abbaye Sainte-Marie, 5, rue de la Source, Paris-16^e, 1954 et 1958; 240 et 184 pp.; 650 et 750 fr.

Depuis vingt ans, les philologues s'acharnent à arracher à la Règle de saint Benoît, sur ses sources et l'histoire de son texte, des secrets que le vénérable document résiste à leur donner. Mais ce petit livre, entretemps, est toujours de nature à conduire au Seigneur des chrétiens nombreux et divers. Comme les grands textes, les « classiques » de toute espèce, il est inépuisable; et voici un nouvel effort qui le met à la portée d'un vaste public de clercs et de laïcs. Les deux volumes élégants dont cet ouvrage est fait ont été conçus pour les oblats de saint Benoît, vivant dans le monde et désireux d'alimenter leur vie intérieure dans la tradition bénédictine; ces causeries familières, d'abord adressées aux oblats, ont ici été rédigées sous forme de très simples gloses, pleines de bon sens, d'expérience et de sève traditionnelle. Elles sont moins orientées vers l'érudition que vers la conduite pratique. Mais quelques citations heureuses de l'Écriture Sainte, des Pères et des commentateurs — de ceux du moyen âge à Dom Delatte et Dom Butler —, quelques données historiques rappelées succinctement et opportunément, agrémentent ces conseils de vie spirituelle et permettent de suggérer des « résolutions » adaptées à l'homme de nos jours. A bien des chrétiens engagés dans une existence qui ne cesse de se compliquer et de faire surgir des « problèmes », ce livre écrit en souriant, sur un ton de confiance et de sérénité, pourra montrer qu'on peut aller à Dieu avec simplicité. Gageons même que des moines et des moniales pourront y trouver leur profit.

J. Leclercq.

Jules LEROY : *Moines et monastères du Proche-Orient*. Horizons de France, Paris, 1958; 280 pp. avec 64 planches et 1 carte.

L'Égypte, la Palestine, la Syrie antiochienne et la Haute-Mésopotamie sont les régions où, presque simultanément et sous des formes très variées, le monachisme chrétien prit, au cours du IV^e siècle, l'extraordinaire développement et les structures exemplaires qui en firent l'une des institutions principales de l'Église. Depuis treize siècles, l'Islam a gagné la majeure partie de la population de ces pays; les gorges du Liban-Nord sont devenues un refuge pour les moines syriens. Mais à son tour l'Islam, qui, dès l'origine, doit sans doute beaucoup aux traditions monastiques, voyait se développer, plus ou moins en marge de l'orthodoxie rigoureuse, des groupes spirituels qui reprenaient ou retrouvaient bien des exercices traditionnels des moines chrétiens. Est-il possible, aujour-

d'hui encore, de faire le voyage monastique qu'accomplirent jadis Jérôme, Evagre, Cassien et tant d'autres? Matériellement, oui; de nombreux monastères sont encore debout et abritent toujours une communauté plus ou moins réduite. Chargé par le C.N.R.S. de recherches sur les manuscrits syriaques à peinture, M. l'abbé Leroy a eu la possibilité de visiter, au cours de deux années de pérégrinations, la plupart des monastères encore existants, de la Haute-Égypte aux montagnes du Kurdistan. Ce volume, richement illustré, nous décrit ces sites, dont beaucoup furent célèbres et qui sont tous chargés d'histoire. Il a visité également l'une des rares dervicheries encore existantes en Orient, la tekkiéh des Bektachis du Caire, ainsi que le sanctuaire des mystérieux Yézidis de la région de Mossoul; mais il s'est surtout attardé dans les monastères coptes d'Égypte, au Sinaï, dans les monastères grecs de Palestine et maronites du Liban, près des ruines grandioses de Saint-Syméon-Stylite et dans les couvents accrochés aux pentes du Kurdistan. D'une plume alerte, il en évoque l'histoire, il décrit les lieux, dessine avec discrétion quelques traits de la vie monastique, note au passage les richesses encore enfouies dans les bibliothèques.

Pour beaucoup, sans doute, un tel livre sera une découverte; le guide est compétent en même temps que d'agréable compagnie. C'est seulement aux dernières pages qu'il se permet, avec beaucoup de délicatesse, de marquer la souffrance qu'éprouve un chrétien à voir tant de lieux sanctifiés par des générations de moines, presque totalement abandonnés. En faisant connaître ces sites et leur histoire, l'abbé Leroy nous permet de mieux apprécier l'importance de ces domaines trop négligés du commun patrimoine chrétien.

J.-H. DALMAIS.

ROLAND POTTER, O.P. : *A Dominican Way*. Blackfriars Publications, Londres, 1958; 120 pp.

Comment joindre dans le siècle l'idéal de vérité et l'idéal apostolique qui imprègnent tous les fils de saint Dominique? Pour y répondre, on trouvera dans ce livret une initiation au Tiers-Ordre dominicain tel qu'il se propose aux laïcs chrétiens de ce temps. La première partie fournit d'utiles précisions sur la vie dans le Tiers-Ordre et s'achève par l'énoncé de la Règle. La seconde partie consiste en réflexions ou méditations qui feront connaître aux uns les tendances de la spiritualité dans l'Ordre de Saint-Dominique, et qui nourrira les autres dans le sens de leur vocation dominicaine. Par la simple évocation de l'examen de conscience proposé p. 29, on se rendra compte du sérieux avec lequel le propos est engagé, jusque dans le domaine si délicat de la pénitence : « Avons-nous abandonné ou réduit notre consommation de tabac? Avons-nous réduit nos longues stations à la radio ou à la télévision (si nous avons de tels appareils!)? Abandonné la lecture au lit? Nous sommes-nous levés promptement et sommes-nous restés ponctuels à tous nos devoirs et obligations, tout au long du jour? Avons-nous réduit la lecture oiseuse des ouvrages de petite valeur ou des périodiques? Renoncé aux « cups of tea » superflues, prises à n'importe quel moment de la journée? Réduit nos sorties au cinématographe à n'être plus régulières? Abandonné bonbons et chocolats en carême? Et aux autres temps? » Il va de soi que la règle du Tiers-Ordre dominicain ne va pas jusqu'à l'explication matérielle de ces détails d'aménagement de vie, et que le P. Potter lui-même sait puiser l'inspiration spirituelle aux meilleures sources de notre vie pascale.

F. L.

CARLO GASBARRI : *L'Oratorio Filippino (1552-1952)*. Istituto di Studi Romani Editore, Rome, 1957; 100 pp.; 900 lires.

L'Oratoire romain est trop mêlé à la vie romaine civile et religieuse pour que cette brève histoire de son existence, depuis saint Philippe à nos jours, ne soit pas goûtée par tous ceux qui ont quelque connaissance vraie, quelque attachement à l'Oratoire de France ou à Newman. Ils verront ce que voulait le fondateur de cet Institut : l'élévation et la joie chrétienne de l'âme, autant chez les prêtres que chez les confrères laïcs, par une vie fervente qui se traduit dans l'exercice de tout apostolat nécessaire aux besoins de l'Église.

L'Oratoire romain a gardé un aspect laïc que nous ne connaissons plus en France, et c'est peut-être ce qui fait son grand rayonnement à Rome, les réunions étant d'ailleurs dirigées par l'auteur de ce livre, rédacteur de l'*Osservatore Romano*, qui a su leur rendre une grande vitalité culturelle et religieuse. Les amis de l'Oratoire aimeront à lire ce livre bien illustré et très vivant.

P. F.

THOMAS MERTON : *Monastic Peace*. Abbey of Gethsemani, Kentucky, 1958; 60 pp.; $ 1.

Thomas Merton n'est plus à présenter. Il utilise ici son expérience de trappiste pour méditer sur la béatitude des pacifiques. « Jamais les hommes n'ont tant parlé de paix, et jamais il n'y eut si peu de paix dans le monde. » L'heure est donc propice à montrer dans la vie monastique un signe prophétique de paix, d'une paix qui doit être contagieuse : « Le moine importe plus par ce qu'il *est* que par ce qu'il *fait*. » Et qu'est-il question d'être ? « Un fils aimé du Père des cieux. »

F. L.

LES DISQUES RELIGIEUX

1. *Musiques du Carême et de la Semaine Sainte*

Depuis le XIII^e^ siècle nos églises entendent le chant de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la forme que nous connaissons : récit de l'évangéliste, intervention du Christ et des protagonistes du drame, cris de la foule.

Parmi les compositeurs que la Passion a inspirés, HEINRICH SCHUTZ, le mystique, est l'un de ceux qui l'ont traitée avec le plus de sobriété et de fidélité au texte biblique, principalement dans la première qu'il écrivit (1623), LA PASSION SELON SAINT MARC. Elle est bâtie selon le type traditionnel des *Passions-répons*, avec quatre solistes (l'évangéliste, le Christ, Pilate et Judas) et les chœurs pour exprimer les interventions de la *turba*, traités ici d'une façon émouvante et colorée. Le *Studio S.M.* en a confié l'exécution à Jacques Chailley, qui a réalisé une version française condensée, interprétée par le célèbre chœur *L'Alauda*. Au milieu de tant de Passions chantées en latin ou en allemand, c'est une joie de comprendre celle-ci, dont l'audibilité est excellente. Sur l'autre face, *L'Alauda* se fait apprécier dans

un genre tout différent : un concert de pimpantes chansons populaires de J. Ibert, J. Chailley, L. Daunais, etc., donné salle Pleyel (25 cm. S.M. 33-07).

C'est à la même époque que SCHUTZ a écrit son HISTOIRE DE LA RÉSURRECTION : *le Club français du disque* l'a éditée dans sa version originale et intégrale, exécutée par l'ensemble d'instruments anciens et le Kammerchor du *Mozarteum* (30 cm. CFD. 10). Récit continu fait de textes combinés des quatre évangiles. L'évangéliste, soutenu par le quatuor de violes de gambe, mène son récitatif sous la forme d'une psalmodie modale, tandis que les paroles des autres personnages (Jésus, les trois Marie, les anges, Marie-Madeleine, les disciples d'Emmaüs, etc.) sont traitées par alternance vocale de deux à quatre voix à la façon d'un motet. Il est difficile d'imaginer comment une musique pourrait donner au récit évangélique plus de grandeur et de majesté, un caractère plus noblement dramatique. Une analyse détaillée de l'œuvre sous l'angle musical et une traduction intégrale des paroles allemandes permettent d'en goûter toutes les richesses.

Les Italiens du grand siècle, eux aussi, ont écrit des Passions et, si beaucoup ne méritent que l'oubli, LA PASSION SELON SAINT JEAN, d'ALESSANDRO SCARLATTI, est une très grande page de musique religieuse. Composée en latin pour l'office du Vendredi Saint, pour trois récitants et chœurs, elle respecte rigoureusement le texte de saint Jean (18-19, 37), sans addition ni modification (en réaction contre les coutumes qu'avaient introduites les Allemands). Scarlatti refuse également le style Opéra ou Cantate, qui triomphait alors (1680-1685 environ) pour s'en tenir à des récitatifs sobrement expressifs, coupés de brèves et passionnées exclamations du chœur. Cette œuvre admirable n'avait jamais été jouée, semble-t-il, depuis la mort de Scarlatti. Cet enregistrement, fait par Overtone à New-Haven (chœurs de l'église Saint-Thomas), est édité en France par *Lumen* (30 cm. LD. 3-121) et mérite le Grand Prix de l'académie Charles-Cros qu'il a obtenu. La critique l'a salué comme « un grand événement musical dans le domaine liturgique ».

Quant à J.-S. BACH, si sa PASSION SELON SAINT MATTHIEU est d'une incomparable grandeur, sa PASSION SELON SAINT JEAN (composée pour le Vendredi Saint 1723) connaît peut-être plus d'humaine tendresse. L'œuvre est immense et couvre généralement trois microsillons de 30 cm. Grâce à la précieuse collection *Archiv-Produktion* de chez *Polydor*, on peut à moindres frais en écouter quelques « plus belles pages ». C'est d'abord (45 tours 37.081 EPA) l'air *Von den Stricken*, méditation en présence de Jésus conduit devant Anne et Caïphe; et l'air *Ich folge dir gleichfalls* qui introduit l'épisode du reniement de saint Pierre (soprano : Agnès Giebel). C'est ensuite (45 tours 37.082 EPA) les deux célèbres chœurs : *Eilt, ihr angefocht'nen Seelen* (Hâtez-vous, âmes éprouvées) et *Ruht wohl, ihr heiligen Gebeine* (Reposez, ossements saints). Ces œuvres sont interprétées par le Thomasnerchor et le Gewandhausorchester de Leipzig, où Bach les fit entendre pour la première fois.

G.-F. HAENDEL avait aussi dans sa jeunesse écrit une *Passion selon saint Jean*, dans le style dont usera Bach dans la sienne, puis une quantité d'oratorios, dont seize d'inspiration biblique. C'est à l'époque la plus tourmentée de sa vie, en 1741, qu'il composa LE MESSIE, le sommet de son œuvre, en trois semaines. C'est une suite de méditations sur les mystères joyeux, douloureux et glorieux, une épopée de l'année liturgique. La première partie chante l'Incarnation du Verbe, prédite par Isaïe, réalisée dans la Vierge Marie, annoncée par les anges, adorée par les bergers. La deuxième célèbre la Passion, avec

encore de larges emprunts au « Serviteur souffrant » d'Isaïe, et la Résurrection (le fameux *Alleluia*). La troisième est une affirmation de foi et une action de grâces. Magistrale fresque de la Rédemption, tissée de textes bibliques. Haendel avait souhaité mourir le Vendredi Saint, « dans l'espoir de rejoindre son doux Seigneur et Sauveur le jour de sa Résurrection »; son vœu fut exaucé : il mourut le samedi saint 1759, ayant assuré à une œuvre charitable tous les bénéfices qu'apporterait LE MESSIE. Sous la direction de Walter Goehr, les chœurs de la « Handel Society » et l'Orchestre philharmonique néerlandais ont réalisé une version de concert qu'a éditée *la Guilde internationale du disque* (2 disques 30 cm. MMS 2019). Parmi les nombreux arrangements qui en ont été proposés, *la Guilde* a choisi celui de Mozart, sans doute le meilleur.

« Ceux qui sèment dans les larmes moissonnent en chantant » : ce refrain si connu du PSAUME « IN CONVERTENDO » dit bien le sens « pascal » de ce psaume de libération. J.-PH. RAMEAU, qui n'a écrit que peu de musique sacrée, si ce n'est trois psaumes, dont celui-ci est le plus brillant (1751), a composé ici une glorieuse action de grâces pour les « merveilles que fit pour nous le Seigneur ». L'un des derniers grands chœurs français de la musique sacrée au XVIII[e] siècle. Dans sa collection *Fiori musicali*, la maison *Erato* vient d'en donner le premier enregistrement intégral (25 cm. EFM. 42.054). Il a été confié à l'ensemble vocal Philippe Caillard et à l'ensemble instrumental J.-M. Leclair (direction : Louis Fremaux) dont nous avons eu déjà l'occasion de louer le mérite à propos du *Requiem* de Gilles.

2. *Trois méditations sur la Passion*

La première est de PASCAL, la seconde de BOSSUET, la troisième de Charles PÉGUY.

Les deux premières sont gravées sur un même disque (*Studio S.M.* 30 cm. 33-18) et dites par le P. ROGUET. Il ne faut pas hésiter à l'acquérir : il est de ceux que vous remettrez plusieurs fois à l'écoute, dans le silence de votre chambre. On commence par l'entendre en appréciant la diction parfaite, la justesse du ton, l'exacte proportion des silences et de la parole. Et bien vite ce n'est plus le P. Roguet qu'on entend : on est pris tout entier par *le mystère de Jésus,* le mystère de son agonie au Jardin; on se prend la tête dans les mains et on entend comme un message personnel ces appels : « Jésus est en agonie jusqu'à la fin du monde... Je pensais à toi dans mon agonie... Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé... » — puis par cette illumination de la nuit du 23 novembre en face du Dieu vivant : *le Mémorial.* — Quant à BOSSUET, dont on entend le sermon pour le Vendredi Saint 1660 (le premier point seulement), le P. Roguet en a rendu avec une rare vérité la simplicité majestueuse : le thème est le même, c'est encore l'agonie; mais orchestré pour un grand auditoire, sans que jamais « l'éloquence » n'arrache l'auditeur à la méditation du mystère.

Quant à PÉGUY, il est très rare qu'on l'entende lire de cette manière qu'on aimerait; si rare que c'est quasi inouï; et à vrai dire je n'ai entendu que *Pierre Hiégel* dans ce disque (LA PASSION, *Studio S.M.* 30 cm. 33-12) qui sût rendre le pathétique de ces versets brûlants du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc.* Un peu trop continûment tendu, un peu trop régulièrement

saccadé, avec des « montées » un peu trop les mêmes du confidentiel au tragique éclatant; mais c'est égal : on n'a pas fait mieux. C'est une interprétation, personnelle comme toutes les interprétations (de Péguy surtout !), mais elle s'impose par sa force de conviction, sa vérité. Les grandes houles verbales de Péguy clamant le drame du Sauveur méconnu et de sa Mère noyée de douleur, ne pouvaient mieux monter que sous les voûtes d'une abbaye. C'est à Royaumont que P. Hiégel a été enregistré, discrètement soutenu à l'orgue par Jacque-Simonot. Sur l'autre face, il adopte un autre style, plus méditatif et plus intérieur (sans assez d'humour, à mon goût) pour prêter sa voix au Dieu qui parle de *l'Espérance,* la petite fille qui fait mouvoir les mondes, et dire cet autre extrait du *Porche du Mystère de la deuxième Vertu,* où le père pense à ses trois enfants malades. Tous les fervents de Péguy auront ce disque dans leur collection.

H.-Ch. Chéry, o.p.

LIVRES REÇUS

Sainte Angèle de Foligno : *Textes* traduits et présentés par Raymond Christoflour. Visions et révélations. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.; 510 fr.

Bergson (Henri) : *Écrits et paroles.* Textes rassemblés par R. M. Mossé-Bastide. Coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». P.U.F., Paris, 1958; 442 pp.; 800 fr.

Bourgy (Paul, o.p.) : *Les chrétiens face aux techniques.* Coll. « Études sociales ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1958 (à Paris, Office général du livre); 60 pp.; 180 fr.

Canivet (Pierre, s.j.) : *Histoire d'une entreprise apologétique au Ve siècle.* Coll. « Bibliothèque de l'histoire de l'Église ». Éd. Bloud et Gay, Paris, 1958; 384 pp. plus des tables.

Caulibus (Jean de, Pseudo-Bonaventure) : *Méditation sur la vie du Christ.* Traduction française, introduction et note de l'abbé L. Bayart. Éd. Franciscaines, Paris, 1958; 320 pp., 8 hors-texte hélio sous couverture illustrée.

Chenu (M.-D.) : *Saint Thomas d'Aquin et la théologie.* Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1959; 192 pp.; 450 fr.

Combes (Abbé André) : *Le Saint-Esprit dans notre vie spirituelle.* Éd. du Cèdre, Paris, 1958; 80 pp.; 270 fr.

Cousin (Patrice) : *Précis d'histoire monastique.* Coll. « La vie de l'Église ». Éd. Bloud et Gay, Paris, 1958; 594 pp., avec index, appendice et notes bibliographiques, 7 cartes.

Devenir adulte, par le Groupe lyonnais d'Études médicales. Coll. « Convergences ». Éd. Spes, Paris, 1958; 256 pp.; 810 fr.

Dheilly (J.) : *Histoire Sainte.* Illustrations de Line Touchet. Éd. de l'École, Paris, 1958; 318 pp.; 980 fr.

Emmanuel (Mother, c.s.a.) : *Teaching Liturgy in Schools.* « Liturgical Library ». Challoner Publications, Londres, 1958; 102 pp.; 6 s. 6 d.

Les Épîtres de saint Paul aux Galates et aux Romains. Traduites par S. Lyonnet, s.j. 2e éd. revue. « La Sainte Bible » traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 144 pp.; 540 fr.

Folliet (Joseph) : *Le catholicisme mondial aujourd'hui.* Coll. « Rencontres », 54. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 184 pp.; 360 fr.

Gioventu « Passionista ». Passionist Youth, vol. II, Terame, 1958; 320 pp.

Guichou (Pierre) : *Les Psaumes commentés par la Bible,* t. III : Psaumes 101-150. Coll. « L'esprit liturgique », 16. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 240 pp.; 555 fr.

Saint Jean Bosco : *Textes pédagogiques* traduits et présentés par Francis Desramaut. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1959; 192 pp.

Judith, Esther. Traduits par A. Barucq. 2e éd. revue. « La Sainte Bible » traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 140 pp.; 540 fr.

Jung (C. G.) : *Psychologie et religion.* Publié sous la direction du docteur R. Cahen. Éd. Buchet-Chastel, Corrêa, Paris, 1958; 224 pp.

Koch (Charles) : *Le test de l'arbre.* Traduit de l'allemand par Emile Marmy et Henry Niel. Coll. « Animus et anima ». Éd. Vitte, Lyon-Paris, 1958; 444 pp.; 2.250 fr.

Laurentin (René) : *Sens de Lourdes.* Nouvelle édition augmentée. Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 160 pp.; 480 fr.

Lemesle (Gaston, p.s.s.) : *Serais-tu heureux d'être prêtre?* Éd. S.A.I.E., Paris, 1958; 144 pp.; 360 fr.

Lippert (P.) : *Mystères et vie.* Traduit de l'allemand par M. l'abbé Virrion. Coll. « Sources vives ». Éd. Franciscaines, Paris, 1959; 168 pp.; 375 fr.

Malègue (Joseph) : *Pierres noires.* Roman. Éd. Spes, Paris, 1958; 936 pp.; 2.200 fr.

Meseguer (Pedro) : *Le secret des rêves.* Coll. « Animus et anima ». Éd. Vitte, Lyon, 1958; 336 pp.

Michaud (Henri) : *Sur la pierre et l'argile.* Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1958; 128 pp.; 740 fr.

Pepler (Conrad, o.p.) : *The English Religious Heritage.* Blackfriars Publications, Londres, 1958; 444 pp.; 27 s. 6 d.

Prisonnier des âmes. Le saint Curé d'Ars. Textes recueillis par Dom R.-J. Hesbert et Dom E. Bertaud. Éd. Alsatia, Paris, 1959; 256 pp.

Rielvaux (Aelred de) : *Quand Jésus eut douze ans.* Introduction et texte critique de Dom A. Hoste. Traduction de J. Dubois. Coll. « Sources chrétiennes ». Série des textes monastiques d'Occident, n° 1. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 136 pp.; 660 fr.

Rogalski (Aleksander) : *W Kregu Nibelungow.* Wydawnictwo Poznandkie, Poznan, 1958.

Sulivan (Jean) : *Bonheur des rebelles.* Éd. Plon, Paris, 1959; 216 pp.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

HAGIOGRAPHIES — BIOGRAPHIES

J.-F. Six, Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld, p. 322 (M. Coudray). — Charles de Foucaud, p. 323 (A.-M. H.). — Saint Curé d'Ars, Catéchismes, — Sainte Catherine de Ricci, Lettres, — Saint Jean Eudes, Lettres, p. 323 (M.-L. T.). — Benedictus Deus Fatti e parole di S. Maria Maddalena de' Pazzi, p. 324 (M.-L. T.). — G. Le Roy, Pascal, savant et croyant, p. 325 (M.-L. T.). — P. Labutte, Vie du P. Mary, p. 325 (M.-L. T.). — L. André-Delastre, Marie de la Providence, p. 326 (M.-L. T.). — A. Sage, Les étapes de la pensée du P. d'Alzon, p. 326 (M.-L. T.). — L. André-Delastre, Saint François Régis, p. 326 (M.-L. T.).

LITURGIE

A. Chavasse, Le Sacramentaire Gélasien, p. 326 (I.-H. Dalmais). — Der Tag des Herrn, p. 327 (I.-H. D.). — L. Fendt, Einführung in die Liturgiewissenschaft, p. 328 (I.-H. Dalmais). — P. F. Lefèvre, La liturgie de Prémontré, p. 328 (I.-H. Dalmais). — G. G. Meersseman, L'hymne acathiste, p. 329 (I.-H. D.). — M.-B. de Soos, Le mystère liturgique d'après saint Léon le Grand, p. 329 (I.-H. Dalmais).

PATRISTIQUE

Ch. Chazottes, Grégoire le Grand, — P. Riché, Césaire d'Arles, — Saint Benoît, Textes, — Saint Augustin, Sermons sur saint Jean, — Saint Jean Chrysostome, Dialogue sur le Sacerdoce, — Augustinus in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten, — A. Hamann, L'œuvre de Justin, — Hermas, Le Pasteur, — Trois antiques rituels du Baptême, — Defensoris Locogiacensis Monachi, Liber Scintillarum, p. 330 (F. Refoulé). — J. Mesot, Die Heidenbekehrung bei Ambrosius von Mailand, p. 332 (I.-H. D.). — I. Ortiz de Urbina, Patrologia Syriaca, p. 332 (I.-H. D.).

LA VIE RELIGIEUSE

Le message des moines à notre temps, p. 333 (L.-J. Lekaï). — R. Demoustier, La Règle de saint Benoît au XXe siècle, p. 334 (J. Leclercq). — J. Leroy, Moines et monastères du Proche-Orient, p. 334 (I.-H. Dalmais). — R. Potter, A Dominican Way, p. 335 (F. L.). — C. Gasbarri, L'Oratorio Filippino, p. 336 (P. F.). — Th. Merton, Monastic Peace, p 336 (F. L.).

Des livres pour le temps du carême

E. FLICOTEAUX

LE SENS DU CARÊME

« Un tel ouvrage, largement accessible, est à la fois un témoin et un facteur du renouveau liturgique. » (*Informations catholiques internationales.*)

Un volume, 152 pages ..... 300 fr.

E. FLICOTEAUX

LE TRIOMPHE DE PAQUES

« En nous invitant à une lecture attentive des textes de la liturgie pascale cet ouvrage permettra de prendre conscience des enseignements que l'Église nous dispense en cette « solennité des solennités ».
nous dispense en cette « solennité des solennités ». (*L'Action populaire.*)

Un volume, 142 pages ..... 285 fr.

L. BOUYER

LE MYSTÈRE PASCAL

« Voici le type du très bon livre liturgique. Il est tout ensemble, initiation et livre d'oraison. » (*L'Éducateur apôtre.*)

Un volume, 480 pages ..... 960 fr.

A. LŒHR

LES MYSTÈRES DE LA PAQUE

« Pour chaque jour de la semaine, depuis les Rameaux jusqu'à la Vigile de Pâques, les cérémonies du nouvel Ordo sont expliquées et commentées en une langue claire et simple. » (*L'Ami du Clergé.*)

Un volume, 272 pages ..... 810 fr.

F. J. DOELGER

LUMEN CHRISTI

« Cette belle monographie permet d'approfondir le symbolisme religieux de la lumière dans le christianisme. » (*L'Ami du Clergé.*)

Un volume, 120 pages ..... 570 fr.

Une revue : FÊTES ET SAISONS

Trois numéros pour aider les fidèles à préparer Pâques

LE CARÊME PRÉPARE PAQUES

PAQUES

PASSION ET RÉSURRECTION DU CHRIST

Chaque numéro, 28 pages, sous couverture couleurs ..... 60 fr.

FÊTES ET SAISONS

29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e

C.C.P. Paris 6977-01

Le déterminisme psychique qui pèse sur chaque homme est comme le terrain où l'esprit s'enracine et dont il tire sa croissance. C'est dans ce cadre que s'inscrivent les ouvrages de la collection PSYCHOLOGIE destinée à tous ceux qui luttent pour leur liberté intérieure.

JEAN C. FILLOUX

LE PSYCHISME ANIMAL

Comment pensent les animaux ?

104 pages, plus 8 pages d'illustration ..... **600** fr.

La psychologie expérimentale peut-elle nous renseigner sur la manière dont l'animal « vit » son rapport avec le monde ? Telle est la question à laquelle Jean C. Filloux a essayé de répondre dans cet ouvrage consacré au « psychisme » animal.

HUMANISER L'HOPITAL PSYCHIATRIQUE

178 pages ..... **660** fr.

Conférences d'un congrès d'aumôniers d'hôpitaux psychiatriques, au cours duquel les chefs de service les plus d'avant-garde ont mis en commun, avec les aumôniers, leurs expériences et leurs efforts pour « humaniser » les hôpitaux psychiatriques.

Dans la même série :

Qu'est-ce que vouloir ? Un volume de 148 p..... **630** fr.

Cet ensemble de conférences résultant d'un débat entre psychiatres, psychanalystes, philosophes et théologiens, amorce une réflexion féconde sur le problème de la volonté.

G. Zilboorg : **Sigmund Freud et l'activité mentale de l'homme.** Un volume de 148 p..... **570** fr.

P. J. R. Dempsey : **Freud, psychanalyse et catholicisme.** Un volume de 144 p..... **720** fr.

« Ces deux volumes, dus à des plumes catholiques, se recommandent par leur sérieux et la complémentarité de leurs points de vue. »

(L. Beirnaert, *Les Études*, janvier 1959.)

Dans la collection (hors commerce) :

Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui

Directoire des supérieures (2e éd.), 340 pp..... **620** fr.

Le rôle du prêtre dans l'éveil des vocations, 228 pp..... **600** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C.*

Hollande :

Librairie Goebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*
Meulenhoff et Cie
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et Co
Piazza Grazioli no 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et Cie
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniaco Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1959. — Impr., no 1968.

BLOUD ET GAY

DANS LA COLLECTION « LA VIE DE L'ÉGLISE »
DIRIGÉE PAR E. JARRY

PATRICE COUSIN, O .S. B.

PRÉCIS D'HISTOIRE MONASTIQUE

Le premier service que rendra ce livre, ce sera d'apprendre exactement au public ce qu'est un moine. Comment le définit-on parmi ces nombreuses familles religieuses catholiques qui toutes se sont donné pour idéal de vivre collectivement l'idéal évangélique ? Comment distingue-t-on, par exemple, les bénédictins, qui sont des moines, des capucins, des dominicains, des jésuites, qui ne le sont pas ?

En quoi consiste précisément l'idéal propre des moines ? Comment cet idéal s'est-il incarné dans la longue histoire du monachisme, depuis les premiers monastères égyptiens jusqu'aux Trappes d'Extrême-Orient ?

Entre le monument élevé par Dom Schmitz et les plaquettes de vulgarisation ou d'édification, il y avait place pour ce *Précis*. Et ce *Précis* était nécessaire.

Un vol. in-8° carré de 600 pp., 6 cartes. **3.800** fr. + T.L.

AUX ÉDITIONS DU CHALET

36, RUE DE TRION, LYON

Vient de paraître :

L'ALBUM ILLUSTRÉ OFFICIEL DU CENTENAIRE

" LE CURÉ D'ARS "

Présentation artistique
Biographie par l'image
Documents inédits

Album de 220 pages dont 96 d'héliogravures. Hors-textes en quadrichromie. Format 19 × 24. Texte de S. Exc. Mgr FOURREY. Légendes du R. P. SERVEL. Maquette de René PERRIN. Préface de S. Em. le cardinal GERLIER.

Édition reliée : **2.900** fr. — Édition brochée : **2.100** fr.

FAITES DES CARTES POSTALES

(en photo véritable)

Eglises, couvents, colonies de vacances, Institutions, etc...

Renseignements, tarif et références par retour du courrier.

L'envoi d'un agrandissement 13 × 18 suffit pour le tirage.

ÉDITIONS E. GAUD

B. P. 15, Rueil-Malmaison (Seine-et-Oise)

Éditions " ALSATIA "

17, rue Cassette, Paris — 10, rue Bartholdi, Colmar

Pour vos cadeaux de Pâques avez-vous pensé à

SAGESSE ET CULTURE

Collection dirigée par Jacques MARITAIN

« *Il serait bien téméraire d'inscrire sur sa bannière le mot de sagesse si ce n'était en signe d'hommage à une suprême vertu qu'on désire et qu'on aime, mais ne prétend point posséder...*

« *Les ouvrages publiés dans cette collection voudraient être des contributions si humbles soient-elles, au service de l'idée plénière de sagesse, qui seule peut diriger notre culture vers cette grâce de l'intégrité par où les découvertes de la science, les créations de l'art, les richesses de l'irrationnel elles-mêmes seraient éclairées par la connaissance et l'amour du Dieu vivant, et ordonnées au bien total de la vie humaine.* »

JACQUES MARITAIN.

Seize titres parus.

Parmi les dernières Nouveautés :

LE PAIN VIVANT, par Thomas MERTON.... **650** fr. + T.L.

« *Admirable étude d'une profondeur rarement atteinte sur l'Eucharistie.* »

Jean HUGUET.

« *Solide, actuel, dynamique, répondant bien aux désirs des âmes.* »

R. P. A. DE PARVILLEZ, s.j.

LE PÈRE VAYSSIÈRE, par M. DALLONI.. **1.200** fr. + T.L.

« *Puisse ce beau livre apporter à beaucoup la joie grave de cette direction austère, mais entraînante qui, dans le dépouillement serein de tout l'humain, donnait Dieu.* »

J.-H. NICOLAS, o.p.

THÈMES ET TEXTES MYSTIQUES, Louis Gardet. Indes... Islam... Christianisme... les assoiffés de Dieu. **1.350** fr. + T.L.

« *Un livre qui redonne confiance en l'homme.* »

« Ecclesia. »

En préparation, une passionnante biographie du R. P. LAFARGE, le dynamique Père Jésuite U.S.A.

Pour la clôture du Centenaire

Ouvrages de RENÉ LAURENTIN

PROCÈS DE LOURDES

Tome V des **DOCUMENTS AUTHENTIQUES**

Un vol. 16×25 cm., 400 pp., 55 ill. dans le texte et 16 pl. hors texte ..... **1.710** fr.

Les enquêtes épiscopale et médicale sur les Apparitions, la source, les miracles. Notes des médecins de 1858 : Professeurs BARIÉTY, MAURIAC, THIBAUT, sur le rapport de leur collègue de 1860 : VERGEZ.

De tous les tomes de *DOCUMENTS*, le plus neuf (2/3 d'inédit), le plus riche, le plus passionnant.

I. **Les seize premières Apparitions : 1.350** fr. — II. **De Pâques au 14 juin 1858 : 1.650** fr. — III. **Autour de la Grotte interdite** : *Fausses visions, faux miracles, la dernière Apparition* : **1.500** fr. — IV. **Le dénouement : 1.500** fr.

Ouvrages inscrits sur la sélection 1958 de cinquante livres catholiques.

Des exemplaires numérotés sur papier de luxe ont été tirés de chaque tome : supplément 800 fr. par tome.

★

LISEZ, OFFREZ le récit le plus simple et le plus émouvant, celui que LE SEUL TÉMOIN OCULAIRE a écrit de sa main :

l'essentiel sur Lourdes, en peu de mots

BERNADETTE RACONTE LES APPARITIONS

TEXTES AUTHENTIQUES reconstitués d'après les archives de Nevers et illustrés de 28 photos hélio.

Album 14×19, tiré en héliogravure, 32 pages (*conditions par nombre*) ..... **285** fr.

Édition de luxe ..... **450** fr.

Mgr LOUIS SOUBIGOU

LA CROIX AU CŒUR DE NOTRE VIE

Méditations sur les stations du Chemin de la Croix

1 exemplaire : **100** fr. — 5 exemplaires : **375** fr.

Pour renouveler l'exercice du Chemin de la Croix : méditation inspirée par la lecture de la Bible, qui permet d'entrer plus avant dans le mystère de la Passion.

Pages où s'unissent profondément formules traditionnelles et langage du monde d'aujourd'hui.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI^e^)

NOUVEAUTÉS

JE SAIS, JE CROIS

LA CHRÉTIENTÉ, SA GRANDEUR ET SA RUINE

par BERNARD GUILLEMAIN

Un volume : **350** fr.

UN ART SACRÉ POUR NOTRE TEMPS

par MADELEINE OCHSÉ

Un volume : **350** fr.

Bibliothèque ECCLESIA

UN SAINT CHEZ LES HURONS

par FRANCIS LANER TALBOT, S. J.

Un volume : **850** fr.

Textes pour l'Histoire sacrée

LA VIE ET L'AME DE M. VINCENT

Textes choisis par le R. P. CHALUMEAU

Préface de DANIEL-ROPS, de l'Académie française

Un volume : **1.000** fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

VIENT DE PARAITRE

MYRRHA LOT-BORODINE

Un maître de la spiritualité byzantine au XIV^e^ siècle

NICOLAS CABASILAS

Un volume 14 × 22,5 de 198 pages..... **975** fr.

Avant même sa publication, l'on avait écrit de cet ouvrage qu'il « révélerait » à l'Occident contemporain la haute figure de ce laïc théologien de Byzance, Nicolas Cabasilas, dont l'œuvre peut être considérée comme l'une des plus représentatives de la tradition spirituelle de l'Orient. L'auteur de ce livre resta, jusqu'à sa mort en 1957, attachée à l'orthodoxie russe dans laquelle elle était née. Mais ces pages n'en constituent pas moins pour tous les chrétiens un témoignage essentiel de cette tradition théologique gréco-orientale au trésor longtemps caché. Guidés par M. Lot-Borodine, dont la vie tout entière et la mort furent illuminées par l'intense spiritualité des Pères, les lecteurs de ce grand livre pénétreront, à la suite de Nicolas Cabasilas, dans les voies lumineuses d'une théologie sacramentaire inspirée de la plus authentique tradition patristique.

ALFRED DELP

HONNEUR ET LIBERTÉ DU CHRÉTIEN

Un volume 14 × 19 de 208 pages ..... **690** fr.

Comme le fut pendant longtemps celle d'Édith Stein, la figure du P. Alfred Delp, jésuite allemand exécuté par les nazis en 1945 à l'âge de trente-sept ans, est presque totalement inconnue du public français. Ce volume, en présentant des textes choisis et traduits par le P. Rondet, permettra de découvrir une personnalité d'une étonnante grandeur qui a porté sur certains aspects de la vie chrétienne au sein du monde moderne un regard courageusement lucide, et qui a su témoigner, par sa vie et par sa mort, de cette liberté véritable qui est celle du chrétien et que seul procure l'abandon total entre les mains de Dieu.

ÉDITIONS DE L'ORANTE

SITUATION DES SAINTS

Une religieuse comme les autres, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus

par Roger PIC

Saint Jean de la Croix dans son voyage au bout de la nuit

par Pierre GAGEAC

Un intellectuel sans vanité, saint Thomas More

par Georges HOURDIN

Saint Jean Bosco ou la paternité retrouvée

par Jacques CHRISTOPHE

Chaque volume couverture de Claude-Marc PERROT
590 fr.

GABALDA

90, rue Bonaparte, PARIS

VIES EXALTANTES

NOUVELLE COLLECTION POPULAIRE

Paru : **Jean de la Croix,** par Mag Vincelot.

En préparation : **Les Pascal, Laënnec, Lincoln, Pasteur, Catherine de Sienne, Jean Favre,** etc.

Chaque volume de 160 pages..... **350** fr.

LETOUZEY ET ANÉ, Paris

L'ART SACRÉ

La revue critique d'art religieux

publie

A L'IMAGE DE LA VIE

Ce cahier précise les positions et les modalités d'action de *L'Art Sacré.* A la lumière des béatitudes évangéliques nous devons promouvoir les réalisations vivantes et pures qui répondent aux exigences de notre temps.

Dans une seconde partie ce numéro rend compte de quatre expositions mariales qui, cet été, ont révélé la richesse d'un patrimoine régional souvent méconnu.

N° 3-4

Novembre-décembre 1958

Le fascicule : **200** fr.

Abonnement 1958-1959 : Six numéros

France : **1.000** fr. — Ecclésiastiques et religieuses : **900** fr.

Étranger : **1.200** fr.

C.C.P. Paris 1436-36

LES ÉDITIONS DU CERF

ÉDITIONS FRANCISCAINES

A l'approche du Concile œcuménique.

RÉFORMATEURS

Conditions d'une réforme valable dans l'Église

par le R. P. Alexis DECOUT, s. j.

Un aperçu historique sur les réformes nécessaires dans l'Église. Quelles raisons ont fait des réformateurs des « catholiques » ou des « séparés » ?

Un volume de 232 pages : **480** fr.

★

Pour préparer les fêtes de Pâques.

LA PAQUE DE SAINT FRANÇOIS

par Gérald HEGO et I.-E. MOTTE, o.f.m.

La place du mystère pascal dans les orientations spirituelles de saint François d'Assise.

Un volume de 136 pages : **300** fr.

9, rue Marie-Rose, PARIS-14e

C.C.P. 1013-34

Collection " L'ESPRIT LITURGIQUE "

Vient de paraître :

PIERRE GUICHOU

LES PSAUMES COMMENTÉS PAR LA BIBLE

TOME III (Ps. 101-150)

Un volume, 240 pages..... **555** fr.

C'est en moins d'un an que M. Guichou nous donne avec son troisième tome un commentaire complet du psautier, sous un volume maniable. Désormais, grâce à cet ouvrage, fait pour la méditation plus que pour la simple lecture, les psaumes « commentés par la Bible », mais surtout par le Nouveau Testament et l'Évangile, peuvent devenir une nourriture particulièrement substantielle et assimilable de la piété.

Le commentaire s'efforce de retrouver la ligne originelle de chaque psaume, analysant ainsi les divers mouvements spirituels des psalmistes dans leur marche tâtonnante vers Dieu.

On montre ensuite comment le Christ, en ses diverses situations, a trouvé dans les psaumes des guides préparés pour lui par son peuple et par l'Esprit-Saint. Il est entré dans leur orientation spirituelle foncière, mais en chargeant de sa religion pleine et parfaite leurs formules, préadaptées à cette plénitude. Par le fait, les psaumes nous traduisent aussi les divers mouvements de son âme dans sa marche assurée vers son Père.

Enfin, le commentaire invite les chrétiens à se laisser entraîner comme Jésus par ces guides spirituels, qui nous font suivre les chemins parcourus par les saints d'Israël, par le Fils de Dieu surtout. Suivre fidèlement les psaumes, c'est suivre le Christ.

Déjà parus :

Pierre Guichou : **Les Psaumes commentés par la Bible**, tome I, 304 p..... **600** fr.

Pierre Guichou : **Les Psaumes commentés par la Bible**, tome II, 304 p..... **600** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " LEX ORANDI "

Vient de paraître :

N° 28

LITURGIE ET MUSIQUE

Instruction de la Sacrée Congrégation des Rites du 3 septembre 1958

Traduction intégrale, accompagnée de commentaires
par A.-G. MARTIMORT,
directeur du Centre de Pastorale Liturgique
et par François PICARD,
de l'Oratoire
directeur de la revue « Musique et Liturgie »

Un volume de 232 pages ..... **750** fr.

Cette Instruction qui complète, sur le plan pratique, les Encycliques *Mediator Dei* et *Musicae Sacrae,* achève la grande œuvre de pastorale liturgique réalisée par Pie XII. Elle insiste sur la participation active et intelligente des fidèles à la messe chantée et à la messe lue, dont le statut juridique est ici établi pour la première fois. Elle maintient les ouvertures apportées par *Musicae Sacrae* pour l'emploi de la musique moderne, du chant religieux populaire, des instruments de musique. Mais elle rappelle les exigences de qualité artistique, de beauté et de piété requises pour toute célébration digne de ce nom : tout en reconnaissant les besoins pastoraux et en s'y adaptant, elle défend les droits de la tradition.

Les commentaires, abondants et précis qui, dans ce volume, suivent l'Instruction pas à pas, ont cherché à mettre en valeur cet équilibre supérieur que certains détruisent trop souvent en isolant, dans les documents pontificaux, les passages qui favorisent leurs propres tendances, en oubliant ceux qui les contrarient.

Rappel des derniers ouvrages parus dans la collection :

24. J. LÉCUYER : **Le sacerdoce dans le mystère du Christ,** 416 p..... **990** fr.
25. **Parole de Dieu et Liturgie,** 390 p..... **960** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Sous presse :

MANUEL DU CATÉCHISME BIBLIQUE

Tome I, IIe partie. Leçons 22 à 44

Traduit de l'allemand par M. CÉ

Un volume in-8° carré de 410 pages ..... **1.260** fr.

Le premier volume du *Manuel du Catéchisme biblique* (le livre du Maître), paru en février 1958, a reçu un accueil extrêmement chaleureux. La presse a été unanime à louer l'opportunité de cette entreprise. Beaucoup de prêtres et de catéchistes nous ont écrit leur joie de trouver des leçons toutes préparées, une méthode éprouvée qui permet de composer très rapidement une excellente leçon.

Voici que paraît aujourd'hui le second volume de ce *Manuel*, comprenant l'exposé des leçons 22 à 44 du *Catéchisme biblique*. Ce volume est particulièrement important, puisqu'il comporte toutes les leçons sur le Christ (vie et enseignement de Notre Seigneur, mystère de l'Incarnation et de la Rédemption), sur le Saint-Esprit et sur la Sainte Trinité.

L'ensemble de ces deux volumes du *Manuel* forme le tome I, correspondant à la Ire partie du Catéchisme : Dieu et la Rédemption.

Le second tome qui comprendra également deux volumes, correspondant à la IIe partie du Catéchisme : L'Église et les sacrements, n'est pas encore paru dans l'édition originale allemande.

En revanche, le premier volume du troisième tome : Notre vie selon les commandements de Dieu, vient de paraître dans l'édition allemande. La traduction française est en cours, et ce nouveau volume paraîtra en édition française dans le courant de 1960.

Rappel :

Catéchisme biblique (21e mille). Un volume de 402 p., avec illustrations. Couverture 4 couleurs. **900** fr.

Manuel du Catéchisme biblique. Tome I, Ire partie. Un volume de 352 p..... **1.200** fr.

H. FISCHER : **Histoire et signification du Catéchisme biblique.** Un volume de 140 p..... **450** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " FOI VIVANTE "

Vient de paraître :

JACQUES JOMIER

BIBLE ET CORAN

Un volume in-8° couronne de 152 pages ..... **480** fr.

Quels que soient les désirs de compréhension mutuelle que manifestent beaucoup de chrétiens à l'endroit de l'Islam, tout repose finalement sur une position de doctrine et de vérité. Or, les musulmans croient aux prophètes de la Bible, ils croient que Dieu a parlé aux hommes par la Bible. N'y aurait-il pas dans cette foi à la Bible, la base idéale pour engager le dialogue ?

De la façon la plus simple, la plus légale possible, en unissant le désir de sympathie humaine et religieuse à la fermeté doctrinale, l'auteur s'est efforcé de trouver dans le Coran lui-même la réponse à cette question. Il examine ce que le Coran dit de la Bible, de son autorité, de son authenticité. Il note tout l'aspect commun aux chrétiens et aux musulmans du respect de la grandeur de Dieu; il envisage ce que le Coran dit des principaux patriarches de l'Ancien Testament, ce qu'il dit de Jésus. Il parle enfin de la fraternité musulmane, de la loi musulmane telles que les présente le Coran.

Les extraits du Coran qu'offre cette étude sont nombreux. Ils permettent au lecteur de se faire lui-même une opinion. Et le lecteur, tout en découvrant de nombreuses différences entre Bible et Coran, spécialement sur la philosophie de l'histoire et la doctrine du salut, verra les points où commencent les divergences et sur lesquels devrait porter particulièrement l'effort pour préparer un dialogue vrai et fructueux.

Derniers ouvrages parus dans la collection :

A. HARTMANN : **Vraie et fausse tolérance**, 296 p. **750** fr.
C. LAYRON : **Jusqu'à l'autre rive**, 232 p..... **630** fr.

★

LES ÉDITIONS DU CERF

Dans l'édition en volumes séparés, les fascicules suivants ont reparu en *nouvelle édition* (revue), au cours des mois de décembre 1958 et janvier 1959.

LES ACTES DES APOTRES

Introduction de Mgr L. Cerfaux
Traduction et notes de Dom J. Dupont, o.s.b.

224 pages ..... **810** fr.

LES ÉPITRES DE SAINT PAUL AUX GALATES ET AUX ROMAINS

Introduction, traduction et notes de
S. Lyonnet, s.j.

144 pages ..... **540** fr.

JUDITH. ESTHER

Introduction, traduction et notes de
A. Barucq, s.d.b.

140 pages ..... **540** fr.

LES ÉPITRES DE SAINT PAUL AUX CORINTHIENS

Introduction, traduction et notes du
chanoine E. Osty, p.s.s.

124 pages ..... **480** fr.

Collection « ÉTUDES LITURGIQUES »

Vient de paraître :

DOM PIERRE SALMON

LES " TITULI PSALMORUM " DES MANUSCRITS LATINS

Un volume in-8° raisin de 192 pages ..... 1.650 fr.

Les Psaumes ont toujours été une prière difficile. Aussi a-t-on cherché, à toutes les époques, à en faciliter l'intelligence. On l'a fait principalement au moyen de brèves formules placées en tête de chacun d'eux, qui en orientaient l'interprétation et faisaient de ces chants inspirés, composés sous l'Ancienne Alliance, autant de prières chrétiennes : ces titres proposaient non des explications allégoriques, mais une signification prophétique et messianique, dont ils montraient la réalisation dans les mystères du Christ et de l'Église. De ces textes, dont les plus anciens remontent au III^e^ siècle, il existe six séries, presque toutes anonymes : elles représentent le témoignage de l'Église entière, et dans plusieurs on reconnaît l'influence des Pères latins et grecs les plus grands. Pour la première fois ces textes sont tous édités ici de façon critique. Une longue introduction retrace l'histoire de l'exégèse du Psautier. Ce volume doit donc aider à la récitation des Psaumes, à leur utilisation dans le culte et la pastorale, dans tous les cas où les Psaumes font entendre la voix du Christ en son Église.

★

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " 7e ART "

Vient de paraître :

PATRICE G. HOVALD

LE NÉO-RÉALISME ITALIEN ET SES CRÉATEURS

Un volume in-8° couronne de 232 pages..... **960** fr.

En 1945, dans le paysage dévasté de l'Italie de l'immédiate après-guerre, furent réalisés des films qui, bénéficiant des expériences du « Centre Expérimental » de Rome et d'une liberté due aux circonstances, allaient renouveler le cinéma. Ces films, que l'on qualifia de néo-réalistes, témoignaient en effet de l'attention la plus passionnée qui ait jamais encore été portée par le cinéma à la condition humaine, au niveau le plus humble et le plus quotidien du comportement de l'homme comme au point le plus élevé de son débat moral et spirituel.

On vit ainsi, à la suite de *Rome, ville ouverte,* de *Païsa,* de *Chasse tragique,* qu'avait précédé, en pleine guerre, ce manifeste de la « réalité » que fut *Ossessione,* un cinéma nouveau prendre naissance en Italie. Et les noms de Rossellini, de Visconti, de Zavattini, de Vittorio de Sica, de Fellini, en devinrent bientôt les plus célèbres.

C'est cette étonnante aventure que P. Hovald analyse, avec ferveur et lucidité, à travers les œuvres et les hommes qui l'illustrèrent, tout en brossant un panorama du cinéma italien depuis ses origines jusqu'à nos jours. Son livre permettra de mieux connaître et de mieux comprendre l'importance d'un mouvement qui donna au cinéma mondial des chefs-d'œuvre incontestés.

Derniers ouvrages parus dans la même collection :

Henri Agel : **Miroirs de l'insolite dans le cinéma français,** 192 p..... **750** fr.

J. Siclier et A.-S. Labarthe : **Images de la science-fiction,** 144 p..... **630** fr.

André Bazin : **Qu'est-ce que le cinéma ?** Tome I : *Ontologie et langage,* 184 p..... **780** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Jéricho CENTRE DU DISQUE CHRÉTIEN

vient de lancer

3 nouveaux disques

45 tours, 17 cm.

JCp 3 **Quatre chansons bibliques** avec guitare par le P. COCAGNAC :

Deux aveugles à Jéricho.
Le mouton.
Noé.
Le Déluge.

JCp 4 **Quatre chansons bibliques.** Musique de G. VINCENT. Textes de J.-Cl. RENARD et Th.-G. CHIFFLOT. P. DERENNE, ténor.

Siffle ton chien, Tobie !
Bonnes gens, qui vous en allez...
Balaam.
Jonas, mon ami.

JHp 2 **Une histoire biblique : La Présentation de l'Enfant Jésus au Temple.** Texte du P. COCAGNAC dit par GÉRARD SETY. Musique de LÉO PREGER.

chaque disque ..... **950** fr.
2 disques ensemble .. **1.800** fr.
3 disques ensemble .. **2.500** fr.

Rappel des disques déjà publiés par JÉRICHO :

Arc-en-ciel, 33 tours, 25 cm ..... **1.650** fr.
Ferveur du XVIII^e siècle (Albinoni, Bach, Couperin) 33 tours, 30 cm ..... **2.400** fr.
Héliodore chassé du Temple, 33 tours, 25 cm ..... **1.800** fr.
Chansons pour le temps de Noël. Un album de deux disques, 33 tours, 25 cm . **2.800** fr.
Le message de Noël, réalisé par les Petites Sœurs de Jésus. 33 tours, 25 cm . **1.400** fr.

Frais d'envoi : disque 30 cm ou album de 2 disques .. **180** fr.
— 25 cm ..... **140** fr.
— 17 cm ..... **90** fr.
— 2 ensemble ..... **120** fr.
— 3 ensemble ..... **150** fr.

JÉRICHO

31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7^e
C.C.P. 11 325 10 Paris

Vient de paraître :

YVES M. CONGAR

SI VOUS ÊTES MES TÉMOINS

Un volume in-8° couronne de 128 pages..... **570** fr.

Ce petit livre est de lecture aisée : il groupe le texte de trois conférences faites à des auditoires allemands. Il aidera les laïcs d'Église à situer leur témoignage et leur effort de vie chrétienne dans l'Église et le monde d'aujourd'hui : un monde où il faut puiser, dans une vie spirituelle authentique, les énergies d'une liberté difficile, un monde où, à la différence des conditions de chrétienté, la mission évangélisatrice de l'Église ne peut être assurée en sa plénitude que si le laïcat en prend sa part.

La question technique, encore tant débattue, de l'Action catholique, n'y est pas traitée, mais les militants d'Action catholique trouveront ici, tout comme les groupes d'étudiants, de Paroisse universitaire, etc., un aliment et une impulsion pour leur volonté de service et de témoignage chrétiens. Une fois de plus, la nécessaire union du laïcat et du sacerdoce apparaît comme une exigence et une grâce de notre temps.

Derniers ouvrages parus dans la même série :

Th. KLAUSER : **Petite histoire de la liturgie occidentale,** 144 p..... **390** fr.

H. URS VON BALTHASAR : **Parole et mystère chez Origène,** 152 p..... **690** fr.

A. LOEHR : **Les mystères de la Pâque,** 272 p..... **810** fr.

F. J. DOELGER : **Lumen Christi,** 120 p..... **570** fr.

•

ÉDITIONS DU CERF - ÉDITIONS SPES

LES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

CAREME 1959

LE VRAI VISAGE DU PRÊTRE

par le R. P. CARRÉ
des Frères Prêcheurs

Que signifient exactement la présence du prêtre, sa mission héritée du Christ et des Apôtres, dans le monde nouveau qui est en train de naître ? Pendant le présent Carême, un prêtre voudrait, au nom de ses frères dans le sacerdoce, répondre à ces questions.

15 février : *UN SEUL PRÊTRE : JÉSUS-CHRIST.*
22 février : *L'HOMME DU SACRIFICE.*
1er mars : *DE LA PAROLE AU SACREMENT.*
8 mars : *MINISTRE DU CHRIST ET DE L'ÉGLISE.*
15 mars : *TOUT A TOUS : COMMENT ? JUSQU'OU ?*
22 mars : *CE QUI DEMEURE ET CE QUI ÉVOLUE.*

Chacune des 6 Conférences..... **100** fr.
Souscription aux 6 Conférences (Service hebdomadaire).... **600** fr.

Les Conférences paraissent en 6 fascicules au fur et à mesure du prononcé de chacune d'elles.

La diffusion des Conférences de Notre-Dame est assurée exclusivement par les EDITIONS SPES, 79, rue de Gentilly, Paris-13e (C.C.P. Paris 525-52).

En vente chez votre libraire habituel, soit au numéro, soit par souscription.

Pour préparer Pâques

le N° 21 des

NOTES DE PASTORALE LITURGIQUE

Au sommaire :

Jean GAILLARD, o.s.b. : **Le Carême est un mystère.**
A.-M. ROGUET : Plan de prédication. Le *Credo* (8 février-3 mai) : **La Rédemption.**
Robert MEURICE, f.c. : **La procession des Rameaux.**
Pierre JOUNEL : **Liturgie et dévotions des solennités pascales.**
etc, etc.

Le numéro, 48 pages : **100** fr.

L'abonnement d'un an, 5 n^{os} (à partir du cahier de janvier, n° 21) : **400** fr.

C.C.P. Paris 16.209-21

Rappel : Le plan de prédication a commencé dans le n° 19.

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-VII^{e}

Le C.P.L. a composé pour vous :

MONTONS A JÉRUSALEM

33 thèmes bibliques de célébrations pour préparer Pâques : **510** fr.

INVITATOIRES

Recueil de monitions pour toutes les messes des dimanches et des fêtes, et pour les jours Saints. Le livre du « Commentateur ».

Un volume relié ..... **825** fr.

En dépôt au Centre de Documentation du C. P. L.
222, faubourg Saint-Honoré, Paris-8^{e}
C.C.P. Paris 5381-70

Vient de paraître :

LA MAISON-DIEU

n° 57

cahier spécial sur

Le problème des trop petites paroisses

Aspects sociologiques : F. BOULARD.
Aspects liturgiques : A.-G. MARTIMORT.
Aspects canoniques : P. WINNINGER.

et de nombreux témoignages sur différents efforts diocésains pour résoudre ce problème si important pour l'avenir de l'évangélisation en France.

Un cahier de 176 pages : **300** francs

Ce cahier apporte un complément indispensable aux études déjà publiées dans la collection « RENCONTRES » :

F. BOULARD : **Problèmes missionnaires de la France rurale**..... **990** fr.
P. WINNINGER : **Construire des églises**..... **510** fr.
J. CHÉLINI : **La ville et l'Eglise**..... **720** fr.

et dans quatre cahiers de l'*Art Sacré*

LA RECONSTRUCTION DES ÉGLISES EN FRANCE

Bilan de l'architecture religieuse française de ces dix dernières années

Une pochette de 4 numéros ..... **720** fr.

★

L'abonnement annuel à LA MAISON-DIEU (commençant avec ce n° 57) 4 cahiers par an :
FRANCE : **1.100** fr. — ÉTRANGER : **1.200** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e
C.C.P. Paris 1436-36

PAROLE ET MISSION

Revue trimestrielle de théologie missionnaire

2e ANNÉE, n° 4 — 15 JANVIER 1959

AU SOMMAIRE

A.-M. H..... La mission dans le temps.

Principes de théologie

J. THOMAS..... Les « espaces » de la mission.
J. MOUROUX.... L'incroyant et le salut par la foi.

L'Afrique noire

F. AUPIAIS..... Les aspirations religieuses des Noirs.

Mission de l'intérieur

B. DAUPHINET... La condition fondamentale d'une prédication missionnaire.
D. PONSOT..... De la difficulté de présenter la Parole de Dieu en milieu païen.
A. FROSSARD.... César au couvent.
Deux questionnaires sur la foi.

Œcuménisme

Y. M.-J. CONGAR. La rencontre actuelle des confessions chrétiennes.
R. BEAUPÈRE.... L'idéal missionnaire du Conseil œcuménique des Églises et l'unité des chrétiens.

Chroniques et documents

Bibliographie missionnaire.
B. M. B..... Mission et tolérance.
Les livres.
Connaître les autres.

Le numéro : **300** fr.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

France : **800** fr. Étranger : **900** fr.
C.C.P. : Paris 1436-36.

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

chaque mois
confronte
la foi et les
événements

SIGNES DU TEMPS

devant
un univers
complexe
et
bouleversé

- *la Vie de l'Église*
- *les Sciences et Techniques*
- *l'Évolution Politique*
- *le Mouvement de la Culture et des Idées*

Format 21×32
Le numéro : **200** fr.
3 mois : **500** fr. — 1 an : **2.000** fr. — Étranger : **2.200** fr.
Spécimen gratuit sur demande

✷

ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. Paris 1436-36

LIBRAIRIE DU CERF M. FISCHER

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. FISCHER

29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e

C. C. P. Paris 2322-49 — Tél. Inv. 26 24

TOUTE LA VIE INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE — HISTOIRE
SOCIOLOGIE — BELLES-LETTRES — DOMINICANA
LITURGIE DOMINICAINE
LIVRES ÉDITÉS A L'ÉTRANGER

Expédition rapide **de tous les livres de tous les éditeurs, en France, aux colonies et à l'étranger.**

Evitez les frais multiples **de port, de règlement et de correspondance** ***en centralisant vos achats chez nous.***